58E ANNÉE NOVEMBRE 1951

★

REVUE DE PARIS

JULES ROMAINS : Pourquoi j'ai écrit Donogoo

ROBERT D'HARCOURT : Ernst von Salomon le cynique

W. SOMERSET MAUGHAM : Un Voyage aux Indes

JULES ROY : Retour de l'Enfer

MAURICE CONSTANTIN-WEYER : La Dame en Haïk blanc

FERNAND GREGH : Barrès et Proust

JAN DE HARTOG : Un Capitaine (fin)

★ ★ ★ : Les Partis politiques en Italie

H. DE MONTBAS : Les Encyclopédistes et la Révolution

PAUL GUTH : Une Journée chez La Varende

THIERRY MAULNIER : De Strindberg à Roussin

PIERRE AUDIAT : Autour de Napoléon

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, ANDRÉ VARAGNAC, JACQUES LOSTE, GEORGES PILLEMENT, SERGE VEBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
JULES ROMAINS	Pourquoi j'ai écrit Donogoo.	3
ROBERT D'HARCOURT	Ernst von Salomon le cynique	8
W. SOMERSET MAUGHAM	Un Voyage aux Indes	18
JULES ROY	Retour de l'Enfer	32
M. CONSTANTIN-WEYER	La Dame en Haïk blanc.	38
FERNAND GREGH	Barrès et Proust..	59
JAN DE HARTOG	Un Capitaine (fin)	65
★ ★ ★	Les Partis politiques en Italie	109
H. DE MONTBAS	Les Encyclopédistes et la Révolution	119
PAUL GUTH	Une Journée chez La Varende	131
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	139
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	144
	Le Mois à Paris..	153
	Une lettre de Thor Heyerdahl	164
	Chronique bibliographique	165

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

NOUVEAUX TARIFS DE VENTE ET D'ABONNEMENTS

Par suite de la nouvelle et considérable élévation des tarifs d'imprimerie et du prix du papier (hausse de 80 p. 100 pour le papier depuis le mois de Janvier), nous nous voyons, à notre grand regret, dans l'obligation d'augmenter une fois encore le prix de vente du numéro et les tarifs d'abonnement. Ils s'établiront dorénavant ainsi :

PRIX DE LA LIVRAISON : 190 fr.

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). ..	Fr. 1.900	Étranger : Un an (12 numéros) ..	Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros).	950	— : Six mois (6 numéros) ..	1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$ 7	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B. 328
Canada	$ canadiens 7,30	En cas de paiement par chèque bancaire.	Fr.B. 340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S. 28	Italie	Lires 4.360
En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.S. 30	Angleterre..	£ 2/9
		Égypte..	Piastres. 290
		Hollande	Florins. 26
		Portugal	Escudos. 198

La différence que l'on peut constater entre le prix de 2.300 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso Rio de Janeiro
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

MARQUE DÉPOSÉE

191 GRANDS PRIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES D'OR EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pour votre Jardin

PLANTEZ LES ROSIERS
DE LA
PLUS VIEILLE
MAISON DE ROSES
DU MONDE ENTIER

FONDÉE A LYON EN 1845

Celle qui a sélectionné pour vous
DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE

Les plus Belles Roses

DEMANDEZ L'ALBUM EN COULEURS DES
Roseraies PERNET-DUCHER
à Jean GAUJARD, Successeur
FEYZIN (ISÈRE) • **Près LYON**

qui continue la tradition
en créant chaque année

Les plus Belles Roses Nouvelles

EXPÉDITION DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
d'OCTOBRE à AVRIL

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

EMPRUNT COMMUNAL 6 % A LOTS

Le Crédit Foncier procède actuellement à **l'émission de 800.000 obligations communales de 10.000 fr. 6 % à lots,** remboursables dans le délai maximum de vingt ans. L'intérêt annuel de 600 fr., la prime de remboursement et les lots sont payés **nets d'impôts.**

Montant annuel des lots : 40 millions de francs dont un lot de 15 millions, 2 lots de 5 millions et 7 lots de 1 million. Tirage le 10 septembre.

Prix d'émission : 9.850 fr., payable à la souscription.

Souscriptions reçues au **Crédit Foncier de France,** 19, rue des Capucines, à Paris; à la Chambre Syndicale des Agents de Change de Paris; chez les Banquiers et dans leurs agences; à la Paierie générale, à la Recette centrale des Finances et dans les Recettes-Perceptions de la Seine; aux caisses des Trésoriers-Payeurs généraux, Receveurs des Finances et Percepteurs et par correspondance.

(**B.A.L.O.** du 15 octobre 1951.)

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
Catalogue " LE CURIEUX " *sur demande*
Achat de Bibliothèques

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

POURQUOI J'AI ÉCRIT DONOGOO

par Jules Romains

Fournir à l' « honnête homme » d'aujourd'hui une occasion de réfléchir joyeusement à quelques-uns des ressorts et mécanismes permanents de toute civilisation, et aux formes qu'ils ont prises en particulier dans notre monde moderne ; voilà ce que je me suis proposé en écrivant *Donogoo*.

J'ai dit « joyeusement ». Ce mot est essentiel. Car le comique n'est pas nécessairement joyeux. L'on a souvent fait observer au contraire que, dans certaines de ses expressions les plus hautes et les plus pures, il s'appuie sur un fond de lucidité amère, d'âpre désenchantement à l'égard de la nature humaine, de la société, de la vie ; et qu'en ce cas l'art de l'auteur comique consiste à laisser transparaître ce fond de couleur sombre, sans que pourtant le rire en soit empêché.

Mais d'autres œuvres, bien qu'appartenant à la grande famille du comique, font place à un autre élément, qu'il est difficile de désigner par un terme simple. L'on est tenté de dire *la joie* ; et de la qualifier de joie de l'intelligence, pour montrer qu'elle n'a pas sa source principale dans une exaltation du cœur, ou dans un épanouissement de la personne physique, et qu'elle est surtout le produit, ou la récompense, d'opéra-

La Comédie-Française va jouer prochainement cette pièce qui avait été jouée en 1930 au théâtre Pigalle et qu'elle a inscrite récemment à son répertoire.

Copyright by Revue de Paris *1951*

tions rapides de l'esprit. Mais il faut se garder d'en rétrécir la formule. Car l'expression de cette joie atteint volontiers à l'accent lyrique, réveille dans tout l'être de la poésie dormante, provoque une agitation de mots et d'images, et prouve bien par là qu'il serait absurde de s'en faire une idée sèche et abstraite.

Le plus souvent, d'ailleurs, la présence de cette joie n'est pas celle d'un élément parmi d'autres. Elle fait penser plutôt à une coloration générale, à une atmosphère qui tend à envelopper et imprégner toute une œuvre. Dans cette enveloppe rien ne défend que se loge, par morceaux plus ou moins considérables, du comique au sens strict, à savoir de celui qui ne se soucie pas d'être joyeux, et se moque des ravages qu'il peut faire à notre optimisme. Mais que ce mot d'enveloppe ne crée pas un autre malentendu. La joie dont je parle ne vise à rien nous cacher ou nous déguiser. Loin de répandre sur les choses des pénombres aimables, elle se repaît de lumière ; elle s'enivre de lucidité. Ce qu'elle enseigne à l'esprit, c'est une posture de dieu de l'Olympe ; non pas de dieu courroucé qui tâtonne à la recherche de ses foudres, mais de dieu accoudé à la table du banquet, qui contemple avec amusement l'agitation des hommes, et que guette le rire justement appelé olympien. Bref la joie en question fait partie de ces vins de consommation céleste, qui, loin de brouiller le spectacle, l'avivent, en même temps qu'ils le transfigurent.

***

J'ai toujours attaché moi-même beaucoup de prix à cette qualité de joie. D'abord pour en avoir abondamment éprouvé la vertu dans la vie même. Elle se révèle plus d'une fois comme notre meilleure, notre dernière protection contre les stupidités, les ignominies, les hideurs, que le train du monde nous inflige, et qui sans cela nous accableraient. D'où son utilité spéciale dans les époques de dislocation et de catastrophes. Mais bien entendu elle reste de mise quand nous avons à surmonter des traverses moins graves. Elle nous fait faire, en tous les cas, des économies d'indignation, dont notre santé morale se trouve mieux.

Je me suis souvent interrogé sur les essences qui la composent, et sur les circonstances qui, dans la vie, la favorisent. Il est clair que, pour une part, elle puise aux mêmes sources que le sentiment comique proprement dit. Pourtant il me semble qu'il y a une différence. Le sentiment comique se plaît, dans le spectacle que nous présente l'humanité, à reconnaître et à désigner des lois, des constantes, des ornières : l'égoïste obéit à son égoïsme malgré lui ; le sot à sa sottise ; la société, derrière la parade des principes et des faux-semblants, reproduit perpétuellement ses roueries et ses manigances. La joie dont je parle marque, elle, une prédilection pour ce que le spectacle présente d'absurde, pour les défis au bon sens et aux prévisions raisonnables que prodiguent l'arrangement et le mouvement de la société.

Mais j'aperçois une autre différence. Le sentiment comique garde

en somme à l'égard de la réalité extérieure une attitude passive, ou expectante. Il attend qu'elle fasse ce qu'il faut pour être ridicule. La joie d'esprit dont je parle résiste mal à l'envie de se fabriquer pour elle-même de la matière comique. En regardant autour d'elle la réalité, elle y découvre un point où l'on peut insérer un événement. Avec un peu de chance, l'événement se développe en chaîne, engendre toute une série d'actions, de situations, d'épisodes, dont ceux qui les vivent n'ont nullement conscience d'avoir été manœuvrés. C'est beau comme une expérience de physique, et souvent aussi instructif. Car le comique passif tend bien à démontrer, si l'on veut, que la nature humaine ou la nature sociale sont affectées de cette tare-ci ou de cette autre. Mais il reste à prouver qu'il n'y a pas eu un artifice d'éclairage ; et que l'enchaînement des causes et des effets est bien celui qu'on suggère. Tandis que cette forme de comique actif, en déclenchant elle-même à partir d'une cause localisée une suite d'effets évidents, fournit une démonstration beaucoup plus éclatante (par exemple quant à la bêtise dangereuse de certains individus ; ou à la puissance de mensonge incluse dans certains mécanismes sociaux).

Ce comique actif, qui se crée sa matière, ne se déploie jamais aussi favorablement que dans un groupe de camarades. Autrement dit, dans la vie, la camaraderie est une condition presque indispensable à l'éclosion et au plein exercice de cette joie de l'esprit. La goûter solitairement ressemblerait à une délectation morose. Il n'est donc pas étonnant que dans les tentatives que j'ai faites pour la traduire dans des œuvres littéraires, j'aie donné un rôle éminent à la camaraderie.

***

Donogoo [1] fait en somme partie du cycle des Copains, ou dont *les Copains* figurent le prologue. Ce cycle ne présente pas beaucoup de rigueur dans son développement chronologique ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas y chercher de trop près comment les épisodes doivent s'en situer dans le temps les uns par rapport aux autres. De plus il comprend des œuvres assez différentes de ton ou de structure. Mais elles ont ceci de commun qu'elles font une place d'honneur à cette forme de comique joyeux, ou de joie rieuse de l'esprit, que je viens de tâcher de définir. (En quoi elles se distinguent de *Knock*, par exemple.)

Un jour ce cycle des Copains s'est enrichi d'un nouveau personnage : Le Trouhadec. (Précisément quand je traçai la première ébauche de

1. Rappelons le sujet : Donogoo développe sous une forme comique cette idée : « *Entre l'erreur scientifique et la vérité il n'y a souvent qu'une question de date* ». Un fantaisiste, Lamendin, s'étayant sur ce thème, séduit un groupe de banquiers et les décide à subventionner des entreprises qu'il veut créer autour de la lointaine ville de Donogoo — ville dont tout le monde parle mais qui, en réalité, n'existe pas. Grâce à l'erreur initiale d'un savant (Le Trouhadec), à l'imprudence des bailleurs de fonds, à la force de la publicité et à la foi de quelques aventuriers, cette cité imaginaire finira par exister réellement. (N.D.L.R.)

Donogoo.) Il en est sorti, si l'on veut, un cycle Le Trouhadec, dont *Donogoo* est le premier chant.

Ce personnage de Le Trouhadec n'avait pas, à l'origine, la moindre accointance ni la moindre affinité avec la bande des Copains. Il n'était même pas loin de représenter ce dont ils avaient suprêmement horreur : la nullité roublarde et vaniteuse, le conformisme profiteur. Seul le hasard, ce forgeron aux bras puissants et distraits, était capable de forger l'anneau qui allait relier aux jeunes Copains l'astucieux vieillard.

Mais justement dans la philosophie qui se cache derrière le culte du comique joyeux et l'exercice du comique actif, l'un des premiers articles est la reconnaissance très déférente du hasard. L'alphabet de la sagesse facétieuse, c'est d'admettre qu'a priori tout peut sortir de n'importe quoi. Les événements naissent les uns des autres sans aucun sentiment de dignité héréditaire ; ni de proportion. A chaque instant la montagne accouche d'une souris ; mais la réciproque n'est pas moins vraie. C'est ainsi que nous voyons la pâle souris Le Trouhadec accoucher d'une montagne.

Quand les événements sont abandonnés à eux-mêmes, le spectacle est déjà savoureux. Mais les pratiquants du comique actif sont au premier chef des manipulateurs du hasard. Ils flairent les endroits où l'absurdité ne demande qu'à prendre racine.

A ce thème de la fécondité du hasard se rattache, dans *Donogoo*, celui de la fécondité de l'Erreur. Serait-ce que l'auteur lui-même professe à l'égard de la vérité et de l'erreur, spécialement dans la science, un scepticisme, ou une indifférence qui aurait de quoi choquer les bons esprits ? Rien n'est plus éloigné de sa pensée. Mais il a cru observer que, toutes choses égales d'ailleurs, la foule humaine accueillait l'Erreur, qu'elle soit scientifique, ou artistique, ou politique, ou morale, avec une avidité, une ardeur de réponse, une disponibilité d'enthousiasme que la vérité ne rencontre pas. (La Fontaine a déjà exprimé cela très bien, en deux vers fameux.)

Il y a l'Erreur ; et il y a les véhicules de l'Erreur ; l'idée en général et les véhicules de l'idée. C'est là l'objet d'une industrie vieille comme le monde, mais dont les procédés et instruments se renouvellent à chaque époque. Il faut dire que notre siècle lui a fait connaître une prospérité et des succès sans précédents.

Donogoo est, à certains égards, une épopée héroï-comique de la publicité moderne : publicité étant le nom un tantinet dépréciateur que nous avons pris l'habitude de donner aux formes plus ou moins commerciales de la diffusion des idées. Ici l'élément héroïque réside, du côté de ceux qui absorbent la drogue publicitaire, dans l'espèce de grandeur primitive de l'entreprise où elle les jette ; et, pour ce qui est de la drogue elle-même, dans son coefficient de rendement. En bonne mathématique, ce coefficient atteint ici à une valeur infinie, puisqu'il est le quotient de Donogoo tel qu'il devient par Donogoo tel qu'il était au départ, autrement dit n/o.

Depuis les simples agents de publicité jusqu'aux chefs et ministres de la propagande, un pareil résultat a de quoi faire battre le cœur de tous les artisans et maîtres de l'opinion.

A ces hauteurs la publicité mérite décidément un nom plus grandiose. Elle va rejoindre les antiques forces morales qui, depuis les origines, orientent l'aventure de l'humanité. La ville de Donogoo, en particulier, apparaît comme l'un de ces mythes créateurs qui marchent en avant des civilisations.

C'est en cela que l'affaire de Donogoo devient respectable. Elle nous conduit à méditer sur d'autres conjonctures, plus ou moins reculées, mais toutes plus ou moins troubles, dont les uns et les autres nous sortons. Toute création historique est un conglomérat d'impuretés.

Donogoo, qui a commencé par être un mensonge sur du papier, devient une patrie accrochée à la terre. Nous assistons ainsi à la naissance d'une patrie — oh! sans guère plus de racines à ce moment-là qu'une herbe folle ; mais l'espèce « patrie » est un végétal étonnant qui envoie très vite des racines de tous les côtés, en surface et en profondeur, traçantes et pivotantes. Nous assistons de même à la naissance des lois. Les lois aussi ont une végétation rapide et robuste. Et à peine les hommes les ont-ils prononcées en hésitant, qu'ils les vénèrent, comme si elles leur tombaient d'en haut et avaient une odeur sacrée.

Devant cette double naissance, l'auteur ne s'est pas défendu de ressentir une émotion — qu'il a bien entendu dissimulée de son mieux ; car le genre comique a ses lois, comme la cité, et il n'est pas excellent de tout mélanger. Mais il ne serait pas fâché que le spectateur lui-même en entrevît quelque chose, comme on devine en transparence un filigrane, ou comme on saisit au passage quelques notes d'un hymne qui se joue au loin.

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

ERNST VON SALOMON
OU LA CONFESSION DU CYNISME

par ROBERT D'HARCOURT

ERNST VON SALOMON n'est pas pour nous un inconnu. Une figure d'aventurier se lève dans notre souvenir sur le fond de toile des années qui, en Allemagne, suivirent la première guerre mondiale. Nous n'avons pas oublié le temps où la timide République de Weimar faisait dans la vie ses premiers pas chancelants et difficiles, l'époque de la Sainte Vehme, de la Reichswehr noire, des corps francs, des attentats à la bombe et au revolver, de l'assassinat de Rathenau et d'Erzberger. Ces années obscures et violentes fermaient une époque et en annonçaient une autre. Dernières convulsions du nationalisme impérial, elles préparaient Hitler.

C'est sur cet arrière-plan que se dessine le profil d'Ernst von Salomon. L'homme nous est connu par un geste : l'assassinat de Rathenau [1]. L'écrivain, par un livre qui fut traduit chez nous : *les Réprouvés*. Aujourd'hui il nous donne un livre nouveau qui est, après beaucoup d'années de silence, sa rentrée dans la vie littéraire.

Ce livre qui, dès son apparition, a fait beaucoup de bruit en Allemagne et qui y fera du mal, s'intitule *le Questionnaire*. Il convient d'abord d'expliquer le titre. On se rappelle que tous les Allemands, après l'effondrement militaire de 1945, se virent placés par les Alliés devant un formulaire imprimé contenant une série de questions dont l'objet était d'éclairer l'occupant sur leurs antécédents politiques et personnels. Ce « questionnaire », il était aisé de prévoir qu'il ne serait pas du goût de chacun à une époque où l'épuration n'était pas un mot avec lequel on jouait. Beaucoup d'Allemands voyaient leur avenir personnel et celui de leurs familles suspendus à ces quelques lignes tracées sur une feuille de papier. Qu'ils aient longtemps, avec perplexité, quelquefois avec angoisse,

1. Rathenau, on s'en souvient, fut assassiné en Juin 1922. Ce fut une tragédie décisive dans l'histoire de la république de Weimar. D'après Ludwig, Rathenau était le seul homme politique allemand de l'entre-deux guerres qui eût totalement renoncé à l'idée de conquête.

retourné leur stylo entre leurs doigts, nous ne devons pas en être surpris. Que cette « confession générale » laisse aujourd'hui encore un mauvais souvenir derrière elle, nous ne devrons pas nous en scandaliser. Et qu'enfin il soit entré quelque naïveté de la part des Alliés dans cette façon de bureaucratiser l'épuration en attendant de la réponse écrite à un formulaire les éléments d'un verdict, nous n'avons pas à en discuter aujourd'hui. C'est d'Ernst von Salomon et du « cas » qu'il représente que nous avons à nous occuper.

Salomon a l'idée littérairement ingénieuse, politiquement habile, de construire son livre sur les questions mêmes du formulaire allié. Celles-ci lui fourniront un cadre souple à souhait, commodément exploitable. En même temps elles lui fourniront l'occasion de tourner en dérision le questionnaire en le retournant en quelque sorte contre lui-même. Il est sûr, dans cette voie, de plaire au lecteur. Ces cent trente et un points d'interrogation englobant l'ensemble d'une activité humaine, il va en faire sortir une autobiographie et en même temps une large fresque de trente années d'histoire allemande.

Dans quel esprit, nous n'avons pas à nous le demander. Nous savons ce que nous avons à attendre d'un ennemi fanatique de la démocratie. Salomon est resté l'homme de la haine contre un régime et des idées dans lesquelles l'ancien élève de l'école prussienne des Cadets voit la déchéance de son pays.

***

Nous pouvons, dans son livre, distinguer trois parties qui répondent aux étapes de sa vie.

Dans la première nous retrouvons le tableau de la trouble époque que l'on pourrait appeler celle du pré-hitlérisme, les « années magnifiques ». Tout ce passé de conspirations, de coups de main, d'ombre et de sang, qui est le passé même de ses vingt ans il le retrouve et le retrace avec une visible tendresse. Il a pour lui la plus merveilleuse indulgence. Ces criminels, sous sa plume, ne sont plus que « des gamins ». Des gamins qui jouent à la bombe au lieu de jouer aux barres. (Seulement le résultat est là. Et ce résultat ce sont les cadavres des premiers républicains allemands, un Rathenau, un Erzberger!) Nous retrouvons dans *le Questionnaire*, exploité avec la sérénité dans le cynisme, la désinvolture dans l'ironie qui sont les marques de l'auteur, le thème bien connu, trop connu, de l'infantilisme comme explication, et en même temps comme excuse du nationalisme quand ses excès deviennent trop voyants. Pour un de ses compagnons le meurtre est « une question de tempérament ». Pour lui l'assassinat est « une gentille petite manifestation de l'âge de la puberté ». « *Jugend-psychose* » — psychose de jeunesse, crise de croissance, méritant davantage le haussement d'épaules que le verdict de condamnation — combien de fois n'avons-nous pas entendu ce mot-là sur les lèvres des gens graves dans la période de montée du nazisme! Nous savons où il a mené.

Cet aboutissement n'embarrasse en aucune manière notre témoin. De ce passé qui a conduit son pays au gouffre, il respire, à trente ans de distance, l'odeur avec délices. Témoin l'enthousiaste tableau qu'il trace de son chef des corps francs, le capitaine Ehrhardt, l'homme du putsch de Kapp. Le lyrisme n'est en général pas sa manière, il a l'encre corrosive. Mais ici, spécialement dans le tableau de ses adieux au chef de bande qui emporte avec lui le meilleur de sa jeunesse, il devient pathétique.

« *NOUS NOUS SOMMES SAOULÉ LA GUEULE COMME DES CAPITALISTES.* »

Survient Hitler. Salomon n'entrera pas au parti. Des offres alléchantes lui viendront des S.A., des S.S. Il maintiendra son refus, ou plus exactement sa position d'outsider, restera en marge. Il n'est pas alors, il tient à dire aujourd'hui qu'il n'a jamais été national-socialiste. (Il rejette comme bassement déformant le mot nazi!) Il y a, à ses yeux, sur Hitler la « tare » d'être sorti des urnes, d'avoir été porté au pouvoir par la démocratie, et celle-ci de tout temps a été sa « bête noire ». Il se distance du IIIe Reich dans lequel il voit une déviation de son propre idéal politique (qui reste celui du nationalisme prussien et conservateur). Il est l'homme du pré-hitlérisme, point de l'hitlérisme.

Il se distance de la croix gammée, mais en profite, mais en vit. Position prudente, position habile qui permettra les dégagements ultérieurs. Salomon pratique le « *wait and see* ».

Il n'entre pas au parti, mais travaille pour lui, en faisant des livrets de films qui servent sa cause. Goebbels ne lui marchandera pas les éloges et les expressions de reconnaissance. Salomon est *kriegswichtig* (utile aux fins de la guerre). Quand on s'étonne qu'avec ses idées « nationales » il n'ait pas pris d'emploi au parti, il a cette réponse dans laquelle se reflète assez bien le cynisme essentiel du personnage : « Je gagnais trois fois plus en écrivant des livrets de films que je n'eusse gagné comme Gauleiter. »

Ses gains à l'U.F.A. lui permettent de vivre grassement. Il a un bel appartement qu'il partage avec une jolie fille juive dont il a fait sa maîtresse, dans le plus parfait irrespect de l'évangile racial du régime. Le conspirateur s'embourgeoise. Le cinéma a remplacé l'attentat. Salomon n'adhère pas au parti, mais se garde de se brûler les doigts dans la Résistance. Il écrit le mot « résistant » entre les guillemets de l'ironie. Pour les hommes du 20 juillet il n'a, dans son récit, que les mots les plus froids, les plus vides d'émotion. Il se tient coi, reste bien sage. Cet homme des putschs découvre tout à coup qu'il n'a plus aucun goût pour les jeux violents. Le revolver n'a de sens que quand on le tourne contre les républicains.

Il est devenu un jouisseur qui fait des mots en compagnie de ses amis. Une incroyable quantité de mots, de « pointes », comme aiment dire les Allemands. Son livre en est farci. Le IIIe Reich, c'est pour lui le temps de la bonne vie, une succession ininterrompue de beuveries et de saou-

leries, ponctuées par les plus joyeuses plaisanteries. (Salomon nous cite les siennes et celles de ses amis Jünger, Binding, Zehrer.) Gambrinus a pris la place du conspirateur. *Nous avons bien vécu, là-dessus aucun doute. Nous avons bouffé et nous sommes saoulé la gueule comme des capitalistes... Je confesse que dans ce temps-là je n'ai pas pensé une seule fois à ceux de mes contemporains qui étaient au camp de concentration. Ils m'ont rendu la pareille en pensant tout aussi peu à moi quand j'étais moi-même au bagne.*

Un peu plus loin Salomon nous dit qu'il a soigneusement gardé sa pièce de levée d'écrou à sa sortie du « bagne », de même que les adversaires de la croix gammée gardaient la même pièce à leur sortie du camp de concentration. On ne sait jamais... Ces « petits papiers-là » ça peut toujours servir, devenir un jour « un titre d'honneur » pour celui qui l'a entre les doigts.

On voit la manière et derrière la désinvolture du cynique l'idée. Cette identification a un avantage majeur : elle efface, dilue toutes les responsabilités. Dans le vaste bain de boue de l'humanité l'Allemagne retrouve sa pureté.

D'innombrables silhouettes, prestement saisies au passage avec une incontestable adresse de crayon, apparaissent, disparaissent au tournant des pages : Hitler, Ebert, Hans Grimm, Canaris, Claus Heim, le meneur des soulèvements paysans, les camarades des studios de cinéma de Babelsberg, Heinrich Hoffmann, le photographe privé du Führer, un des plus fidèles compagnons de beuveries de l'auteur Röhm, le « lansquenet », Himmler dont on nous dit qu'il était « un brave père de famille aimant le travail exact » *(sic !)*. Un kaléïdoscope. Nous voyons devant nous, à côté des amis nationalistes, la puissante encolure de Rowohlt, l'éditeur de Salomon, un finaud sous ses dehors de truculence explosive, un renard qui mise sur tous les tableaux, édite Schacht en même temps que Tucholsky et cultive à Hambourg la « Société des Amitiés germano-soviétiques ». Nous voyons même apparaître Eva Braun, mais nous restons ici sur notre faim : la conversation ne sort pas du chapitre des bas de soie.

Pendant que sont traités ces thèmes aimables les soldats de la croix gammée tombent sur tous les champs de bataille. La bonne vie ne peut pas durer toujours pour Salomon. Il assiste en qualité d'officier du Volkssturm à la liquéfaction de son pays. Le tableau de la décomposition de l'armée hitlérienne, vu d'un village de Haute-Bavière, le tableau du désordre dans lequel refluent les troupes vaincues mêlées à la masse des réfugiés, de l'absurdité des dernières destructions d'ouvrages, de la rage de suicide avec laquelle un peuple s'acharne à jouer une partie depuis longtemps perdue — cette toile de l'horreur et de la folie est brossée avec un indéniable talent. Le tempérament de Salomon, de l'aventurier, du risque-tout, rencontre ici son terrain.

Devant le spectacle de cette armée hier triomphante, et dont les

uniformes sont devenus des loques, il écrit : *C'était donc là le peuple qui était parti à la conquête du monde, dont le pas de victoire avait retenti sur toutes les routes du monde jusque dans les profondeurs de l'Asie, jusqu'en Afrique.*

Le regard enregistre, la pensée ne conclut pas. Entre le vertige de puissance d'hier et l'abaissement d'aujourd'hui Salomon ne voit pas le lien. N'ayons pas la naïveté d'attendre de lui que dans le destin il reconnaisse la justice.

LONG CRI DE HAINE CONTRE L'OCCUPANT AMÉRICAIN

Les deux cents dernières pages du livre sont une longue expectoration de haine contre les Américains coupables d'avoir enfermé Salomon derrière des barbelés et de lui avoir infligé sur son passé des interrogatoires ponctués de gestes sans douceur. Salomon approuve la bombe quand il s'agit de liquider des démocrates. Le bâton le scandalise quand il est appliqué au nationaliste. Point de vue tout personnel, assez compréhensible au demeurant de la part de celui qui reçoit les coups. Aucun détail ne nous est épargné sur la rossée subie en entrant au camp d'internement américain. L'ancien assassin de Rathenau prend le monde à témoin de l'indignité de ces sévices. Sous les copieuses descriptions il y a une intention : établir une équivalence entre le four crématoire et le passage à tabac qui abîme la peau de M. von Salomon. Le but est clair et d'ailleurs exprimé en clair : tortionnaires nazis et officiers américains « se valaient ». Le mot est là en toutes lettres : *sie waren einander gleich.* C'est tout justement ce que nous ne pouvons pas trouver quand, un peu plus loin, l'auteur, sur un ton pathétique, nous confie que l'odeur des baraques offensait son odorat, qu'il ne disposait que d'une paire de chaussures, qu'il se sentait « très fatigué », qu'il ne possédait pour sa toilette qu'un petit fragment de savon et un petit bout de miroir. Nous pensons à Auschwitz, à Buchenwald, à Dachau, et il nous semble qu'il n'y a pas de commune mesure entre l'univers concentrationnaire de M. von Salomon et l'autre... celui que ses amis ont fait connaître au monde. Il est un raisonnement que tout de même il devrait faire au lieu de prendre l'attitude du martyr. C'est que pendant que pourrissent sous terre les millions de victimes des camps de concentration nazis, lui peut s'asseoir à sa table et écrire un livre dans lequel il vide tranquillement des seaux d'injures sur la tête de ses « juges ». Nous ne pouvons nous empêcher de trouver que ceux-ci, les juges, en se soumettant avec pareille sérénité à ce feu roulant de boue, administrent une preuve méritoire de leur libéralisme [1].

1. Les Américains, précisons : les officiers américains, sont représentés non seulement comme des brutes acharnées à cogner, mais comme des détrousseurs dont l'avidité se porte tout spécialement sur les montres. Gourmandise qui n'étonnait pas chez le Russe de la steppe, mais qui détonne par son invraisemblance chez le Yankee.

Après avoir remâché ses rancunes contre les « sadiques » Américains, quelle fin Salomon donnera-t-il à son livre? Le cri suprême d'un nazi condamné à mort. Il s'agit de Hans Ludin, ambassadeur du IIIe Reich en Tchécoslovaquie, jugé et exécuté par les Tchèques. Voici le passage : *C'est le 20 janvier 1948 qu'il subit le supplice de la corde. En Tchécoslovaquie le condamné n'est pas pendu, il est étranglé. Autour du cou de Ludin, effroyablement amaigri dans son costume de flanelle grise, une corde fut passée. Le bourreau resserra le nœud. Doucement, lentement. Le supplice de Ludin dura vingt minutes. Ses derniers mots furent pour sa femme, son fils Tille. Son dernier cri fut : « Vive l'Allemagne ».*

C'est dans cet éclairage final que le livre prend son sens. Ne doutons pas de la vibration profonde que de telles lignes éveilleront chez beaucoup d'Allemands dont la vie affective reste inséparable des douze années du IIIe Reich. Il est remarquable que ce soit dans la bouche d'un nazi impénitent (car Ludin jusqu'au bout, au rebours de beaucoup de chefs hitlériens, revendique la pleine responsabilité de ses actes) que Salomon place sa profession de foi allemande.

Le livre est fait de fanatisme et de cynisme mêlés. De cet alliage presque toutes les pages témoignent. Voici un trait entre cent autres. Il se place dans les années d'extrême jeunesse, dans « les années magnifiques », celles des conspirations et des bombes. Salomon a vingt ans, il vient d'assassiner Rathenau. Un assassinat coûte : il faut financer le gangstérisme. Salomon fait à son chef de bande, au capitaine Ehrhardt, le récit de la manière dont il s'est procuré l'argent. Il le fait avec la discipline qu'en Allemagne le subordonné conserve toujours vis-à-vis du supérieur hiérarchique et après le claquement de talons rituel du garde à vous. *J'étais employé au bureau de change de la gare de Francfort. Ce bureau était placé sur le chemin de sortie des quais au hall des guichets. Il y avait ce jour-là à Francfort un grand match de football Suisse-Allemagne. Un train spécial avait amené beaucoup de Suisses qui tous se mirent en tête de changer leur argent à mon comptoir. Cela faisait devant mon guichet une queue imposante. Je consultai de l'œil rapidement le tableau des cours. Mais je dus me tromper et confondre le cours du franc suisse avec celui du franc français. Le résultat fut que, personne ne réclamant, je me trouvai au moment de faire ma caisse, à la tête d'un paquet d'argent.*

Le capitaine du corps franc écoute sans sourciller cet étrange rapport. Il se contente après un court moment de méditation d'y ajouter une conclusion aussi étonnante : *Ainsi sans le savoir mes chers compatriotes auront donc financé le meurtre de Rathenau !* Il se trouve en effet que le père d'Ehrhardt est un pasteur bâlois. Ah! le joli tour! Voilà donc l'honnête Helvétie, voilà un grave prédicant mêlés par la « distraction » d'un caissier (« je dus me tromper »...) à ces sanglantes convulsions de l'Allemagne d'après guerre... Terrorisme et gaminerie...

Ce cynique est prudent. Il se ménage des alibis. Il sait, à l'occasion,

d'un mot rapide et qui lui échappe comme à regret, condamner ce qu'il y a eu de trop voyant dans les crimes du IIIe Reich. A côté de phrases d'une ignoble désinvolture sur les camps de concentration, il veut bien tout de même nous faire savoir qu'il n'était pas partisan de « l'extermination » des Juifs, et reconnaît avec une rondeur pressée que ce fut là une « grande cochonnerie » *(eine grosse Schweinerei)*. Tout de suite d'ailleurs le cynisme qui est sa vraie manière reprend ses droits. Sur le chapitre de l'antisémitisme, sa conscience personnelle lui apparaît pure : « En fait Rathenau est le seul Juif que nous ayons assassiné ». Ces pirouettes sur un cadavre ne nous font pas rire.

Le ton se transforme quand il vient à parler de Hitler. Ici plus de persiflage. L'accent est celui de la déférence envers le maître. Une sorte de tremblement respectueux devant la « voix rauque rappelant le rugissement du lion » a remplacé l'insolence. Ce changement de style va d'ailleurs mal à l'auteur. Son vrai registre est l'impudence à froid.

COMMENT SALOMON VOIT LA FRANCE

Nous avons notre place dans le livre. Soixante pages sont consacrées à la France formant un épisode détaché qui d'ailleurs a été édité à part. Sous le titre de *Boche in Frankreich*, Rowohlt, quelques semaines avant la publication du *Questionnaire*, met en circulation cette plaquette destinée dans sa pensée à accrocher le lecteur, à le mettre en goût.

L'épisode tout entier est traité comme une réponse à la question 125 du *Questionnaire* (Voyages à l'étranger). L'auteur nous raconte ses relations avec la France. Son éditeur l'a envoyé faire un livre chez nous. La proposition n'est pas pour lui déplaire. Le sol allemand est depuis quelque temps devenu trop brûlant pour lui, la police de Weimar manifestant à son endroit une curiosité que nous ne pouvons nous empêcher de trouver assez compréhensible étant donné les antécédents du monsieur, mais que l'intéressé juge excessive. L'offre de Rowohlt vient à point lui donner l'occasion d'un changement d'air.

Il part pour la France et chez nous va tout de suite très loin. D'une traite jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Le voisinage d'une frontière est toujours rassurant pour les écrivains politiques qui n'ont pas la conscience tout à fait tranquille. Un saut de l'autre côté est vite fait.

Ce saut, Salomon ne le fait pas. Mais en revanche il fait la connaissance d'une jeune paysanne d'un village des environs. Et nous avons l'idylle de l'Allemand et de la petite Française. Elle eût pu être délicate. La notice de presse ne nous annonçait-elle pas une « gracieuse histoire d'amour » ? La réalité est, hélas! loin de la promesse.

On nous décrit la petite Marie, son charme rustique, sa grâce naturelle de souple petit animal, le rire frais de sa grande bouche rouge ignorante des fards de la ville, la drôle de mèche qui lui pend sur le front et dont elle s'efforce de faire de son doigt mouillé un « croche-cœur » *(sic!)*. Les

choses n'ont pas traîné. Ils ont très vite été dans les bras l'un de l'autre, au milieu de l'indulgence générale de la nature et des hommes. Il y a là une vieille tante sans danger, la Tantine, qui, la nuit, ronfle comme un sonneur. L'écrivain s'initie à la vie du Pays basque et court les fêtes de villages en compagnie de sa petite paysanne qu'il serre contre son cœur en dansant le fandango et la « Java des midinettes ».

Ici nous sommes tout de suite obligés de noter une certaine invraisemblance. Nous sommes surpris de la rapidité avec laquelle cet Allemand qui ne sait pas un mot de notre langue (de cette ignorance témoignent copieusement les nombreux passages français dont il croit bon d'émailler son récit) s'insère dans la vie d'un village basque, s'improvise marchand ambulant, danse les danses locales, etc... Ce n'est tout de même pas dans les corps francs qu'il a appris l'usage des castagnettes!

***

Il nous dépeint sa petite villageoise comme fort dévote, très tourmentée par le scrupule (dont il est l'origine) et nous décrit longuement les luttes qu'il a à soutenir contre le confesseur de la belle, un jeune prêtre d'ailleurs élégant et qui porte des « chemises de soie ». Pour échapper à son séducteur, Marie fait un pèlerinage à Lourdes. Le séducteur l'y poursuit et, après s'être pesamment égayé des dévotions de l'endroit, la surprend en train de faire à genoux son chemin de croix dans la plus touchante attitude de pénitente. Nous devinons sans peine la suite. Marie oublie d'un coup tous les scrupules et se jette dans les bras de son Allemand retrouvé avec des pleurs de joie. Ce que nous n'aurions pas deviné, ce sont les termes dans lesquels elle exhale sa tendresse : « Je l'ai su, je l'ai su... tu es venu. Ah salaud, sale cochon » (en français dans le texte). Le couple se met en quête d'une chambre. Une hôtelière « dont la joue s'orne d'une grosse verrue » adresse à Salomon « des clins d'œil malins » en désignant un grand lit dont elle vante les mérite : « Il fait froid! Vaut mieux se coucher. Alors, ça chauffe. »

Que tout cela est délicatement dit! Et toujours dit en français, sans doute pour accentuer la grâce des propos. N'oublions pas qu'on nous a promis une « gracieuse histoire d'amour »... Salomon profite du séjour à Lourdes pour initier sa petite amie française aux beautés du nudisme germanique, de la *Nacktkultur*, à l'aide d'illustrés allemands qu'il va chercher à la gare et qu'il rapporte au lit dont ils ne démarrent pas durant trois jours entiers. Le titre décidément ne ment pas. C'est bien *Boche in Frankreich*.

L'heure des adieux approche. Elle est « facilitée » par la philosophie de la jeune Marie qui d'elle-même pousse avec un sourire son amant au départ : « Il faut que tu pars » *(sic!)* [1]. Elle remplacera d'ailleurs sans

1. Salomon s'obstine à parler un français affligeant : « Elle a une grande nez », « C'est votre lit des noces », « Le salle à manger », « Monsieur, vous n'avez pas du sex appeal », « Côte d'Ohr », etc. Remarquons tout de suite que les plus gros

tarder son « petit chou mignon » (c'est l'Allemand) par un ami français, le jeune Biolet qui, sans jalousie, est là sur le quai de la gare pour la scène des adieux.

Cette oarystis franco-allemande, que des critiques germaniques ont jugée « exquise », se clôt sur un adieu pathétique à la France : « Quand je pense à Marie, je pense à la France, et quand je pense à la France, je pense à Marie. O douce petite Marie! O France sacrée! Je vous dois le rêve de ma vie, les grandes vacances de ma vie. »

En somme un tableau de notre pays que nous connaissons bien. Dirons-nous qu'il nous touche beaucoup? La France, terre indulgente où il fait bon vivre. « Un pays vraiment à mon goût », nous confie notre témoin. La France du pain blanc, des filles faciles, du bon vin rouge, des fonctionnaires combinards. La France commode du débraillé. Enfin, pour que rien ne manque au tableau, la France cocardière et patriotarde. Que l'on lise les pages dans lesquelles Salomon nous décrit une fête de l'Armistice au Pays basque, célébrée par une pluie battante, et après s'être égayé des bons Français subissant stoïquement sous des riflards ruisselants vingt-huit hymnes nationaux, trouve le moyen de bouffonner sur Jeanne d'Arc et *la Marseillaise*, que l'on lise ces pages et l'on sera fixé sur les sentiments qu'il porte au « sol sacré de la France ».

***

Ce livre empoisonné est éclairant. Par lui-même, et plus encore par l'accueil qu'il reçoit outre-Rhin. Que cette réhabilitation sans voiles du plus mauvais passé de violence, que cet impudent démenti donné à l'Allemagne démocratique, que cette diatribe corrosive contre l'occupant, ce « bréviaire de la haine contre les Alliés » (comme l'écrira un Allemand), puissent surgir dans l'Allemagne de 1951 et y rencontrer le succès dont nous sommes témoins, voilà un signe que nous n'avons pas le droit de négliger. Lancé en mars comme un brûlot, le livre (un livre cher : plus de quinze cents de nos francs) est dévoré (dix mille exemplaires en quelques jours, trente mille en quelques semaines). Il est aussi passionnément discuté. Rowohlt, le vieux renard de l'édition, qui connaît son monde, ne s'est pas trompé sur la vague qu'il soulèverait.

La question la plus excitante pour le public germanique, celle qui s'est posée dès que le livre commença son chemin, était : que vont faire les Américains? Comment vont-ils réagir au coup de poing qui leur est porté en pleine figure? La censure préalable ayant été supprimée par l'occupant, il ne restait à celui-ci que de saisir un livre ayant un caractère

lapsus de la première édition ont été corrigés dans les éditions postérieures. Nous nous permettons de recommander à l'auteur un conseiller plus compétent encore. Il arrive qu'une erreur soit remplacée par une autre erreur. Dans sa lettre d'adieu, la petite Marie avait d'abord dit : « J'espère que vous m'écririez vite ». Elle dit maintenant : « J'espère que vous m'écrivez vite. »

de provocation. Jusqu'ici la réaction américaine est le silence. Habileté ou maladresse? Quelle attitude est la plus sage? Désarmer la haine en donnant la preuve de son libéralisme, ou l'étouffer dans l'œuf? Demain répondra.

***

Nous avons écrit en commençant que le livre avait fait et ferait du mal. Ce mal, au vrai, du moins en Allemagne, il le révèle plus qu'il ne le fait. Mais au dehors, il le fera. On jugera l'Allemagne sur lui. Comme toujours on généralisera. On dira : « Voilà où ils en sont six ans après la défaite! » Et les ironies sur la « bonne Allemagne » auront beau jeu.

Nous voudrions montrer que les ironistes ont tort. Il s'est rencontré, il est vrai, des critiques germaniques pour louer dans *le Questionnaire* la « haute qualité littéraire » et aussi pour trouver spirituelles les « pointes » de Salomon (ce n'est pas notre avis. Pas un instant il ne nous a divertis. Ce livre grinçant et cynique reste morne, une « fresque macabre », a écrit Gläser.) A cette mauvaise blague sèche, à ce cynisme, des juges ont été jusqu'à trouver du « charme prussien ». Mais ces voix sont restées l'exception. Le verdict rendu par l'ensemble de la presse allemande est la condamnation.

Nulle part nous ne l'avons trouvé plus courageusement tranchant que dans la jeune revue *Aussprache*, sous la plume de Rüdiger Proske. Proske se refuse aux « distinguo » entre les qualités littéraires du *Questionnaire* et son contenu politique. Il prend le livre comme un bloc, et voici de quelle encre il l'exécute :

Le Questionnaire *est un livre politique et quel livre politique! Nous avons devant nous le document le plus impudent qui depuis la guerre nous soit venu d'un certain côté de l'horizon, du côté des hommes qui n'attendent que l'heure de jeter bas notre jeune et certes fragile démocratie. Ce n'est pas d'écrire la page brillante ou prenante que se propose M. von Salomon. Dans le livre ce n'est pas l'œuvre littéraire qu'il voit, mais l'arme, l'arme contre nous qui sommes revenus de la guerre et n'en avons rapporté que la volonté de tout faire pour détruire la haine entre les peuples.* Le Questionnaire *est un livre de combat. Nous n'avons pas à apprécier sa valeur littéraire, nous n'avons qu'à constater le danger qu'il représente. Dans un poison ce n'est pas la beauté du reflet qui nous intéresse, c'est la toxicité.* Le Questionnaire *est un poison ; il fera lever une nouvelle vague de haine, et un jour, quand de nouveau les choses auront mal tourné, les gens sages constateront que le livre de Salomon aura eu sa part de responsabilité. Mais il y a une chose qui sera différente : cette fois-ci nous nous battrons, nous nous battrons avec le même acharnement que les autres et avec la même efficacité, parce que nous aussi nous savons manier la mitraillette.*

Voilà la bonne riposte au défi que représente un livre comme celui de Salomon : celle de la dureté. Le nationalisme renaissant est averti : il sait qu'il trouvera devant lui sur la route autre chose que la timidité de Weimar.

ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie Française.

UN VOYAGE AUX INDES

par W. Somerset Maugham

Ces pages ont été écrites par Somerset Maugham au cours d'un voyage aux Indes, à la veille de la dernière guerre. Tendant surtout à dégager l'attitude religieuse des Hindous, avec ce qu'elle peut comporter à la fois d'attirant, de mystérieux et de singulier, elles sont restées absolument d'actualité. Les institutions politiques de l'Inde ont pu changer, l'âme hindoue est restée la même. On s'en convaincra, au reste, en lisant dans une de nos prochaines livraisons une étude de Denis de Rougemont sur l'Inde 1951.

Le Major C... était un homme grand, d'une large stature, aux cheveux bruns coupés court, d'un âge indéfinissable. Il pouvait tout aussi bien avoir trente-cinq ans que cinquante. Le visage était charnu mais fin, le nez court et comme tronqué. Respirant le contentement paisible, il parlait lentement avec aisance et d'une voix forte. Il souriait souvent et riait volontiers. C'était un homme d'humeur joviale, parfaitement bien élevé et qui s'ingéniait à rendre son commerce agréable. Était-il intelligent ou sot, il était difficile de se faire là-dessus une opinion. Il manquait certainement de culture et l'on découvrait en lui — ce qui n'était pas sans déconcerter — certains traits qui évoquaient le boy-scout. C'est ainsi que je le vis saisi d'une joie enfantine lorsque le yogi entra dans la pièce où nous nous trouvions et s'assit sur une chaise. A ce moment il me répéta à plusieurs reprises que lui Major C... jouissait de faveurs dont ne pouvait se targuer aucun autre Européen vivant dans l'Ashrama [1]. Il me fit cette remarque sur le ton d'un collégien naïvement fier d'être dans les bonnes grâces du professeur.

Habitant l'Ashrama depuis deux ans il a été autorisé par faveur spéciale à construire un petit bungalow flanqué d'un appentis servant de cuisine et il a son propre cuisinier. Il ne mange ni poisson ni œufs, mais

1. Le monastère.

La photo près du titre représente le Taj-Mahal (Agra). Cliché Musée Guimet.

se fait envoyer de Madras des conserves en boîte qui mettent un peu de variété dans son menu habituel, essentiellement composé de curry et de lait caillé. Il ne boit que du thé. L'unique pièce de son bungalow est meublée d'un lit, d'une table, d'un fauteuil, d'une chaise et d'une petite bibliothèque qui contient une cinquantaine de volumes environ. Ce sont des traductions d'ouvrages sur le Vedanta, les Oupanichads [1], etc., écrits par les yogis ou des livres concernant les yogis. Sur les murs peints en vert on voit quelques reproductions de tableaux dont l'une du Christ de Léonard ; d'autres, affreuses, de Vishnou, des gravures grossièrement coloriées et une photographie du yogi. Par terre une natte de rotin.

Le Major C... porte une sorte de veste chinoise, un pantalon de coton blanc et va pieds nus.

Il professe un véritable culte pour le yogi qu'il regarde, dit-il, comme la plus grande figure spirituelle que le monde ait connue depuis Jésus-Christ.

Il ne montre quelque réserve que lorsqu'on l'interroge sur son passé. Il affirme qu'il n'a pas de parents proches en Angleterre, qu'il a beaucoup voyagé autrefois, mais qu'à présent il a touché au port et ne voyagera plus. Il affirme qu'il a trouvé la paix et répète volontiers que grâce à la présence et à la contemplation du yogi il a conquis le bien inestimable qu'est la paix du cœur. Je lui demandai à quoi il passait son temps. A lire, me répondit-il, à faire de la bicyclette — il couvre régulièrement huit milles par jour — et à méditer. Il passe des heures entières, assis dans le hall avec le yogi à qui il lui arrive souvent de ne pas adresser plus de quelques mots pendant toute une semaine. Pourtant le Major C... est un homme vigoureux, en pleine force de l'âge. J'en vins à lui demander si sa vitalité s'accommodait de ce genre de vie. Il me déclara qu'il avait la chance d'être du petit nombre des gens que leur goût naturel porte à la méditation et qu'il s'y était toujours exercé. Il ajouta que cet exercice était fatigant et qu'après une méditation de plusieurs heures il était physiquement épuisé et obligé de s'étendre pour se reposer. Mais je ne pus tirer de lui aucun éclaircissement sur ce qu'il entendait par « méditer ». Je ne sus pas s'il appliquait son esprit à réfléchir sur un sujet déterminé. Cependant lorsque je lui parlai de la méditation dirigée, c'est-à-dire appliquée à un thème défini — par exemple à la Passion du Christ — comme la pratiquent les Jésuites, il m'affirma qu'il ne s'agissait pour lui de rien de semblable.

A l'entendre il cherchait à dégager le moi intérieur qui est en communion étroite avec le moi universel, à isoler le « je » qui pense, du « moi » qui, déclarait-il, ne se distingue pas de l'infini. Lorsque ses patients efforts lui permettraient de comprendre ou de sentir pleinement que le divin n'était en lui qu'un reflet de l'infini, il aurait conquis la lumière.

1. Traités de philosophie hindoue.

Assurément il était homme à ne pas relâcher son effort jusqu'à ce qu'il en eût atteint le terme ou que le yogi eût cessé de vivre.

A la vérité il était malaisé de se former une opinion sur le Major C... On ne pouvait douter qu'il ne fût très heureux. J'avais pensé pouvoir trouver la clé de son caractère dans son comportement extérieur et dans sa conversation mais j'en fus pour mes frais et je le quittai sans avoir résolu l'énigme.

***

Hyderabad. — Tandis que je suivais en auto la route qui mène de Bida à Hyderabad j'aperçus une grande foule, la foule indienne caractéristique : femmes vêtues de saris brillants, hommes en dhoties, chars tirés par des bœufs, vaches sacrées. Je crus que nous traversions un marché, mais mon compagnon m'affirma que nous approchions de la demeure d'un guérisseur et que cette foule venait de villages environnants pour le voir ; les malades espéraient qu'il guérirait leurs maladies, les femmes stériles qu'il les rendrait fécondes. Je demandai à lui parler. Mon conducteur m'apprit que le guérisseur avait été autrefois un riche entrepreneur d'Hyderabad mais que, s'étant senti sur le tard la vocation de « Sadhou [1] », il avait abandonné sa fortune à sa famille et s'était installé à l'endroit où nous nous trouvions. Il vivait sous un arbre à poivre et desservait un petit temple dédié à Siva. Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule qui comptait environ trois à quatre cents personnes. Certains infirmes étaient couchés par terre, les mères portaient sur leurs bras des enfants malades. Lorsque nous approchâmes du temple, le guérisseur s'avança et en nous accueillant nous assura qu'il était notre obéissant serviteur. Il avait la tête enroulée dans un vieux turban blanc et portait une chemise sans col dont les pans retombaient sur un dhoty élimé. A ses oreilles pendaient des anneaux d'argent. Il avait les joues rasées et au-dessus de la lèvre supérieure une courte moustache grise. Petit, mais très droit, rapide dans ses mouvements, gai, affairé il n'avait aucunement l'aspect que l'on prête aux saints et ressemblait plutôt à un quelconque marchand de bazar, vif et débrouillard. Il n'eût guère inspiré confiance si l'on n'avait pas su qu'il avait renoncé volontairement à sa maison et à ses biens et exerçait gratuitement son ministère. Il vit de riz et de fruits que les visiteurs lui apportent. Tout le superflu, il le distribue. Il insista pour nous offrir des noix de coco. Il guérit par la prière et l'imposition des mains. Je me sentis extrêmement confus lorsque, au moment de mon départ, il me demanda de le bénir. Je lui répondis que je n'avais aucune qualité pour le faire, mais sur son insistance et bien que je sentisse à quel point un pareil geste de ma part était déplacé et même ridicule, je dus m'exécuter et je lui donnai ma bénédiction.

1. Ascètes qui vivent en dehors du monde.

Le Soufi. — Il habitait une petite maison d'un quartier pauvre d'Hyderabad, une maison presque sordide. Nous attendîmes sous la véranda pendant que notre guide demandait si l'homme de Dieu pouvait nous recevoir. Lorsque nous eûmes retiré nos souliers on nous introduisit dans une pièce assez exiguë, partagée en deux par une moustiquaire et dont l'une des deux parties, celle qui se trouvait de l'autre côté de la muraille de gaze, me parut servir de chambre à coucher. Sur une plate-forme surélevée de cinquante centimètres environ et recouverte de tapis ordinaires était étendue une natte de rotin où le saint était assis. Il était très vieux, très maigre avec une barbe blanche inégalement taillée ; il portait un fez, une chemise de coton et un pantalon blanc, ses pieds étaient nus. Les yeux semblaient immenses dans un visage émacié dont les pommettes saillaient au-dessus des joues creuses. Il avait de très belles mains, longues, expressives, mais décharnées. Malgré son grand âge et son aspect frêle il paraissait doué d'une grande vitalité et parlait avec animation. Il était gai. L'expression de son visage était douce et bonne. Je ne crois pas qu'il ait rien dit de remarquable. Je ne connaissais rien du « Soufisme [1] », de sorte que je fus peut-être plus surpris qu'il ne convenait en l'entendant parler du moi et du sur-moi à la manière des maîtres hindous. Il me reste de cet entretien le souvenir d'un vieillard très attachant, tendre, bon, charitable et tolérant.

Un saint homme. — Sir Akbar Hydari l'envoya chercher en voiture et à l'heure prévue il entra dans la pièce. Il était richement vêtu d'un grand manteau écarlate fait d'un très beau tissu. C'était un homme dans la force de l'âge, d'une élégante stature, et de manières agréables. Il ne parlait pas l'anglais, aussi Sir Akbar nous servit d'interprète. Il s'exprimait facilement et d'une voix sonore. Les paroles qu'il dit je les avais entendu prononcer par d'autres sans doute plus de vingt fois auparavant. C'est là ce qui déçoit chez les penseurs hindous. Ils expriment les mêmes pensées avec les mêmes mots et bien qu'on soit conscient qu'il n'y ait pas lieu de s'impatienter en les écoutant puisque, s'ils possèdent la vérité comme ils en sont convaincus et si la vérité est une et indivisible, il est naturel qu'ils la répètent comme des perroquets, on ne peut cependant nier qu'il soit exaspérant d'entendre indéfiniment les mêmes affirmations. On espère tout au moins qu'ils se serviront d'autres métaphores que celles qu'ils empruntent aux Oupanishads. On est positivement écœuré lorsqu'on entend parler pour la millième fois du serpent et de la corde. L'habitude a fait perdre toute saveur à ces récits.

Je lui demandai comment je pourrais acquérir le pouvoir de méditer. Il me conseilla de m'installer dans une pièce obscure, de m'asseoir les jambes croisées, les yeux fixés sur la flamme d'une bougie en m'efforçant

1. Doctrine des mystiques de l'Islam.

d'écarter de mon esprit toute pensée afin d'y faire le vide. Il m'affirma que si je me contraignais à cet exercice pendant un quart d'heure chaque jour je connaîtrais bientôt des états extraordinaires. « Persévérez pendant neuf mois, me dit-il, puis revenez me voir et je vous indiquerai un autre exercice. » Le soir même je suivis ses indications. Je regardai l'heure avant de commencer. Je demeurai dans l'état voulu pendant un temps qui me parut infiniment plus long qu'un quart d'heure. Je regardai ma montre. Trois minutes s'étaient écoulées. Une éternité me semblait-il.

***

Les fakirs. — La cérémonie avait lieu dans un cimetière musulman où l'un des saints de cet ordre religieux avait été enterré il y a quelques siècles. L'ordre avait maintenant à sa tête un homme d'une certaine prestance au nez crochu, à l'air intelligent et autoritaire. Il portait une robe arabe d'une belle étoffe brune et était coiffé d'un turban blanc très net. Assis devant une sorte de brasero où il versait constamment de l'encens il était environné des instruments variés qu'utilisent les derviches. Les derviches étaient assis en rang à quatre ou cinq mètres en face de lui. Il y en avait de tous les âges, le plus jeune n'avait pas plus de quatorze ans, d'autres, les plus importants étaient des hommes déjà vieux aux yeux des Hindous. Longues barbes, cheveux gris, ils avaient un aspect farouche avec leurs longues chevelures, leurs loques colorées, leurs anneaux d'oreilles et leurs chaînes.

La cérémonie commença par une longue prière psalmodiée par le maître de l'ordre. Par moments les autres derviches participaient au chant. Puis l'un d'eux se leva, s'empara d'une lance d'un demi-mètre de longueur la plaça au-dessus du brasero dans la fumée de l'encens, la fit toucher au grand prêtre, puis s'en transperça la joue et la poussa jusqu'à ce qu'elle eût traversé l'autre joue d'au moins cinq centimètres. Il fit un tour sur lui-même pour que tout le monde pût le voir puis avec précaution il retira la lance. Sur ses joues il frotta légèrement du doigt les points d'entrée et de sortie. Son visage ne portait aucune trace de sang ni de blessure.

Un autre fakir se détacha du groupe, prit une autre lance avec laquelle il se perça le cou derrière l'œsophage. Un troisième, saisissant une courte dague émoussée s'en servit, après avoir poussé quelques cris et fait des gestes extravagants, pour extraire l'un de ses yeux de son orbite. Il accomplit un tour circulaire avec le globe de l'œil pendant sur sa joue ce qui était un spectacle repoussant, puis le replaça dans son orbite, le frotta légèrement et ne parut pas incommodé par sa performance. Un autre encore se passa une lance à travers la peau de l'abdomen et un dernier se perça la langue. Aucun d'eux ne semblait éprouver la moindre souffrance. La cérémonie se poursuivit pendant une demi-heure environ et se termina comme elle avait commencé par une longue prière. C'est à peine si l'un ou deux des fakirs perdirent quelques gouttes de sang.

***

Je donnais un petit dîner. Six personnes : philosophes, pandits et étudiants. On se mit à parler du pouvoir que peuvent obtenir les yogis par la dicipline et la mortification qu'ils s'imposent et ils me citèrent le cas d'un yogi qui s'était fait enterrer au fond d'un puits desséché en donnant l'ordre de ne l'exhumer que six mois plus tard. Si l'on constatait, à ce moment, que le sommet de son crâne était tiède on saurait qu'il vivait encore et il faudrait le ranimer ; s'il était froid on saurait qu'il était mort et on pourrait l'incinérer. On exécuta à la lettre ces prescriptions et on retrouva le yoghi vivant. On le ranima aussitôt. Il y a de cela seize ans et il vit toujours.

Tous le connaissaient ou connaissaient des gens qui l'avaient vu. Aucun d'eux n'avait le moindre doute sur l'exactitude de l'anecdote.

***

Le Paon. — Nous roulions à travers la jungle, clairsemée dans ces parages, et nous aperçûmes bientôt sous un bouquet d'arbres un magnifique paon qui faisait la roue. Il s'avançait, fière et magnifique créature, posant ses pattes délicatement avec des mouvements qui donnaient l'impression d'être délibérés ; sa démarche était si élégante, d'une grâce si consommée qu'elle me rappelait celle de Nijinsky entrant en scène à Covent Garden. J'ai rarement assisté à un spectacle aussi frappant que celui de ce simple paon qui suivait sa route solitaire à travers la jungle. Mon compagnon fit arrêter la voiture et saisit son fusil.

— Je vais le tirer.

Mon cœur s'arrêta net. Il tira, j'espérais qu'il manquerait son coup mais mon espoir fut déçu. Le conducteur sauta de la voiture et rapporta l'oiseau qui, quelques instants plus tôt vivait d'une vie magnifique.

A dîner, ce soir-là, nous mangeâmes la poitrine du paon. La chair était blanche, tendre et succulente et faisait une agréable diversion à ces poulets étiques qui aux Indes apparaissaient chaque soir sur notre table.

***

Bénarès. — Rien n'est saisissant comme la vue qu'on a de la ville lorsqu'on se promène en bateau sur le Gange à la tombée du jour. Les deux minarets de la mosquée se détachent à contre-jour sur le ciel clair. Un sentiment de paix extraordinaire vous envahit. Un grand silence règne.

Au matin avant le lever du soleil on parcourt la ville en voiture. Les magasins sont encore fermés, des hommes dorment dans les rues, étendus sous des couvertures ; de-ci de-là on voit des gens qui descendent vers

la rivière, leur bol de cuivre à la main pour se livrer à leurs ablutions rituelles dans le fleuve sacré. On monte à bord d'une péniche, manœuvrée par trois hommes et l'on descend lentement le courant le long des ghâtes [1]. Il fait frais à cette heure matinale. Les ghâtes ne sont pas tous également fréquentés. L'un d'eux, je ne sais pourquoi, rassemble une foule de gens. C'est un spectacle extraordinaire que celui de cette multitude d'êtres humains installés sur les marches au bord de l'eau. Les fidèles pratiquent le bain rituel suivant des modes différents. Pour certains jeunes gens c'est un jeu. Ils plongent dans l'eau, sortent et plongent de nouveau. Pour d'autres c'est un rite dont il faut se débarrasser le plus tôt possible ; ils accomplissent magnifiquement les gestes consacrés et marmonnent des prières. D'autres encore y mettent de la solennité : ils saluent le soleil levant puis les bras tendus au-dessus de la tête récitent leurs prières avec componction. Le bain terminé, les uns bavardent avec leurs amis et l'on s'aperçoit que l'accomplissement de leur devoir religieux leur fournit chaque jour l'occasion d'échanger des nouvelles et des potins. D'autres, assis, les jambes croisées, méditent. Certains atteignent à une immobilité si complète qu'elle ne laisse pas d'être étrangement impressionnante : au milieu de la foule grouillante ils se recueillent comme dans un temple de la solitude. Je vis ainsi un vieillard dont les yeux étaient cernés d'anneaux de cendre blanche. Un anneau ovale était dessiné sur son front, des carrés de fard avivaient ses joues : il semblait porter un masque. Un grand nombre de baigneurs, après leur bain, astiquent et polissent leur bol de cuivre avant de le remplir d'eau lustrale qu'ils rapportent chez eux.

Le spectacle est émouvant, extrêmement captivant ; l'agitation, le bruit, le va-et-vient donnent une impression de vie bouillonnante et, par contraste, les visages immuables des hommes qui méditent paraissent encore plus silencieux, plus immobiles, plus détachés du milieu humain.

Le soleil monte à l'horizon et la lumière grise qui baigne le fleuve prend une couleur dorée et revêt le paysage d'un éclat changeant.

***

C'était un homme vigoureux, vif, qui faisait valoir sa petite taille. Il avait la tête ronde et chauve, des yeux bleus brillants, cernés de fines rides, une expression joyeuse. Ingénieur des Ponts et Chaussées il était chargé de la construction des routes, des barrages, des ponts et habitait un bungalow au bord du fleuve. Le salon était meublé de fauteuils confortables autour d'une table sculptée de style hindou ; sur les murs des bas-reliefs compliqués représentant des scènes mythologiques ; des têtes d'animaux empaillés — trophées de chasse — et

1. Collines qui bordent la vallée du Gange. Ce sont les derniers contreforts du plateau du Deccan.

des photographies encadrées. Dans un étroit jardin, entre la véranda et la rivière, croissait un arbre qui me frappa par sa beauté. J'exprimai à l'ingénieur mon admiration mais il n'avait évidemment jamais prêté attention à son bel arbre. Je crois qu'il jugea ma remarque assez bizarre.

Nous parlions de chasse et il me dit avoir, un jour, tué un singe.

— Je n'en tirerai jamais d'autre, dit-il. A l'époque je construisais une route et tous les coolies se mirent en grève. Ils étaient six cents ; leur contremaître était malade et ils craignaient qu'il ne mourût. Ils décidèrent de cesser le travail et de s'en aller. Je m'efforçai par tous les moyens en mon pouvoir de les retenir et finalement ils acceptèrent de rester à condition que je tuasse un singe dont ils recueilleraient le sang pour guérir le contremaître. Il était impossible d'arrêter les travaux, aussi je pris mon fusil et je partis sur la route. Il nous arrivait souvent de rencontrer des singes à tête noire et bientôt j'en aperçus un. Je visai et tirai, mais le blessai seulement. Il accourut vers moi en me demandant de l'aide, et en pleurant comme un enfant.

— Le contremaître guérit-il ? demandai-je.

— Oui. Et la route fut achevée.

***

Le Taj Mahal[1]. — En dépit de tout ce que j'en savais, des reproductions que j'en avais vues, la première impression d'ensemble de la terrasse de l'entrée, me laissa muet d'admiration. J'éprouvais cette émotion que seule une œuvre d'art parfaite peut faire naître et je tâchai de l'analyser pendant qu'elle était encore fraîche. Je compris que l'expression « avoir le souffle coupé » n'était pas une simple métaphore. L'air me manquait littéralement. Je ressentais une sensation bizarre et délicieuse : mon cœur se dilatait. J'éprouvais à la fin de la surprise et de la joie et, me semble-t-il, un sentiment de libération. Il est vrai que je venais d'étudier la philosophie Samkhya qui considère l'art comme une libération momentanée de même nature que cette libération totale à laquelle tend toute religion hindoue et il se peut que mon sentiment fût lié au souvenir de mes récentes lectures.

Une œuvre d'art ne m'inspire pas deux fois la même admiration et le lendemain lorsque je retournai à Taj à la même heure c'est d'un point de vue différent, plus intellectuel que je goûtai le spectacle qui s'offrait à moi. Cette seconde visite ne fut pas vaine. Au coucher du soleil, tandis que j'errais seul dans la mosquée, admirant l'enfilade des salles, j'éprouvai une étrange, une mystérieuse sensation de vide et de silence. J'étais un peu effrayé. Ce que je ressentis alors je ne peux l'exprimer qu'avec des mots dont je m'explique mal moi-même la signification : il me semblait entendre une marche silencieuse dans l'infini.

1. Magnifique mausolée impérial construit en 1631 après J.-C., près d'Agra. Voir photo près du titre.

***

Sundaram. — Il est très difficile de faire le portrait d'un Hindou. Peut-être est-ce parce qu'on connaît mal ses ancêtres et ses proches, peut-être aussi parce qu'on connaît relativement peu d'Hindous de sorte que les éléments de comparaison manquent ou peut-être enfin parce que la personnalité des Hindous est mouvante, sans contours définis. Il se peut également qu'ils ne livrent d'eux-mêmes que ce qu'ils veulent ou ce qu'ils croient devoir nous plaire et nous intéresser.

Sundaram était originaire de Madras, d'une stature lourde, plutôt fort, d'une taille moyenne pour un Européen, le teint relativement clair ; il portait un dhoty, une chemise blanche et une coiffure semblable à celle de Gandhi. Il avait le nez court et épais, les lèvres charnues. La bouche assez grande s'éclairait d'un sourire engageant. Il me sembla qu'il éprouvait quelque plaisir à parler de tous les gens célèbres qu'il avait rencontrés. Mais c'est la seule forme de vanité que je lui aie connue. Il était très bon. C'était un homme austère qui m'assura n'avoir jamais été au théâtre ni au cinéma. Il était sensible à la poésie. Les paysages et les rivières, les fleurs, le ciel le charmaient également. Il n'avait pas le don du raisonnement et les discussions ne l'intéressaient pas. Ses croyances, il les avait reçues sans discuter et il en parlait indéfiniment avec plaisir sans se soucier de leur fondement logique. Peu lui importait qu'elles fussent en contradiction les unes avec les autres. Il se fiait complètement à son intuition et à son sentiment inné de la vérité. Il suivait rigoureusement tous les préceptes concernant la nourriture, les bains rituels, la méditation et d'une façon générale tous ceux qu'un Hindou orthodoxe est censé respecter. Il se nourrissait principalement de lait, de fruits et de noix. Il me dit qu'à une époque de sa vie où il était absorbé par un travail de longue haleine il s'était nourri uniquement de lait et avait observé un silence complet pendant six mois. Il parlait du Renoncement, de l'Absolu et du Dieu qui est en chacun de nous — Dieu est tout, nous sommes tous Dieu — avec une ardente conviction. Il se servait d'un grand nombre de ces métaphores commodes qu'on emploie aux Indes depuis des siècles et le faisait à bon escient ; il était évident que pour lui elles constituaient le mode d'expression qui convenait à sa pensée. Une magnifique évocation du Gange avait pour lui toute la force d'un syllogisme. Il était visiblement attaché à sa femme et à ses enfants et fier d'eux. Les enfants avaient d'excellentes manières. Il se levait chaque matin à cinq heures et se livrait à la méditation. Cette heure lui semblait la plus favorable. Je l'ai vu avec des étudiants de l'université. Il était extrêmement amical avec eux mais ne leur manifestait pas cet attachement un peu encombrant que portent quelquefois les missionnaires à leurs disciples ; il était naturel et humain.

Ashwarth. — Il me dit que lorsqu'il étudiait la philosophie au collège il ne comprenait pas ce que son professeur voulait dire lorsqu'il affir-

mait que tout l'univers n'était qu'un. Comment pouvait-on dire que l'on était cette table et que cette table était soi ? Cela ne semblait avoir aucun sens. Enfin, un jour il comprit : ayant décidé d'aller voir les chutes d'eau de Mysore il fit un long trajet en car dans la jungle. Jamais auparavant il n'avait vu d'arbres de cette taille et tandis qu'il avançait sous un tunnel de verdure, il éprouva un vif sentiment d'admiration ; plus tard il parvint aux chutes d'eau. Il se tint sur le bord d'un énorme précipice et vit devant lui une masse d'eau formidable (c'était peu après la mousson) qui tombait d'une hauteur prodigieuse. Il éprouva une impression extraordinaire, il sentait qu'il était devenu cette eau, qu'il ruisselait comme cette eau et que cette eau était lui-même. Et il comprit que lui-même et cette eau ne faisaient qu'un. Il a trente-huit ans, il est plutôt grand pour un Hindou du Deccan et mesure quelques centimètres de plus que moi. Ses cheveux noirs, naturellement ondulés, deviennent gris, mais son visage est resté très jeune, son front presque sans rides. Les yeux sont grands et liquides, le nez court, mais bien dessiné, légèrement charnu. La bouche plutôt grande et les lèvres pleines. Les oreilles sont petites, bien collées contre la tête mais ont des lobes longs et épais comme ceux qu'on voit aux images de Gautama [1]. Il a le visage rasé, mais sa barbe dense dessine une ombre noire sous sa peau couleur de miel. Il n'est pas beau mais il a une séduction particulière due à l'expression d'ardente candeur de son visage. Ses dents sont belles, très blanches et régulières. Ses mains sont plus grandes que celles de la plupart des Hindous.

Il est vêtu d'un dhoty de coton, du tissu le plus ordinaire, d'une chemise de coton et d'une coiffure semblable à celle de Gandhi ; il porte l'écharpe que possèdent tous les Hindous de condition et des sandales de cuir sur ses pieds nus. Il parle anglais couramment, bien qu'il n'ait jamais été en Angleterre et sa voix est sonore et agréable. Sa sincérité est évidente comme l'est sa bonté, mais j'ai des doutes sur la qualité de son intelligence. Tout ce qu'il pense, il l'a mûrement réfléchi et il ne sait pas à quel point les idées qu'il a enfantées dans la souffrance et la méditation sont de lamentables lieux communs. Il déconcerte lorsqu'il formule des vérités premières avec l'accent de la plus profonde conviction. Cependant, il lui arrive de temps à autre d'émettre une pensée charmante et très originale.

Il fut arrêté pour avoir publié dans son journal une série d'articles séditieux et condamné à un an de prison. On le mit seul dans une cellule afin qu'il ne contaminât pas ses voisins par ses propos dangereux, mais bien qu'il n'y fût pas obligé il demanda à travailler et fit des tapis dans l'atelier avec les autres prisonniers.

Il souffrit terriblement de son séjour en prison. Il me dit qu'il lui arrivait de pleurer pendant des heures et quelquefois d'être saisi d'un

1. Fondateur du bouddhisme.

désir si violent de sortir qu'il frappait les barreaux de la porte de sa cellule, essayant de la forcer et hurlant jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, il s'effondrât sur sa natte et s'endormît. Après quatre mois de prison, la nourriture qu'on lui donnait le rendit si malade qu'on dut le transporter à l'hôpital où il purgea les derniers mois de sa peine. C'est à cette époque qu'il résolut de renoncer à ses biens. Mais les dépenses de son procès avaient été très lourdes et pendant sa détention son journal avait périclité, si bien qu'au moment de sa libération il se trouva profondément endetté. Il lui fallut plusieurs années pour payer ses créanciers. Enfin, il rassembla ses employés et leur distribua le papier, les machines et tout le matériel à condition qu'ils versassent une pension de 30 roupies par mois pour couvrir les dépenses de sa mère, de sa femme, de sa sœur et de ses deux enfants.

Je cherchai à découvrir si sa famille avait accepté cette décision d'un cœur égal. Il se montra assez réservé sur ce sujet. « Ils ne furent pas contents, mais qu'y pouvais-je ? On ne peut pas agir suivant sa conscience sans causer quelque peine ou gêne aux siens. »

A sa naissance on avait fait son horoscope et l'astrologue avait annoncé qu'il deviendrait soit un homme très riche, très éminent, et dominerait ses contemporains ou ne serait qu'un imbécile. Pendant des années il ambitionna de réaliser une grande fortune et de laisser un grand nom, mais lorsqu'il décida de renoncer à tous ses biens, sa mère se souvint des présages de l'astrologie et quoique très affligée ne fut pas surprise. Je lui demandai ce qu'il dirait à son fils lorsque celui-ci aurait grandi et lui reprocherait de ne lui avoir donné, au lieu de l'éducation et de la situation qu'il eût été en mesure de lui assurer, qu'une instruction élémentaire qui ne lui permettrait pas de dépasser le niveau social d'un ouvrier. Il sourit tranquillement :

— Je pense qu'il me fera vraisemblablement ce reproche, mais je lui aurai donné le vivre et le couvert. Je ne comprends pas pourquoi parce qu'on a eu un fils on devrait gâcher sa propre vie simplement pour que la sienne soit plus facile. On a des droits aussi bien que lui.

Je lui demandai où il demeurait.

— Si quelqu'un m'offre un abri je couche sous la véranda, sinon sous un arbre.

— Et comment vous nourrissez-vous ?

— Si l'on m'offre de la nourriture, je la mange, autrement je m'en passe.

Je fis sa connaissance d'une curieuse façon. J'étais à Bombay lorsqu'il m'écrivit de Bangalore pour me dire qu'il aimerait venir me voir car il était convaincu que j'avais à lui faire une communication importante. Je lui répondis que j'étais quelqu'un de très ordinaire qui racontait des histoires sans plus et que je ne pouvais pas croire qu'il valût la peine pour lui de faire un voyage de dix jours pour me voir. Il vint néanmoins.

Je lui demandai comment il avait trouvé moyen de payer son billet. Il avait été à la gare et y était resté à attendre. Au bout d'un certain temps il était entré en conversation avec un voyageur qui attendait son train. Ayant dit à ce voyageur qu'il allait me voir, mais qu'il ne possédait pas le prix du billet pour Bombay, le voyageur lui procura son billet. Je voulus lui offrir le prix de son billet de retour mais il ne voulut pas accepter d'argent de moi.

— Je parviendrai bien à rentrer, dit-il en souriant.

Deux jours de suite nous eûmes ensemble de longues conversations. J'avais constamment le sentiment pénible qu'il attendait de moi la révélation d'une doctrine ou du moins des paroles significatives. Mais je n'avais rien à lui donner. Il ne pouvait qu'être déçu. J'aurais peut-être dû l'abreuver de grands mots. Je ne pus m'y contraindre.

***

Goa. — On traverse des bois de cocotiers parmi lesquels on aperçoit ici et là des ruines. Sur le lagon glissent des bateaux de pêche dont les voiles blanches brillent au soleil. Les églises sont vastes et blanches, les façades décorées de piliers en pierre couleur de miel. A l'intérieur elles sont vastes, nues, meublées de stalles de style baroque portugais très chargé, les autels sont de même style. Dans l'une des chapelles latérales un prêtre indigène disait la messe, servi par un enfant de chœur à la peau sombre. Dans l'église franciscaine on vous montre un christ en bois taillé ; d'après le guide, six mois avant la destruction de la ville, on a vu ce christ pleurer. Dans la cathédrale on célébrait un office, l'orgue résonnait et sur la tribune un chœur d'indigènes chantait avec des voix rauques qui donnaient aux chants catholiques un mystérieux caractère, hindou et païen. C'était bizarre et impressionnant de voir ces grandes églises vides dans cette région déserte et de savoir que jour après jour les prêtres y célébraient la messe sans que personne y assistât.

***

Le Prêtre. — Il vint me voir à l'hôtel. C'était un Hindou d'une trentaine d'années, de grande taille, ni gros ni maigre avec des traits honnêtes, un peu mous et de grands yeux noirs liquides dont le blanc paraissait étincelant. Il portait un cassock. Au début de notre entretien ses mains s'agitaient nerveusement mais je fis de mon mieux pour le mettre à l'aise et bientôt ses mains se reposèrent. Il parlait fort bien l'anglais. Il me dit qu'il était d'une famille brahmane, son ancêtre brahmane avait été converti par l'un des compagnons de saint François Xavier. La voix était musicale. Il avait vécu six ans à Rome et durant son séjour en Europe il avait beaucoup voyagé. Il aurait voulu y retourner mais sa mère était

âgée et désirait qu'il demeurât à Goa jusqu'à ce qu'elle fût morte. Il enseignait dans une école et prêchait. Il passait beaucoup de son temps à convertir les Soudras [1]. Il disait qu'il n'y avait aucun espoir maintenant d'atteindre les Hindous de la caste la plus élevée. J'essayai de lui parler de religion. Il pensait que le christianisme était assez fort pour absorber toutes les autres religions, mais il regrettait que Rome n'eût pas autorisé l'église hindoue à témoigner plus de compréhension à l'égard des aspirations indigènes. Il me donnait le sentiment qu'il acceptait les dogmes chrétiens comme une discipline, mais sans ferveur et je ne suis pas certain que si l'on eût pu pénétrer au fond de sa pensée on n'eût pas découvert chez lui quelque fond de scepticisme. J'avais l'impression que bien qu'il y eût derrière lui quatre siècles de catholicisme il était au fond du cœur vedantiste.

Je me demandai si le Dieu des Chrétiens n'était pas inconsciemment confondu dans son esprit avec le Brahma des Oupanishads. Il me dit que même parmi les Hindous convertis au christianisme le système des castes avait conservé une telle force qu'aucun d'entre eux ne se mariait en dehors de sa caste.

Un mariage entre un chrétien de la caste des Brahmanes et un chrétien de la caste des Soudras était inconcevable. Il n'était pas mécontent de me dire qu'il n'avait pas une goutte de sang blanc dans ses veines ; sa famille était restée parfaitement pure. « Nous sommes chrétiens, me dit-il, mais avant tout nous sommes Hindous. » Son attitude envers l'hindouisme était tolérante et sympathique.

Le Dewan [2]. — J'avais entendu dire qu'il était un politicien retors et dénué de scrupules. Son intelligence égalait son cynisme. D'une taille plutôt petite, qui ne dépassait pas la mienne, il était épais, avait de petits yeux vifs, un large front, un nez crochu, des lèvres pleines et un petit menton arrondi. Il avait une toison de cheveux mousseux. Il portait un dhoty blanc, une tunique blanche fermée au ras du cou et une écharpe blanche. Ses pieds étaient nus dans des babouches. Il vous accueillait avec la bienveillance qui caractérise le politicien habitué depuis des années à faire bonne mine à tous ceux qui l'abordent. Son anglais était excellent, son vocabulaire riche, il s'exprimait avec simplicité en phrases bien construites. Sa voix était sonore et ses manières aisées. Ses idées étaient souvent en désaccord avec les miennes, il me contredisait alors très nettement, mais avec une courtoisie qui laissait entendre que j'étais trop intelligent pour juger malveillant le procédé qu'il employait à mon égard. Bien qu'il fût fort occupé, toutes les affaires de l'État reposant sur ses épaules, il savait néanmoins trouver une heure à consacrer à une conversation sur la religion et la métaphysique hindoues comme si rien ne l'intéressait davantage. Il semblait connaître non seulement la littérature

1. Dernière des castes de l'Inde, comprenant les laboureurs, les artisans et les ouvriers.
2. Ministre d'un rajah.

hindoue mais aussi la littérature anglaise. En revanche, rien ne donnait à penser qu'il connût la littérature ou les idées des autres pays européens.

Lorsque je me mis à parler de la religion hindoue, en tant que source de toute philosophie, il m'arrêta.

— Non, dit-il, la question est mal posée, il n'y a pas de religion aux Indes au sens où vous l'entendez ; il y a des systèmes philosophiques et le théisme hindou en est un.

Je lui demandai si les Hindous évolués, cultivés croyaient toujours à Karma et à ses transmutations. Il me répondit avec une certaine solennité.

— Pour ma part, j'y crois avec toute la force de mon être. Je suis convaincu que j'ai vécu d'innombrables vies avant celle-ci et il faudra que je vive je ne sais combien d'autres vies avant d'atteindre le repos. Karma et la métempsychose me semblent la seule explication possible à l'inégalité des conditions humaines et au problème du mal. Sans la foi le monde me paraîtrait absurde.

Je lui demandai si grâce à ses croyances l'Hindou craignait moins la mort que l'Européen. Il prit son temps avant de me répondre et, ainsi que je l'avais déjà vu faire, se mit à parler d'autre chose, pour se donner le temps de réfléchir, me laissant croire qu'il n'allait pas répondre à ma question. Puis, il dit tout à coup :

— L'Hindou n'est pas comme le Japonais auquel on a enseigné dès l'enfance que la vie est sans valeur et qu'il existe un certain nombre d'idées pour lesquelles il ne doit pas hésiter à la sacrifier. L'Hindou ne craint pas la mort parce qu'elle va le priver de son existence actuelle, mais parce qu'il est dans l'incertitude au sujet de la nouvelle vie qui l'attend. Il ne sait pas s'il sera brahmane, ange ou même dieu, il peut renaître dans la peau d'un Soudra, d'un chien ou d'un ver de terre. Lorsqu'il songe à la mort c'est l'avenir qu'il craint.

W. SOMERSET MAUGHAM

(TRADUIT PAR SOLANGE DE LA BAUME)

RETOUR DE L'ENFER

(Pages de journal)

par JULES ROY

Jules Roy — l'auteur de la Vallée Heureuse *et du* Métier des Armes *— dont Paul Guth a présenté récemment un si vivant portrait (Septembre* 1951*) a bien voulu nous confier les pages inédites du Carnet qu'il tenait lorsqu'il était aviateur en Angleterre au cours de la dernière guerre.*

Elvington, 13 *août* 1944.

LE journal *France* annonce la disparition de Saint-Exupéry sur le front d'Italie. Je ne m'émeus pas trop, parce que j'ai foi en la chance de l'auteur de *Vol de nuit ;* mais quelles leçons à tirer de là!

Écrivain célèbre, ambassadeur de l'esprit français, Saint-Exupéry aurait pu rester à l'abri. Il avait cueilli une Croix de guerre et une palme pendant la campagne 1939-1940 : il était donc hors de soupçon. Son âge l'excluait du combat. Il pouvait se contenter d'encourager les autres, car, enfin, il n'était pas militaire. Au lieu de cette prudente réserve où se tiennent tant de nos jeunes « futures gloires » (qui doivent penser que la meilleure façon de travailler à l'avenir est de vivre), il n'hésite pas à risquer sa vie et à vouloir prendre part au seul combat pour lequel il soit fait et auquel le prédestine son pur rayon de poète ailé. Rejeté de l'escadrille 2/33 parce qu'il y casse un Lightning, il rentre à Alger. Bien qu'on l'en supplie, il n'inonde pas la presse de ses écrits. Il médite sur son pays torturé et qui sera délivré bientôt. Il n'essaie pas de se ménager des amis ou un retour dans le sillage d'un homme politique. Il se tait. Quand on l'interroge, il exprime ses craintes du lendemain. Il ne cherche pas à se venger de ceux qui l'ont disgrâcié, mais il s'attelle à la seule tâche qui lui paraisse compter : la réconciliation des Français, et, sans doute, las de son inaction, il doit réussir à rejoindre ses camarades.

Il avait donné son message. Il pouvait attendre. Hillary aussi aurait dû attendre, mais il était attiré par le gouffre. Et puis, il y a toujours quelque gage à donner à Némésis pour mériter quelque bonheur futur, et c'est l'inconnue du problème.

Jusqu'à présent, Saint-Exupéry a survécu à dix accidents mortels dont il s'est tiré presque sans égratignure. C'est à son sujet que j'établis ma doctrine de la protection pour ceux qui sont les messagers de la Parole. Cette fois encore, a-t-il échappé ou succombé? On espère que la protection dure, et que les Allemands, s'ils l'avaient retrouvé, auraient exploité sa chute; mais ce n'est pas sûr, parce que Saint-Exupéry est aimé : les Français auraient trop la tentation de penser que le côté où il servait était le bon. En tout cas, s'il est entré dans le sombre royaume, il a achevé son destin à bord d'un avion, dans une étroite carlingue de pilote, au poste qu'il a si bien chanté.

Attente. Temps gris sur la Manche. L'éclaircie est prévue pour demain. En alerte à partir de minuit.

14 *août.*

Enfin, à cinq heures trente, le haut-parleur nous convoque et le cérémonial recommence : mission sur Kiel, heure de l'attaque : minuit dix. Il fait très chaud dans la salle de réunion; trente équipages y suffoquent, pressés les uns contre les autres : la salle n'est pas aérée et toutes les fenêtres sont fermées, à cause du secret à garder et de la « lanterne magique ». La sueur perle au front des gens, au front du nouveau mitrailleur, un peu pâle, et qui vient de faire sa place parmi l'équipage. Une rumeur ou des rires s'élèvent de nos rangs à des mots comme celui-ci : « Tâchez de trouver une route entre les points de D.C.A. ... » Ou autre chose de ce genre.

Dans la région, ciel bas, avec des paquets de crasse et des rideaux noirs d'averses lointaines. Cet espoir, au fond de soi, qu'on ne va pas décoller par ce temps-là, qu'il n'est pas possible de mettre en l'air de pareilles formations par cette visibilité. Mais l'autre voix répond qu'on est parti sur la Ruhr par des conditions plus mauvaises encore, que les bombardiers qui roulaient ce soir-là sur la piste pour prendre leur tour de décollage soulevaient des gerbes d'eau. Curieux dialogue de l'âme. La vérité est que je désire partir et que je refuse ce soulagement de la carcasse à qui l'épreuve est épargnée; elle agit comme si ce recul la sauvait. Mais le recul me perd. Je veux arracher la troupe des démons familiers et les terrasser en une lutte de ténèbres.

A l'avion, l'équipage s'abrite de la pluie sous les plans. Puis l'heure arrive où le premier grondement monte et se propage, comme un incendie, tout autour du terrain. Calme, étrangement calme.

Un arc-en-ciel soudain s'illumine, et l'avion s'y inscrit comme par miracle. Gronier, enjoué, enfantin. Moteur extérieur gauche, en route, puis l'intérieur gauche, l'extérieur droit et l'intérieur droit. Nous prenons la file. Les camarades, devant le contrôle de piste, ressemblent à des ouvriers à la sortie de l'usine. Tous nous adressent le signe de la chance, et je leur réponds en souriant.

Un quart d'heure plus tard, cap sur Hornsea. Altitude basse, deux mille

pieds, que je réduis encore pour passer sous d'énormes ventres plats de stratus. Griffe d'or d'un éclair devant nous. Les bombardiers grondent sur la campagne noire et franchissent la côte. L'orage nous secoue, agite des parasites sur l'écran du navigateur. Sillages écœurants. Tous ces avions!

— Un avion à notre droite se rapproche de nous.

Gronier, toujours comme s'il n'entendait pas.

— Répondez, Gronier, surveillez l'avion de droite. Au besoin, changez un peu d'altitude.

« Oh! et puis, me dis-je, il y en a tant! Je m'en fous. Je suis entre les mains de Dieu. Je ne veux plus y penser... »

Toutes les six minutes, le point. Mais la frousse des collisions me serre le ventre. Les remous font rouler l'avion qui vibre, du nez à la queue. Pensé uniquement à ce que je fais, tout étonné de mon calme. « Mais ceux qui, tout à l'heure vont flamber et s'abattre sont aussi calmes que moi... »

— On coupe les lumières? demande le pilote.

— Non. Attendez. Ce ne sont pas les chasseurs que je crains. Et puis, coupez-les si ça vous plaît.

Six cents mètres jusqu'à cinquante milles de la côte du Schleswig, puis grimpée. Passé à l'avant. Plus de signaux de navigation, complètement brouillés! Au fur et à mesure qu'on approche, ma bouche s'emplit d'amertume. Étrange, cela. Dû à quelles contractions de la carcasse? D.C.A. à gauche et à droite. Craintes au sujet de la route. Lancés sans autres moyens que l'estime, pas de vents-radios. Attente. Coupé le micro pour que ne m'échappe aucun son non contrôlé. Dix minutes. Cinq minutes. Dévoré la nuit des yeux pour y voir tomber l'averse des marqueurs. Rien. Retard. Rien. Lueurs à gauche, mais c'est à droite que cela devrait tomber. Enfin, l'heure de l'attaque passée, décidé de remonter vers le Nord, quand nous devrions descendre au Sud. Au Nord une lueur, puis toute une zone. Mais celle que je vois à travers des nuages peu denses, ne peut être que Kiel. Tentation de larguer les bombes sur quelque chose et de m'enfuir. Non. Discuté le coup.

— Je suis navré, dit le navigateur.

— Ça ne fait rien, mon vieux.

Enfin, voilà sûrement notre affaire, mais pour nous placer, nous allons remonter tout le flot des avions, en sens contraire. Feux éteints, c'est drôle. Grimpé au-dessus des nuages. Illuminations. Tant pis : y aller. Croisé des bolides, aperçus dans les lueurs. Pas tellement, nous sommes si en retard! Le brasier, les fumées, le tir des canons, oui, cela ne peut être que là! Effroyable amertume sur la langue. Tourné, retourné. Et je ne sais comment Gronier se débrouille, mais pour partir après avoir vidé la soute, nous survolons une troisième fois l'objectif. A ce moment-là, grande paix. Remporté une victoire sur la bête. Et ce mot, « Sainte

Mère de Dieu... » au fond de ces quinze minutes de retard sur les derniers... Mais nous avons largué nos bombes sur Kiel.

Descente dans les nuages. La nuit est claire. Pas de chasseurs, mais je maintiens une route sinueuse suivant ma petite tactique. Une fontaine lumineuse sur le cap. J'ai la tentation de l'éviter, bien qu'elle ne soit pas très dense. « Qu'est-ce que ça peut faire?... » Maintenu le cap. La côte, qu'elle est longue à arriver!

Retour par la mer du Nord. La moitié à mille pieds pour passer sous la crasse. Fatigué, envie de dormir. Sucé une pastille de caféine. Silence de la base, qui doit nous dérouter en cas de mauvais temps. Pensé à ce que sera ce vol à pareille altitude avec cent avions tournant sur la région, à l'heure de l'atterrissage. Ralenti. Pris beaucoup de retard, exprès. Côte, et météo favorable, non prévue. Bonne tactique d'arrivée. Peu d'avions sur la piste. Posés les derniers.

D'autres que nous (nous l'apprenons au retour) sont tombés dans des pièges semblables au nôtre et ont eu des difficultés à trouver l'objectif. Certains même ne l'ont pas trouvé.

19 *août.*

Pluie. Il pleuvait aussi quand j'ai entendu cette nuit les avions rentrer, puis longtemps après, G... et Th... parler de l'autre côté de la cloison. A partir de ce moment-là, j'ai reposé tranquillement.

Commentaires habituels après la grosse mission d'hier sur la Ruhr, près d'Essen. G... a conservé la hantise de la collision dès le décollage dans la crasse, à deux mille pieds, dans le cirque infernal des avions qui décollent de partout, surgissent de partout, sans qu'il soit possible de s'éviter....

— Comprends-tu maintenant pourquoi je répète que les alentours de la piste sont plus dangereux que l'objectif? lui dis-je. Au fond, vois-tu, le salut est peut-être de n'y plus penser après coup.

Je voudrais rendre tout cela dans un livre et j'ai peur de ne pas savoir.

Deux équipages se sont posés à Woodbridge et rentrent ce soir. Grimaldi (pilote : Vasseur, bombardier : Couilleau) a eu la panne d'un moteur au-dessus de la côte hollandaise, à quinze mille pieds. Se demandant ce qu'ils vont faire, ils décident de poursuivre. Impossible de continuer de monter. Abordent l'objectif et, de très loin, sont pris par des batteries de projecteurs travaillant d'abord pour la chasse, ensuite pour la D.C.A. Évolutions serrées pour y échapper, piqués accentués (« on aurait cru les projecteurs à cent mètres »). Se retrouvent à dix mille pieds et sont terriblement sonnés par les batteries d'artillerie (trous dans le moteur stoppé, dans les dérives, dans le fuselage, le poste avant, etc.). Impossible de bombarder l'objectif même, les colonnes de flammes et de fumée s'élèvent à leur hauteur; lâchent les bombes à côté, sur les projecteurs; instant de répit, puis reprise. Ils s'en tirent malgré tout.

Trouette est mitraillé, près la côte hollandaise, sur la mer, par un

chasseur qui attaque par-dessous. Au passage de la côte, une énorme fusée s'était allumée au-dessous d'eux, au sol. Grâce à cette lueur, ils voient passer sur leur tête un Messerschmitt 110 et un Focke-Wulfe. Trouette fait route en tire-bouchon, puis s'arrête à vingt milles en mer. C'est à ce moment que la première rafale du chasseur les rase ; manœuvres brutales, puis deuxième rafale, tirée de l'arrière (le mitrailleur l'aperçoit le temps d'un éclair), un obus explose dans le plan gauche, y fait un trou d'un mètre carré. Le Gouic pense : « Ça y est ». Eh bien, ils s'en tirent encore. Mitrailleur arrière légèrement blessé par éclat dans le tibia.

Les rescapés connaissent-ils le prix de la vie? Le Gouic dit : « On est bien dans un fauteuil... » Peut-être tout est-il là. Peut-être ne faut-il pas demander un signe plus clair.

25 *août (écrit le 26).*

Brouillard à couper au couteau, comme à l'aube des belles journées de France, en automne. A 11 heures, il se dissipe et le soleil luit. Ciel pur, ou tout repose. Puis, tout à coup, la crasse retombe.

Au déjeuner, mission annoncée. Tout de suite, supputé l'heure de décollage, tant je suis hanté par la terreur d'une prise de formation par mauvaise visibilité. Réunions : un ouvrage d'armes secrètes en lisière de la forêt de Ferniques près d'Hazebrouck. Noirs pressentiments.

Décollage dix-huit heures trente. On a le temps de cuire dans son jus. Huit jours sans voler, et je m'était fait à la terre. Je le dis à Ravotti pour qui j'ai maintenant assez d'amitié. Plus d'une heure à l'avion, à attendre. Fumé des cigarettes en silence, puis exposé mes vues sur la guerre. Dès que les moteurs sont en route, nous nous levons et nous chassons de notre esprit les dernières pensées de ce monde.

Indiscipline des gens : dès les premières minutes de vol, on croise des avions dans tous les sens, alors que le flot devrait déjà être constitué. Décollage un peu juste, passé sur les arbres des bois successifs d'une façon impressionnante.

Beau temps, dès qu'on est hors de cet amas de brume du Yorkshire. Flot des avions. Ce n'est pas grave, on y voit. Sur la côte, temps merveilleux. Ports, rivières, falaises dorées, eaux calmes et bleues. Où est la guerre? Du rivage anglais, on voit la France. Peu à peu, d'être en un grand troupeau rassure les moutons (ou les éléphants).

Pensé au passage de la côte française. Je me sens nerveux, et cela échappe par moments dans ma voix. Reprise de moi-même. Cap sur l'objectif. Nous étions un peu loin, les derniers. Faut-il se rapprocher? Je sens que les gens seront plus tranquilles. Et puis, il y a la D.C.A. Seul, on peut évoluer. Dans le troupeau, non, mais la D.C.A. travaille au pourcentage.

Approche : sur la route (probablement au-dessus de l'objectif si j'en juge par la grappe noire des obus), une lueur rouge dans le ciel, qui descend lentement, à la verticale, avec beaucoup de fumée. C'est un avion.

Se placer aussi pour ne pas risquer de recevoir les bombes des autres. Difficile de viser, car l'objectif apparaît tard, derrière des nuages. Fumées, tisons des marqueurs qui matérialisent le point à viser, fouet de la D.C.A. Un autre avion se dérobe, avec un brasier sous ses plans, vire lentement, puis tombe à la verticale. Un mitrailleur l'annonce.

— Taisez-vous, lui dis-je brutalement. Vous croyez qu'on ne l'a pas vu ?

Les bombes larguées, abattu brutalement à droite pour éviter le barrage au-dessus de l'objectif. Après quoi, soulagé. Mais pas content de n'avoir pas passé à la verticale. En avais-je le droit, une fois les bombes larguées ? Pour une photo, ai-je le droit de risquer inutilement l'équipage ? Mais serait-ce inutilement ? Pas de réponse à ces questions.

Gros émoi dans le troupeau dispersé, qui se bouscule à la côte, en grosse pagaïe. Et maintenant pensé déjà au retour sur la piste. Ralentir, ralentir. Plus moyen de se séparer des gens qui vous collent aux flancs et vous poussent.

Oxford Ness. Tranquillité absolue. Faut-il descendre ou rester là ? On s'en moque. On a le temps.

Nuages. Pour les éviter, le pilote a repris de l'altitude, et tout d'un coup Ravotti se réveille en hurlant :

— Qu'est-ce que c'est que cette altitude ?

— Écoutez, mon vieux, il y a un soleil couchant merveilleux, lui répond Gronier.

— Ce sont des plaisanteries, que ce soleil couchant. Je me fous du soleil couchant. Je navigue. Le cap, Gronier.

Oui, Dieu sait si ce soleil couchant est beau. Ce pays n'est pas avare de couleurs au soleil couchant. Nous allions vers une plage d'or. Derrière les nuages, nous avons cru que nous trouverions la Terre promise, et nous avons été trompés. Derrière ces nuages, il y avait d'autres nuages, et derrière ce sable d'or, rien. Encore des nuages. Il faut se résigner et les percer, retrouver l'ombre et la terre.

Les lumières des avions et des terrains naissent de partout. Une seule fois, hallucination. Phares rouges. Éclats blancs. Fatigue. Resté à l'avant, à genoux. Je pense à cette position que je prends souvent pour mieux surveiller le ciel. On dirait que je prie, que j'avance en priant, les bras en avant, que je suis la figure de proue de cet avion, avec mon visage tendu vers l'ombre et se tournant de droite et de gauche.

Piste pas trop dangereuse. Un peu longue simplement. Posés les derniers.

JULES ROY

LA DAME EN HAÏK BLANC

par Maurice Constantin-Weyer

Je tairai le nom de cette ville nord-africaine, et je déguiserai celui des personnages de cette petite comédie à quatre acteurs ; mais je vais tenter d'esquisser leur portrait.

S'liman ben Daoud est cet avocat bien connu, à qui sa double connaissance du droit français et du droit musulman, son talent à débrouiller les causes les plus litigieuses, et sa réputation d'éloquence — trop d'éloquence à mon goût — ont contribué à créer au barreau une situation de tout premier plan. Ses ennemis — qui n'en a point ? — prétendent, il est vrai, qu'au lieu de débrouiller les dossiers, il les embrouille à plaisir et que cette éloquence à laquelle il s'est toujours refusé à tordre le cou plonge irrésistiblement dans le sommeil le tribunal le plus éveillé. C'est une exagération notoire. Ben Daoud est retors, comme un bon avocat doit l'être. Il dit lui-même que les lois sont faites pour être tournées ; et il a un véritable talent de stratège pour les attaquer de flanc. Quant à son éloquence, je sais qu'elle lui vaut l'oreille d'un président, qui, lui-même, aime à faire de belles phrases. Si le président ferme les yeux quand ben Daoud commence à plaider, c'est à la manière de certains mélomanes qui s'isolent ainsi du monde extérieur pour ne plus entendre que la mélodie.

S'liman est l'heureux époux d'une dame que l'on dit fort jolie. Hélas ! si je l'ai moi-même rencontrée, cela n'a pu être que dans la rue, et voilée. Bien que le Coran lui permette d'avoir quatre femmes légitimes, ben Daoud s'en tient à Kadidja bent Lakhdar, par respect, dit-il, pour les coutumes françaises. Ce n'est pas l'avis, non plus, de quelques mauvaises langues. Celles-ci prétendent que S'liman, qui pourtant gagne beaucoup d'argent, est trop avare pour entretenir quatre épouses, et que Kadidja

lui coûte déjà très cher. Mon ami, le docteur Kaddour ben Tayeb émet une autre hypothèse : que ferait S'liman de quatre femmes ? Il a épousé Kadidja parce qu'elle appartient à un milieu très influent, une famille qui descend d'un saint marabout, célèbre jadis pour la vertu de sa *baraka*. Ce n'était pas un mariage, non c'était une alliance. Et S'liman a payé d'une énorme dot un honneur qui, du reste, a contribué à fortifier sa situation. Mais la *baraka* de l'ancêtre n'est pas descendue sur cette union. Si ben Daoud ne parvient pas à rendre mère une seule femme, que ferait-il de quatre ?

Le docteur, à vrai dire est un humoriste. Il a le goût de la raillerie. Il raille impitoyablement son ami ben Daoud de se vêtir à l'européenne, de ne garder du costume indigène qu'un fez, et, cependant d'être dans la vie privée le musulman le plus croyant, le plus intolérant, et même le plus superstitieux qui soit. Il est vrai que S'liman a fait le pèlerinage de la Mecque, et qu'il aurait droit au titre enviable de *Hadj*. Mais la nature humaine est complexe. Par une sorte de pudeur qui pourrait bien n'être qu'un snobisme, S'liman, ce parfait indigène, cherche à paraître plus parisien que n'importe quel Français, et, chaque année, fait le voyage de la métropole pour se faire habiller chez un grand tailleur.

C'est un sujet de plaisanterie pour le docteur ben Tayeb (ex-interne des hôpitaux de Paris, s'il vous plaît), qui de retour en Afrique du Nord a laissé manger aux mites sa défroque européenne et a repris le costume arabe, « parce que, dit-il, il est infiniment plus pratique, plus seyant, confère à celui qui le porte, une sorte de majesté, et qu'enfin, la mode arabe est immuable, et qu'avec une gandourah et un burnous propre, l'on est toujours *dernier-cri* ». Ben Tayeb ne porte le turban que lorsqu'il voyage pour prendre des vacances. En temps ordinaire il se coiffe d'un fez presque noir, qui, dit-il encore, rappelle les médecins de Molière. Arrivé chez son malade, il laisse son burnous au vestiaire, et apparaît dans une gandourah blanche qui ressemble à une élégante blouse de chirurgien. Sous ces dehors musulmans, il est parfaitement sceptique (c'est pour lui l'occasion d'un affreux jeu de mots), affirme qu'il ne reste pas dix gouttes de sang arabe dans toute l'Afrique du Nord, que les indigènes y sont un mélange de Berbères, de Celtes, et même de Vandales et de Francs, et se demande pourquoi une partie de ceux-ci se croit obligée de parler la langue des conquérants arabes, qui n'ont fait qu'y passer. Il loue les Français d'avoir introduit la vigne en Algérie, et boit chaque jour une bouteille d'excellent cru.

Il n'a qu'une femme, pour le moment, dit-il, et se réserve d'user petit à petit du privilège islamique, de manière à ce que des épouses jeunes, échelonnées dans le temps, lui permettent plus aisément de satisfaire aux préceptes codifiés par son confrère Besançon. Mais je vous l'ai dit, ben Tayeb est un humoriste, et l'on ne sait jamais quand il est sérieux ou non.

J'aurai dit du ménage ben Daoud ce que j'en sais quand je vous aurai

appris que S'liman a ses bureaux en ville, mais qu'il habite, dans le quartier musulman, une villa mauresque, dont l'extérieur est pauvre et triste, mais dont le charme vous frappe aussitôt qu'on y a pénétré. Des pièces s'y ouvrent sur un quadrilatère de galeries couvertes ; d'admirables colonnes de marbre ouvragé y soutiennent les arcatures du plus pur style mauresque. La cour intérieure y a son jet d'eau. L'on y vit dans le parfum des roses et du jasmin.

S'liman peut avoir des manières de mécène pour les illustrations de passage. J'ai déjeuné chez lui dans une longue salle au milieu de laquelle s'ouvre une sorte d'alcôve coiffée d'un dôme tout enjolivé d'arabesques. Un coin de cette grande salle est transformé en salle à manger. Je dois dire, à mon grand regret, que le mobilier ne répond pas à ce qu'était mon attente. Le père de ben Daoud s'était déjà européanisé au point d'envoyer son fils faire son droit à Paris, et s'était meublé dans le plus douteux des styles précédents. J'ai particulièrement souffert d'un buffet, dit Henri II. Je me suis consolé en regardant d'admirables tapis. Le déjeuner, je dois le dire, était on ne peut plus parisien. Mais nous déjeunions en tête à tête. Notre ami S'liman m'a caché sa femme.

Quant au quatrième personnage de cette histoire, il ne paraîtra que plus tard.

***

On ne se rend pas compte à quel point les maris sont responsables de leur propre malheur. La grande faute de S'liman fut tout d'abord de dire à Kadidja :

— Belkacem ben Abdallah répudie sa femme.

— Zohra ?

— Oui, Zohra. Tu la connais ? Comment est-elle ?

— Une jolie femme, naturellement rousse. Très élégante, elle doit laisser beaucoup d'argent chez la couturière et chez le coiffeur.

— Ah ! oui. Voilà ce que les infidèles ont apporté avec eux. Mais, si Allah le veut, maintenant que nous avons le droit de vote, nous reprendrons le pays. Après tout, les Français n'ont pas colonisé le pays. C'est leur erreur. Qu'est-ce qu'un petit million d'infidèles auprès de nos douze millions de croyants ?

Kadidja haussa les épaules. Elle était habituée aux invectives que S'liman se plaisait à lancer contre ceux qu'il se plaisait à appeler pompeusement en français les « allogènes », et qu'il copiait si bien, tout en les haïssant. Elle demanda :

— A propos de quoi le divorce ?

— Elle correspondait secrètement avec un Français. Il a saisi des lettres. Elles lui ont appris son malheur. Autrefois, il l'aurait fait coudre dans un sac et jeter à la mer. Aujourd'hui, avec le code français, il n'y faut plus songer.

Il ajouta :

— Mais quand nous serons redevenus nos maîtres...

Kadidja dit :

— Comment Zohra pouvait-elle correspondre avec un Français ? Elle ne sait pas écrire.

S'liman commit une nouvelle faute :

— Il y a, dit-il, des écrivains publics.

— Mais, fit-elle, où l'avait-elle rencontré ?

— Le sais-je ?

Là-dessus, il se lança en diatribes contre l'impudique transparence des lithams d'aujourd'hui, qui voilent si mal les traits des femmes.

— Pourquoi, demanda Kadidja, un Français aurait-il fait des avances à une femme d'une race si étrangère à la sienne, et probablement à peine entrevue ?

Cette conversation avait lieu naturellement en arabe ; S'liman lança un vocable français :

— L'exotisme, dit-il.

Le vocabulaire français de Kadidja était correct, mais réduit à l'essentiel. Des journaux de mode qu'elle recevait lui avaient appris assez pour aller chez la couturière, et pour acheter des bas de nylon et des cothurnes. Elle ne savait pas écrire, mais lisait assez bien ce qui était imprimé. Le mot « exotisme » la dépassait. Elle se le fit expliquer. Puis une pensée la prit :

— Quand tu étais étudiant à Paris, tu as dû connaître des femmes françaises. Je ne suis pas jalouse de ton passé, tu comprends. Leurs corps sont-ils différents des nôtres ?

— Exactement pareils, sauf un détail assez répugnant, du reste ; elles ne s'épilent pas partout.

Et il ajouta :

— Ce que je ne leur pardonnerai point, c'est d'avoir mis à la mode chez les nôtres cette sorte de maigreur qu'elles appellent la ligne. Autrefois...

— Ah ! tu m'ennuies avec ton autrefois... Autrefois, nos mères étaient difformes et vieilles à vingt-cinq ans. Je ne voudrais pas me voir au bain avec des seins en étole et un ventre comme des coupoles de mosquée.

Il se leva :

— Que fais-tu cet après-midi ?

— Mais c'est vendredi. Tu sais bien que c'est le jour où il y a au théâtre une matinée arabe, réservée aux femmes. J'y vais. Donne-moi un peu d'argent.

— Encore ces nouveautés qui sont si peu orthodoxes. Le théâtre, le cinéma. Tu dépenses vraiment beaucoup...

— Si tu voulais une femme mal fagotée, que n'as-tu épousé une fille du peuple ? Quand mon père m'a donnée à toi, il m'a bien avertie de te

rappeler à l'occasion que c'était un grand honneur qu'on te faisait. J'ai des ancêtres, mon cher. Personne n'a jamais parlé des tiens.

C'était un des points les plus vulnérables de l'avocat. La famille de Kadidja comptait des caïds et même des bachaghas. La sienne s'était élevée dans le commerce des dattes. Ses aïeux, à lui, n'avaient été que des Biskris travailleurs et économes. Il n'y avait point parmi eux d'hommes au manteau écarlate.

Il soupira et, tirant son portefeuille, en partagea le contenu avec Kadidja.

***

Les abords du théâtre étaient une fête pour les yeux. Une foule de statuettes animées, élégantes avec leurs haïks de soie et leurs lithams brodés évoquait quelque chose de nuptial. Sous ces haïks passaient, tantôt la jupe du bon faiseur et les cothurnes élégants ou le bas des pantalons plissés en étoffe précieuse et les babouches travaillées avec art.

Kadidja fit queue au guichet. Devant elle, deux dames, qu'elle ne connaissait pas, parlaient déjà de l'aventure de Zohra. C'étaient des personnes de mœurs austères, qui ne ménagèrent pas les termes pour flétrir le scandale. Non, plus personne ne devrait recevoir la femme impudique qui s'était compromise avec un infidèle.

La jeune femme prit un billet. Inutile de s'enfermer trop tôt dans la salle. Il s'en fallait encore de vingt minutes avant que commençât la représentation. Elle réfléchissait à ce mot « exotisme ». Si une Algérienne en haïk représentait l'exotisme pour un Français, la réciproque n'était-elle point vraie? Elle se surprit à murmurer tout haut : « Exotisme. Exotisme. »

Le vendredi était le jour du théâtre arabe ; les autres jours appartenaient à une troupe française. Au foyer, à côté des affiches, on apercevait des photographies des principaux acteurs de la troupe.

C'est ici qu'intervient le *tertium quid*. Robert Falcon est l'un de ces artistes qui, par suite d'on ne sait quelle malchance, n'ont pas la place qu'ils méritent. Il a cependant un réel talent. Il avait été, tout jeune, distingué par René Rocher, l'un de nos meilleurs metteurs en scène, qu'un ostracisme stupide a chassé du théâtre. Le talent est ce qui se pardonne le moins. Falcon qui avait suivi Rocher à l'Odéon et qui promettait de faire une belle carrière, a été englobé dans la disgrâce de son directeur. Il en est réduit aux tournées dites de second ordre, mais qu'en réalité quelques artistes injustement frappés reclassent grâce à leur talent. Il est joli garçon, plutôt que beau garçon, assez fluet, ce qui, comme on le verra peut avoir son importance. L'on s'étonne que le cinéma, qui découvre une grande vedette chaque semaine, ne l'ait pas encore colonisé. Il lui manque un Christophe Colomb.

Ces charmants fantômes en haïk blanc, qui émaillaient de leur grâce le foyer du théâtre, s'intéressaient surtout aux actrices. Question mode, naturellement. Beau motif à rêverie pour une femme, qu'une savante mise en plis de la chevelure, que la coupe élégante d'une robe. Voilà qui charmait ces dames.

Mais par hasard, Kadidja s'arrêta devant la photographie de Falcon. Et, presque aussitôt, ce mot qui l'obsédait chanta dans son âme : « Exotisme. Exotisme. » S'liman est un bel homme de fière allure ; on dirait volontiers de lui : « C'est un beau mâle », tandis que Robert est assez efféminé. Si nous pouvions pénétrer dans l'âme de Kadidja, nous y lirions peut-être toute une théorie des contrastes. Mais ne nous flattons pas de déchiffrer le cœur d'une femme si étrangère. Ce n'est que par les confessions que le docteur tira d'elle que nous pouvons deviner quelque chose de ses pensées. Toujours est-il qu'elle avoua plus tard à ben Tayeb que, devant cette photographie, elle ne cessait de répéter le mot : « Exotisme. Exotisme. »

Elle entra enfin dans la salle. Tout cet essaim de femmes avait laissé choir le haïk et dénoué la tresse qui maintenait le litham. Beaucoup d'entre elles étaient jolies. Bien peu avaient le type conventionnel que nous prêtons aux Mauresques. La majorité de ces dames était composée de brunes, mais elles étaient beaucoup moins brunes que ne les fait notre imagination. Les complexions bistrées étaient une exception. Nombreuses étaient celles qui étaient châtain clair, et il y avait parmi ces femmes quelques blondes authentiques, à côté de celles qui avaient recours à l'artifice du salon de coiffure. Les robes européennes étaient dans la proportion d'une bonne moitié. Kadidja les compara avec satisfaction à la sienne, qui était du meilleur faiseur. Mais il y avait aussi d'adorables vestes brodées qui surmontaient le pantalon de velours ou de soie aux innombrables plissés.

Et tout à coup, le regard de Kadidja s'arrêta sur une baignoire qu'occupait une femme seule, que beaucoup montraient effrontément du doigt, tandis que le brouhaha des voix rendait inintelligibles les paroles de dérision ou de mépris. Kadidja reconnut Zohra. Elle ne put s'empêcher d'accorder de la beauté à la jolie rousse, dont les yeux bleus, joliment avivés par le khol, promenaient sur la salle un lent regard de mépris. Ces yeux avaient l'air de dire : « Je suis ce que je suis. Mais la moitié d'entre vous affecte de me mépriser parce que je suis belle et que j'ai été aimée, tandis que l'autre moitié est trop laide et trop bête pour que je m'inquiète de ce qu'elle pense. » Kadidja qui connaissait à peine Zohra, et ne l'avait guère rencontrée qu'une demi-douzaine de fois, se sentait soudain prise d'une vive sympathie pour cette femme qui avait connu les sensations de l'exotisme. Allah ! ce mot dont elle ne pouvait se débarrasser !

Les trois coups retentirent et la nuit tomba sur la salle, tandis que se levait le rideau. Mais Kadidja ne put prêter à la pièce aucune atten-

tion. Elle eût aimé, au lieu de Habib, voir évoluer Robert Falcon. Sans doute il n'y avait pas d'impossibilité matérielle à assister à une représentation de la troupe française, bien voilée, assise sagement dans une baignoire à côté de S'liman. Mais S'liman trouvait le théâtre français immoral, et de plus, comment jouir de voir et d'entendre Falcon, si l'on était en compagnie de l'époux? Elle ferma donc les yeux, n'ouvrant les oreilles, si l'on peut dire, que pour écouter les déclarations d'amour que Habib faisait à sa partenaire. Si Falcon parlait d'amour, c'était en français. Aurait-il des mots aussi tendres, aussi passionnés, aussi poétiques? Cette rêverie dura longtemps. Kadidja ne s'en éveilla qu'au moment où les applaudissements marquèrent la fin de l'acte.

Elle demeura assise sur son fauteuil tandis que, rattachant à la hâte leurs lithams et se voilant du haïk de soie précieuse, ses voisines se levaient pour aller au foyer. Seule, Zohra, dans sa baignoire restait immobile. Alors Kadidja prit une décision subite. Elle alla rendre visite à l'héroïne de l'aventure.

***

Dans sa baignoire, Zohra l'accueillit d'un geste nonchalant.

— Tu ne crains donc pas, dit-elle, d'attraper la peste? Ou bien tu ne sais peut-être pas que je suis un objet de scandale?

— Je sais tout, dit Kadidja du même ton, tout ce qu'on raconte. Mais qu'est-ce que cela peut me faire?

— Si les coussins pouvaient parler, que ne raconteraient-ils pas sur tous ces parangons de vertu. Combien cette hypocrisie ne cache-t-elle pas d'adultères. Vois-tu, Kadidja, ce qu'il y a de bon dans ma situation c'est que je suis désormais une femme libre.

— Mais que vas-tu devenir?

— Ne t'en fais pas pour moi. Belkacem ne peut retenir ma dot. Le cadi, après m'avoir copieusement injuriée, me l'a dit formellement. Or, ma dot, qui était assez importante, a été placée en terrains et immeubles, qui ont pris une certaine valeur. Matériellement, je suis libre. Je vais m'aménager un petit studio dans une des maisons qui m'appartiennent. Je ne quitterai pas le costume national, parce que je trouve qu'il me va bien. A part cela je vivrai à l'européenne.

— Il va sans doute t'épouser?

— De qui parles-tu?

— De ton... de ton séducteur.

Zohra éclata de rire :

— Comme si les hommes séduisaient les femmes. Le contraire serait plutôt vrai. Du moins, je crois que cela est vrai dans mon cas. Tu es jeune... Il... Puisque cela suffit pour le désigner... Il ne m'épousera

probablement pas. Je crois qu'il a bien plus peur du scandale que moi... Qu'importe.

— Tu ne l'aimes donc pas?

— J'ai mieux à faire. Nous sommes électrices, ma chère, mais la plupart d'entre nous l'ignorent. Nos époux en ont pris soin. Mais moi je le sais. J'ai un peu de lecture. Je parle et j'écris le français aussi bien que l'arabe. J'ai trouvé une belle occupation qui fera regretter à Belkacem de m'avoir répudiée pour si peu. Je vais me consacrer à l'émancipation de la femme musulmane.

Et comme Kadidja avait un haut-le-corps involontaire :

— Si cela te choque, tu peux sortir. Je n'ai pas besoin d'amies.

— Non. Non. Je resterai... Permets que je t'admire.

Zohra qui avait véritablement quelques lettres murmura :

— *Souffre que je t'admire et ne t'imite point.*

Cette citation, faite en français, fut naturellement perdue.

Zohra continua :

— Mais on rentre. Si tu veux rester, voile-toi ; c'est un conseil que je te donne. Sans cela, dès ce soir, les mauvaises langues répandront par toute la ville que tu es une femme perdue. Je veux bien émanciper mes compagnes, mais je serais vraiment désolée d'être un sujet d'ennui pour la seule femme au monde qui ait eu le courage de venir me voir. Ton mari te ferait une vie impossible.

***

Ce soir-là, qui était un vendredi, comme nous l'avons dit, S'liman, respectueux des rites coraniques vint gratter à la chambre de Kadidja. Mais celle-ci prétexta une indisposition. Elle désirait d'être seule avec ses pensées. S'liman qui, — le docteur le laisse entendre — n'est point très porté à exercer certains droits, n'insista pas.

La chambre de Kadidja, comme je l'ai appris depuis, est une assez bonne répétition de ce salon dans lequel j'ai été reçu par S'liman. Le lit se trouve naturellement dans l'alcôve. Kadidja qui est abonnée à plusieurs revues féminines, a pris dans celles-ci quelques idées saines concernant l'ameublement. Elle a compris qu'il fallait garder à sa maison un certain caractère. Son lit est un vaste divan recouvert de soies précieuses. Les coussins de cuir incrusté sont l'œuvre d'artistes. Le seul meuble en évidence est un immense coffre de santal rehaussé d'incrustations de nacre. Les guéridons bas supportent des plateaux anciens de cuivre ouvragé, sur lesquels sont placés les service à café de pur style arabe et, comme il faut bien sacrifier à la mode, un service à thé, mais en chine exquis. Joignez de belles tentures. Mais je n'en parle que par ouï-dire.

Assurée d'être débarrassée de son époux pour la nuit, Kadidja appela

Aïché, sa servante, une vieille femme au front tatoué d'une croix bleue. Elle se fit déshabiller, baigner et coiffer pour la nuit. Mais le sommeil ne vint pas.

Comment serait-il venu? Le mot obsédant s'illustrait maintenant de l'image de Falcon et de celle de Zohra. Exotisme. Elle le disait en français. Comment un Français dirait-il les mots éternels de l'adoration?

Elle allait souvent au cinéma — on ne sait pourquoi cela était plus toléré que le théâtre — et s'était souvent entretenue avec ses amies des films et de leurs interprètes. Les journaux du sixième art — à moins que ce ne soit le septième ou le huitième, on ne sait plus très bien — pénétraient dans les maisons mauresques. L'on y savait que les artistes reçoivent des déclarations. Pourquoi ne pas en envoyer une à Falcon? Cela pourrait n'être qu'un jeu. (Soit dit en passant, le docteur ben Tayeb pense que S'liman n'a pas dû révéler grand-chose à sa femme en fait d'amour.) Les sens de Kadidja étaient donc à peine éveillés, juste assez pour fournir ses rêves d'images concrètes.

Comme elle n'en était pas encore au stade de la lecture des romans, il n'y avait pas de littérature dans son cas. Tout était chez elle naturel ou, si l'on peut dire, sub-naturel. Il y avait une sorte de candeur désarmante dans la façon dont elle était occupée à tromper son époux en imagination. L'intention, dit-on, vaut le fait. Mais quelle femme s'est jamais avouée coupable pour avoir pensé un instant : « Si au lieu de mon époux, c'était X...? »

Il fallut à Kadidja toute une nuit pour passer du rêve à un commencement d'exécution. Là encore, c'était bien de la faute de S'liman. Pourquoi avait-il dit que Zohra s'était servie de l'écrivain public? — ce qui était d'ailleurs une erreur de sa part; Zohra n'avait pas besoin d'une autre plume que la sienne. Mais cette idée d'écrivain public était excellente.

Kadidja n'avait jamais eu recours à l'écrivain public. Quand elle voulait faire une commande aux maisons de Paris qui lui envoyaient leur catalogue elle s'adressait à la secrétaire de son mari. Mais bien des dames de ses amies n'avaient point cette chance; elles allaient à la poste, où trois ou quatre *tolbas* se disputaient l'honneur d'écrire leurs lettres et de rédiger leurs mandats. On s'en allait droit à l'un de ces « savants », généralement vêtus d'une djellabah rapiécée, qui se tenaient en permanence à la poste, devant un casier, dans l'attente de la pratique. Il y avait entre autres un bon vieux qui s'appelait Bachir, qui portait des lunettes, et qui — Kadidja y pensait maintenant — devait avoir, au cours de sa longue vie, rédigé bien des billets doux.

Oui, il y avait certainement des Musulmanes qui trompaient leur époux. Quelques jours auparavant — elle se rappelait tout à coup — elle avait vu une jeune femme croiser un élégant, vêtu d'une gandourah de soie, fort beau garçon. L'inconnue avait une jolie démarche. Le jeune homme l'avait regardée. Alors, la dame avait doucement entrouvert son

haïk, et laissé tomber son litham comme par accident. Ils avaient échangé un sourire. Kadidja se demandait s'ils se connaissaient déjà, ou si c'était un prélude à une intrigue. Ils avaient dû échanger des lettres. Elle se rappelait que la dame, qui était jolie, avait une dent en or.

Elle irait trouver l'écrivain public.

***

Elle prit des précautions. Elle s'était voilée du moins transparent de ses lithams et, de plus elle avait l'impression de se couvrir de son haïk de façon à ne montrer qu'un petit coin de son œil gauche. On ne saurait être trop prudente.

Le vieux Bachir était à son poste, et Kadidja se dirigea droit vers lui. Bachir n'avait pas chômé, ce jour-là et ses doigts étaient tout tachés d'encre. Il eut un bon sourire.

— C'est pour une lettre? demanda-t-il.

— Oui... (Elle hésita un moment). Une lettre en français.

— Oh! je suis un véritable taleb. Je puis écrire le français aussi bien que les gens qui font des livres. Mais naturellement, c'est plus cher. Tu fournis le papier?

Elle n'y avait pas songé.

— Cela ne fait rien. J'ai ce qu'il te faut... Tu me donneras cent francs pour la lettre (Il avait déjà jugé à la finesse du haïk que la dame pouvait payer.) ...et cinquante francs de plus parce que c'est en français. Le papier et l'enveloppe, c'est vingt-cinq francs, le timbre quinze. Cela fait cent quatre-vingt-dix francs. Tu donneras bien deux cents francs...

Elle ne marchanda pas.

— Je te donnerai deux cents francs.

— Quel genre de lettre est-ce?

Elle hésita de nouveau. Un instant elle eut envie de s'enfuir. Mais le courage lui revint :

— C'est une lettre d'amour.

Le vieux prit un air scandalisé.

— Une lettre d'amour. Une lettre d'amour en français. C'est donc à un infidèle que tu écris... Non, je ne puis me prêter à cela...

Cette fois le cœur manqua à Kadidja.

Elle fit un mouvement pour partir.

— N'en parlons plus, dit-elle.

Mais le vieux l'arrêta :

— Tu l'aimes donc bien?

Elle ne répondit. Bachir continua :

— Allons, je veux bien faire quelque chose pour toi. J'économise de l'argent pour faire le pèlerinage de la Mecque. Allah me tiendra compte du but dans lequel je pèche... Mais cent francs de plus pour une si

grande part à ta faute, ce n'est pas trop cher. Tu me donneras trois cents francs.

Le cœur de Kadidja bondit de joie :

— Je t'en donnerai cinq cents.

— Alors, je vais écrire une très belle lettre d'amour. Tu as de la chance. Je ne suis pas un vulgaire écrivain. Je suis aussi un poète... Mais je suis dur d'oreilles ; ton voile est trop épais et je t'entends mal.

Elle se douta qu'il voulait voir ses traits, afin de la reconnaître, le cas échéant. Toutes sortes d'histoires de chantage lui revinrent à la mémoire. Elle se fâcha presque.

— Tu n'es pas plus sourd que moi. Je ne parlais pas plus haut quand je t'ai promis cinq cents francs. Tu as très bien saisi.

— Allons, allons. Ne te fâche pas... Je m'efforcerai d'entendre... Mais il faut que je sache que lui dire.

Cela embarrassait fort Kadidja. Mais le vieux ne manquait pas d'expérience. Il la confessa.

— C'est la première fois ?

— C'est la première fois.

— Cela se voit... Le connais-tu ?

— Je ne lui ai jamais parlé.

— Et lui ne t'a jamais parlé. C'est donc toi qui fais les premiers pas ?

— C'est moi...

— Bien. Quel genre d'homme est-ce ?

— C'est un artiste.

— Ah, tant mieux. Il sera sensible à ma poésie. Mais, dis-moi encore, que veux-tu de lui ? Un rendez-vous ?

— Oui.

— Bien, et où ? Chez toi ?

— Non.

— Alors ? Où donc ? Et, d'ailleurs, comment te reconnaîtra-t-il ? Je crois comprendre qu'il ne te connaît pas.

— Je tiendrai trois œillets blancs dans ma main gauche à la porte d'entrée des artistes, au théâtre.

— Bon, c'est une idée. Je mettrai cela dans ma lettre. Tu me diras l'heure. Mais quand vous vous serez rencontrés, où irez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Tu n'en sais rien. Bon. Je pourrais t'indiquer un endroit où vous serez tranquilles. Ma fille, qu'Allah lui pardonne, tient des chambres où elle reçoit des couples. Si je t'indique son adresse, donneras-tu cent francs de plus ?

***

Lié comme je le suis avec de nombreux artistes, il n'est pas étonnant que je me sois trouvé dans les coulisses quand on remit à Robert Falcon

une enveloppe, pas trop propre, portant en splendide calligraphie la suscription :

Au très illustre et très grand artiste
Monsieur Robert Falcon,
au *Grand Théâtre Municipal.*

C'était après la représentation. Il était en train de se dégrimer. Il prit la lettre, l'ouvrit, la lut et commença de la froisser.

— Que fais-tu ? dis-je.

— Ceci m'a l'air d'une mauvaise blague. Lis.

Je pris la missive et lus :

Qu'Allah le miséricordieux, le plus savant, couvre de ses bénédictions le très illustre artiste et lui assure longue vie. Son art charmerait les beautés du Paradis. En attendant l'heure des félicités éternelles, une houri terrestre, qui ne peut dire son nom, offre au très illustre de le récompenser d'une poitrine blanche comme les neiges du Djurjura un jour d'hiver. La dame se tiendra demain à deux heures de l'après-midi à l'entrée des artistes. Elle sera voilée. Mais pour se faire reconnaître, elle tiendra à la main trois œillets blancs. Qu'Allah le très grand te garde.

— Pas mal, dis-je. Tu fais des conquêtes dans la bonne société.

— Les camarades veulent me faire marcher, je pense.

J'avais flairé l'écriture.

— Aucun de tes camarades n'aurait cette sorte de calligraphie. Ceci est l'œuvre d'un écrivain public. Non seulement l'écriture est de l'un de ces hommes éminemment utiles, mais le style aussi.

Là-dessus entrèrent plusieurs camarades. Falcon avait véritablement très bien joué. Si la jalousie existe au théâtre, jusqu'à la férocité, elle y est souvent tempérée par la camaraderie, et par un amour sincère du métier. Et puis, les succès de Falcon, c'étaient aussi ceux de la troupe. On avait rappelé quatre fois. Chacun et chacune avait eu sa part.

Falcon me prit la lettre des mains.

— Quel est, parmi vous, l'idiot qui a écrit ou fait écrire cela ?

Il lut la lettre. Les rires calmés, tous protestèrent de leur innocence.

— Aucun de nous, dit Monique. (Elle avait eu sa part du triomphe.) On ne serait pas assez vache. Je propose que nous te donnions tous notre parole d'honneur de ne pas venir au théâtre avant trois heures. D'ailleurs nous n'avons pas de répétition demain et, pour ma part, je m'offre une promenade à la campagne. Si c'est un lapin, personne ne sera là pour se moquer de toi.

Tous, amusés d'ailleurs, se rallièrent à la proposition de Monique.

Mais Bouvet, qui était le sage de la troupe, dit :

— Mon vieux, tu feras ce que tu voudras. Il y a cent à parier contre un que c'est une grognasse. En ce cas, si cela te chante, les pharmaciens

vendent ce qu'il faut pour conjurer Vénus et ses sortilèges. Si c'est une femme du monde, sois encore plus prudent.

Ils partirent.

Falcon se retourna vers moi.

— A ma place, que ferais-tu?

— Oh! moi, dis-je, je suis marié. Je n'ai pas de conseil à te donner.

— Blague ou pas blague, hétaïre ou princesse, j'irai. Si on s'est foutu de moi, du moins je veux en avoir le cœur net.

***

L'une des grandes préoccupations de Kadidja rentrée chez elle fut de combiner sa toilette pour le rendez-vous. Sa garde-robe était bien fournie. Elle avait commencé d'étaler sur son lit une demi-douzaine de robes très parisiennes, qui avaient fait l'envie et le désespoir de ses amies. Et puis, tout à coup, l'obsession lui vint. Ce fut comme si S'liman lui-même lui dictait l'art de séduire un Français. Le mot « Exotisme » lui revint à l'esprit. Alors, elle remit toutes ses robes à la penderie, et tira d'un autre coin de jolis costumes arabes, dont quelques-uns étaient anciens et avaient été mis par des parentes dans son coffre de mariage.

Du point de vue d'un peintre, c'était une orgie de couleurs. Delacroix n'a pu faire poser de Mauresques; ses femmes d'Alger sont des Juives. Mais il a certainement vu dans la rue Bab-Azoun cette étoffe à fleurs sur laquelle s'est extasié Signac, à propos des complémentaires. C'est un tissu en quelque sorte classique qui se fabrique encore de nos jours, pour des costumes très simples. Il y avait des soies unies, des soies rayées, des soies brodées. Il y avait des velours précieux; non point de ces velours frappés vert ou grenat, un peu trop communs, mais des velours de soie chatoyante, doux à la main, doux à l'œil.

Elle choisit une soie blanche, pailletée d'or. Le vaste pantalon — un pantalon à un coup, comme on disait de l'ancienne culotte des zouaves — tout plissé; une petite veste arrondie à larges manches, un gilet soutaché. Un carré à filigrane lui ferait un bandeau sur le front. Faudrait-il mettre des bas? Non, évidemment. Elle avait des jambes blanches et polies aux attaches fines. (Ceci confirmait la théorie émise par le docteur ben Tayeb, suivant laquelle le sang sémite, s'il en fut jamais en Afrique du Nord, n'y existe plus qu'en dose infinitésimale.) Avec cela des babouches en maroquin blanc richement brodées. Son instinct la conseillait sûrement.

Puis, vint l'inspection du coffre à bijoux. Elle aimait les joyaux. Elle avait de belles boucles d'oreilles, un collier à trois rangs de perles d'une grande pureté, des bagues anciennes, des bracelets, de larges anneaux de chevilles. Elle s'admira un instant, nue devant un grand miroir de Venise d'un travail ancien qui provenait peut-être des rapines de quelques pirates barbaresques. Mais elle ne s'inquiétait guère des temps passés.

Elle compara sa silhouette avec les gravures d'une de ces revues féminines auxquelles elle était abonnée. La comparaison pouvait la satisfaire. Tout était irréprochable. Comment autrefois, non point jadis, mais naguère, les femmes algériennes pouvaient-elles consentir à se faire engraisser pour plaire à leur époux ?

Aujourd'hui, l'on ne pensait qu'à la ligne. Les femmes renonçaient à leur gourmandise en faveur de l'élégance. Lorsqu'elle et ses amies donnaient le thé, la réponse inévitable à l'offre des pâtisseries était celle-ci : « Non, merci ! En vérité, ma chère, je suis au régime amaigrissant. » C'était là une chose que S'liman ne comprenait pas et qui amenait de fréquentes discussions dans le ménage. Cet indigène (il employait volontiers les mots « indigènes et allogènes »), aux dehors si européens, était en réalité demeuré fidèle au culte des seins trop volumineux, des ventres trop bombés et des postérieurs trop puissants. Il blâmait la mode française, s'emportait à table parce que Kadidja refusait les pâtisseries succulentes et lourdes dont il aimait à se bourrer. Il disait souvent : « Je te renverrai à ta famille. » Elle savait qu'il ne le ferait pas, parce qu'il faudrait aussi renvoyer la dot que, selon les usages musulmans, il lui avait reconnu, une dot aussi bien placée que celle de Zohra, l'avocat étant un habile administrateur. Ou bien, il disait : « Je prendrai une seconde femme, et je la choisirai grasse. » Mais elle savait qu'un Musulman de stricte observance ne choisit pas le physique de sa femme, qu'il la voit pour la première fois le jour de ses noces et qu'enfin S'liman tenait avec trop d'affectation à ses dehors européens pour s'encombrer d'une autre femme, avec laquelle... Ici, elle riait *in petto* sachant aussi bien que le docteur ben Tayeb à quoi s'en tenir sur son époux. Elle n'avait jamais eu l'occasion de faire des comparaisons, mais quelques-unes de ses amies parlaient librement de l'alcôve conjugale, sa cousine Kabourah, par exemple, et elle pensait souvent que S'liman manquait de passion.

***

Son cœur battait très fort lorsque, enveloppée dans les plis du plus précieux de ses voiles de haïk, elle alla au rendez-vous. Elle s'arrêta un instant chez la fleuriste pour choisir les trois œillets blancs qui devaient servir à la faire reconnaître. Elle se piquait d'exactitude, et fut un peu déçue d'arriver la première au rendez-vous. Un instant, elle eut l'idée de s'en retourner chez elle. Mais à ce moment-là apparut l'être mystérieux pour lequel elle osait cette folie. Alors elle fut prise d'un tremblement de tout son corps. Elle eut à peine la force d'agiter ses œillets.

Falcon — il me le raconta le soir même — était aussi ému qu'un collégien. Il ne savait pas du tout quelle surprise lui était réservée. Il craignait le pire « J'avais peur, me dit-il, de trouver une rombière, et j'avais déjà combiné des excuses pour la plaquer. Mais quand elle souleva son voile... »

Le fait est que Kadidja n'avait pas mis de litham. Elle s'était voilée à la mode ancienne, tenant son haïk de façon à ne laisser voir qu'un petit coin de son œil gauche. L'endroit était désert. Elle dégagea sa figure, et Falcon fut ébloui.

La grande difficulté, plus grande encore pour Kadidja, était l'entrée en matière. Falcon a eu bien des aventures dans sa vie. Mais, comme il me le dit lui-même, tant de blancheurs virginales le faisaient penser à une première communiante. Je pense qu'il exagérait tout de même quand il disait : « J'avais peur de commettre un attentat à la pudeur. » Il est vrai que Kadidja, comme il arrive généralement aux Algériennes, avait été mariée très jeune. Elle ne devait guère avoir plus de vingt ans et, grâce à son régime, elle ne les paraissait pas. Elle avait lu quelque part que le secret de l'éternelle jeunesse des Américaines consiste à avaler chaque matin le jus d'un demi-citron dans un demi-verre d'eau de Vichy, et elle commençait ainsi sa journée.

Un homme de l'expérience de Falcon ne demeure pas longtemps à court devant une jolie femme. Et puis les artistes ont à leur disposition tout un répertoire. Ils peuvent en tirer des tas de jolies choses. De plus, ils savent les dire. On n'est pas pour rien « jeune premier ». J'aurais aimé savoir comment il noua l'entretien. Je questionnai Falcon. Il me dit qu'il n'en avait point le souvenir. Je ne sais jusqu'à quel point il était sincère.

Quoi qu'il en soit la conversation navigua bientôt sur des eaux libres : Falcon, qui n'est point sot, fit parler Kadidja sur elle-même. Il avait hélé un taxi et ordonné qu'on lui fît faire le tour de la Corniche. Il avait grande envie de brusquer les choses, mais ayant reconnu très vite que la jeune femme appartenait à un monde assez élevé, il n'osait le faire. Kadidja, qui espérait qu'on lui aurait rapidement jeté le mouchoir, et qui avait retenu l'adresse donnée par l'écrivain Bachir, était secrètement vexée et assez déconcertée. Il n'y a rien de tel que les femmes qui ont toujours été sages pour succomber rapidement. Une coquette invétérée réclame de plus longs travaux de siège.

Ce ne fut qu'au bout d'un instant que l'artiste, s'avisant enfin qu'une femme qui s'offre peut s'impatienter du délai et même le considérer comme une offense, écarta le haïk que Kadidja avait ramené sur ses beaux traits, et plaqua ses lèvres contre celles de la jeune femme. Il ne pouvait être question d'emmener celle-ci chez lui, l'hôtel où il avait pris pension ayant placardé dans toutes ses chambres qu'il était défendu d'y recevoir des visites. Certes, cette défense n'était pas rigoureusement observée. Néanmoins, si le gérant fermait les yeux quand il s'agissait d'Européennes, il était à craindre qu'il les ouvrît un peu trop s'il s'agissait d'une dame en haïk. Indigènes et allogènes — pour employer les termes chers à S'liman — se côtoient sans se mêler beaucoup. C'est ce que déplorait devant moi le docteur ben Tayeb. « Si vous perdez un jour l'Algérie, nous disait-il, et le danger est aujourd'hui plus grand que l'on ne croit,

ce sera surtout parce que trop de Français affectent à notre égard des airs de supériorité. C'est très joli de parler de ces sales arbis et de ces canailles de bicots. Mais vous devriez réfléchir que s'il y a parmi nous des gens méprisables, il y en a aussi parmi vous autres. Si vous vous donniez un peu plus de peine pour essayer de nous comprendre, il n'y aurait pas chez nous cette amertume, dont moi-même qui ai fait presque toutes mes études à Paris, je ne puis pas toujours me défendre. Vous donnez prise aux agitateurs qui vous reprochent de vous être installés en Algérie uniquement pour nous exploiter, et mes camarades des Amitiés nord-africaines et moi avons beaucoup de peine à expliquer que vous avez véritablement amélioré les conditions du pays ». Sur quoi Je répliquais que, si j'avais le bonheur d'habiter l'Algérie, j'apprendrais l'arabe et le berbère, je m'habillerais volontiers d'une gandourah, d'un burnous et d'un turban, et que je vivrais volontiers de la vie indigène. Après tout, notre agitation n'est pas un signe de sagesse et de civilisation.

N'empêche que Falcon avait probablement raison en ne risquant point un scandale. Le gérant eût sans doute cru à l'une de ces indésirables, contre lesquelles vitupère un certain M. Daniel Parker. Voyez-vous Kadidja chassée de l'hôtel comme une vulgaire Ouled-Naïl, ou pire? Imaginez la police des mœurs — pardon! la brigade mondaine! — s'en mêlant! Pensez au scandale éclaboussant la toge de S'liman! Kadidja avait déjà dit quelle était la profession de son mari. Tout d'abord, Falcon avait pensé à tant de professionnelles qui commencent par se donner comme « fille d'officier supérieur ». Mais non! Le doute n'était point possible. La jolie femme — à peine un peu trop parfumée — n'appartenait pas au demi-monde.

— Il faudra, se décida-t-il à dire, que je cherche un nid pour abriter nos amours.

— Bachir, l'écrivain public qui a rédigé la lettre, m'a donné une adresse. Seulement, de voir ensemble une dame en haïk et un Français j'ai peur que cela ne fasse jaser, surtout que tu — elle employait à la mode arabe le doux tutoiement — surtout que tu as une physionomie bien connue. Mieux vaudrait que je marche seule devant, et que tu me suives.

En conséquence, ils renvoyèrent le taxi. Robert la suivait. Ils s'engagèrent dans les dédales malodorants de la ville indigène. Dans ces ruelles étroites, il fallait se garer des paniers chargés d'ordures que portaient des ânes de la voierie. Un mendiant aux yeux brûlés par le trachome tendait une main mal emmanchée au bout d'un bras rachitique.

Ils arrivèrent enfin à la maison. Le coin était heureusement désert. Kadidja attendit l'artiste, et ils entrèrent ensemble. Ils furent épouvantés. La maison était sordide. Une vieille repoussante les conduisit dans une chambre obscure, aux relents douteux. Des cancrelats couraient sur les murs. Ils reculèrent, épouvantés. Ils demeurèrent ainsi une bonne minute, face à face, dans la désolation.

— Qu'est-ce que tu vas croire? murmura Kadidja.

Falcon prit le parti de rire.

— Tant pis, dit-il.

Alors, Kadidja étendit bravement son haïk sur une sorte de sopha crasseux. Elle apparut dans son charmant costume indigène, toute blanche. Enfin, le désir fut le plus fort. Elle se laissa dévêtir par Falcon.

***

Malgré tout, c'était une demi-faillite. Non pas pour Robert Falcon qui, ayant eu des aventures un peu partout, n'en est pas à un taudis près. Mais Kadidja était affreusement vexée. Elle venait de découvrir un aspect assez peu agréable de son propre pays. Élevée et mariée dans une certaine opulence, elle ignorait la crasse. On a toujours un peu le patriotisme du clocher, même quand on n'a jamais réfléchi ni au patriotisme, ni au clocher. Joignez à cela que le mot « exotisme » continuait de l'obséder. Kadidja rêvait donc de se donner dans un beau cadre algérien, dans le sien! On ne s'abonne pas impunément à des magazines! jeune femme comprenait maintenant bien des choses auxquelles elle n'avait jamais encore prêté attention. C'est l'éternelle histoire! « Comment l'esprit vient aux jeunes personnes. »

Le projet que mûrissait Kadidja offrait plus d'une difficulté. La principale était S'liman. Il est peut-être superflu de le dire. Mais tout de même, jamais la pensée de l'époux n'occupe autant une femme que lorsqu'elle cherche à le duper. Depuis son mariage, notre héroïne n'avait guère pensé à son seigneur et maître. (Cette double qualification qui pourrait sembler un cliché est une vérité musulmane.) Le mariage est toujours une sorte d'esclavage, mais quand cet esclavage est volontaire, qu'il résulte de l'amour, il a son charme et sa grandeur. Dans la vie musulmane, il n'est pas « une sorte d'esclavage », il est l'esclavage même, parce que c'est une union arrangée. Il arrive d'ailleurs que le mariage de raison tourne au mariage d'amour.

Toutes ces choses, Kadidja y réfléchissait pour la première fois. Elle était retournée chez Zohra, clandestinement, il est vrai, et sans faire de confidences à sa nouvelle amie. Ce n'est pas qu'elle n'en éprouvât point le besoin. Elle avait envie de crier : « J'aime et je suis aimée! » Mais ces paroles-là sont de celles qui restent dans le fond de la gorge. Cependant Zohra, la « pestiférée », ne demandait pas mieux que de parler. Puisqu'on la savait coupable, peu lui importait, désormais, de se raconter. Elle le faisait avec une rare impudeur, comparant sans pitié l'époux et l'amant. Ce n'était pas au bénéfice du premier. Sans savoir que Kadidja était en train de s'engager dans la même voie tortueuse, tout ce qu'elle disait exaltait celle-ci.

Le hasard est le plus grand des complices — souvent aussi le plus compromettant. Il arriva que S'liman fût obligé d'aller à la campagne pour régler une affaire d'importance. Il s'y rendait en autocar, et devait

revenir le jour-même, mais un peu tard. Il dînait d'ordinaire à sept heures et demie, mais le car ne revenait que vers huit heures, il avertit donc Kadidja de retarder d'une heure le dîner.

Il y avait dans la maison deux servantes, une cuisinière qui ne sortait jamais de sa cuisine, et Fatima la femme de chambre. La femme de ménage, une Kabyle, ne venait que le matin. Fatima avait sa mère et une sœur dans un village voisin. Elle allait de temps en temps les voir. Elle fut ravie que sa maîtresse lui donnât congé pour l'après-midi et quelque argent pour prendre son billet de car. Ceci réglé, Kadidja passa elle-même au théâtre. Elle avait espéré pouvoir passer toute l'après-midi avec Falcon. Mais il y avait ce jour-là une répétition importante, et l'artiste ne pouvait être libre que vers cinq heures. Toutefois, les deux heures qui s'écouleraient de cinq à sept pouvaient suffire à entr'ouvrir les portes du paradis des amants.

***

Cependant, la fortune, qui peut être si bonne complice, peut aussi se montrer traîtresse. S'liman comptait rentrer par l'autocar. Mais ses affaires terminées, l'homme qu'il était venu voir lui proposa de le ramener en auto. Cet individu venait d'en acheter une, très belle, et, la vanité aidant, il était heureux d'avoir un peu l'occasion d'éblouir un peu l'avocat. Les offres de service qui paraissent les plus amicales n'ont souvent pour but que de manifester une certaine supériorité et d'exciter l'envie du prochain. C'est ainsi que le couple fut troublé par le bruit que faisait la grande porte en s'ouvrant et se refermant.

Nous sympathisons avec la terreur rétrospective que manifesta Falcon lorsqu'il raconte cette aventure. Il était dans la tenue du paradis terrestre, et ses vêtements traînaient de tous les côtés. Kadidja était sans voix, sans forces et, pour l'instant, privée d'inspiration. Heureusement, l'on n'a point joué tant de rôles de jeune premier sans que quelque souvenir se présente à vous. Le grand coffre précieux dont nous avons parlé, ce coffre de santal odorant aux incrustations de nacre frappa sa vue. Rassemblant avec précipitation ses vêtements, il l'ouvrit, le vida à demi des soieries qui le tapissaient, y jeta ses hardes et se précipita à leur suite. Il venait à peine de refermer le couvercle, lorsque la lourde porte de bois sculptée qui donnait sur la galerie s'ouvrit. Comme don Carlos dans *Hernani*, « il étouffait fort bien et entendait fort mal ». Il était incommodé, entêté par les parfums violents de cet étui dans lequel il s'était recroquevillé. Mais son héroïsme était à la hauteur de la situation, et il se préparait à mourir sans une plainte. Du moins, c'est lui qui le dit. Après tout pourquoi ne pas l'en croire ?

A vrai dire, S'liman ne manifesta pas une trop grande surprise de voir Kadidja couchée. L'Afrique du Nord est un pays où l'on fait volontiers la sieste, les femmes surtout, et il arrive qu'on la prolonge. L'avocat

s'assit tranquillement sur le coffre et commença d'expliquer son retour inopiné. Comme la conversation avait lieu en arabe, peu importait à Falcon de l'entendre ou non. La connaissance qu'il avait de la langue du Coran n'allait pas plus loin que « *Manarf* » (je ne comprends pas) ; on ne s'étonnera pas si son imagination lui jouait à ce moment les plus vilains tours. Il se demandait déjà de quelle mort il allait périr. En tous cas, il semblait promis à l'asphyxie.

Heureusement, dans ce cas qui semblait désespéré, l'inspiration vint à Kadidja. Quand on n'a pas de saints à invoquer, on invoque des êtres vivants. Ce fut une sorte de trait de génie que de penser au docteur ben Tayeb. C'est probablement le fruit de ses conversations avec Zohra. Celle-ci, cliente du médecin, le représentait comme un homme d'esprit large et complaisant.

Aussitôt l'idée venue, elle prit un ton dolent pour dire qu'elle se sentait prise d'un malaise subit, qu'il fallait faire venir ben Tayeb. S'liman courut au téléphone. Comme le téléphone était de l'autre côté de la cour intérieure, Kadidja eut le temps d'entr'ouvrir un instant le couvercle, de donner un peu d'air à Falcon, de le ressusciter, en quelque sorte, et de lui glisser un mot d'espoir. Toutefois, il fallait prévoir le cas où le docteur tarderait un peu à venir. Kadidja supplia son amant de se garder vivant pour l'amour d'elle. Recommandation superflue pour qui connaît Falcon, assez attaché à la vie pour se garder vivant pour l'amour de soi-même.

Kadidja s'était à peine remise au lit que l'avocat revint. Ben Tayeb avait encore deux ou trois clients importants à examiner. Il serait là vers huit heures. S'liman reprit son siège sur le coffre. Il suggérait quelques remèdes simples et efficaces, en attendant le docteur comme par exemple, d'écrire sur une feuille de papier des versets du Coran, de brûler ce papier et d'en avaler les cendres délayées dans un peu d'eau.

Kadidja était une trop fidèle lectrice des conseils d'hygiène et de santé (le coin du docteur) répandus dans les magazines à l'usage des femmes du monde, pour avoir confiance dans ces pratiques, mais elle était d'humeur à tout accepter. Elle avala donc le verset. Puis, se couvrant la tête, elle se mit à réfléchir à ce qu'elle dirait au docteur. La vérité était ce qu'il y avait de mieux à dire. Mais il faudrait éloigner le mari.

Il était tard quand ben Tayeb arriva. Je dois dire que la façon dont il me raconta l'histoire, sans citer les noms, bien entendu — le docteur se pique d'être discret, mais ne se doutait guère que ce que j'en savais par Falcon me permettait tous les recoupements ! — sa façon de raconter, dis-je, n'était point dépourvue d'ironie. J'ai toujours eu l'impression que S'liman lui était peu sympathique, ou du moins lui semblait un personnage ridicule, et c'est sans doute la raison pour laquelle il se prêta de bon cœur à transformer en comédie ce qui aurait pu être un drame.

— Dès que je pénétrai chez cette dame dont je tairai le nom, dit-il, je vis à son œil qu'elle n'était pas plus malade que moi et que l'on attendait de moi un service extraordinaire. Je ne pouvais encore deviner lequel.

Au cours d'une longue carrière, un médecin est plus souvent appelé à jouer le *deus ex machina* qu'on ne le pense. Aussi ne fus-je nullement surpris quand la dame pria son époux de la laisser seule avec moi. Naturellement, je fis comprendre au mari que les femmes n'aiment pas parler de leurs infirmités devant qui que ce soit, que je l'appellerais quand sa présence serait désirable. Je ne m'attendais guère à ce qui allait suivre. Figurez-vous, mon cher, que la dame en question avait reçu chez elle son amant, comptant sur l'absence du mari. Ce dernier était rentré à l'improviste et l'amant était bel et bien en train d'étouffer dans un coffre. C'était le seul point sombre de cette comédie. Je me hâtai de lui donner de l'air. Il fallait encore aviser au moyen de le faire évader. Je fis une ordonnance et j'envoyai l'époux la chercher lui-même, chez le pharmacien de nuit. Ce dernier était assez loin pour donner à l'amant le temps de s'enfuir, à condition de faire vite. C'est pourquoi il partit dans le plus cocasse des costumes.

***

Je puis compléter le récit du docteur. J'étais au foyer des artistes ce soir-là. Tout le monde était déjà sous les armes, sauf Falcon qui n'était pas encore arrivé. La pièce étant longue, l'affiche portait à *huit heures trente très précises*. (La rédaction est de Bonnot, le régisseur, qui ne se pique pas de bien écrire.) Il était déjà vingt heures trente.

Bonnot, que je viens de citer, était allé coller un œil curieux au trou du rideau. La salle était déjà presque pleine. Pour une fois, le public s'était montré discipliné. Ce n'était vraiment pas de chance.

Comme nous étions tous plus ou moins au courant de l'intrigue de Falcon, l'on commença d'émettre des hypothèses pessimistes. Je ne sais plus qui ouvrit le feu avec la supposition que l'avocat avait surpris le couple en plein flagrant-délit et avait procédé à une exécution sommaire. Sur quoi, Bonnot, furieux, dit : « Le cochon n'aurait que ce qu'il mérite. » Il affaiblit aussitôt la portée de ce jugement en disant : « N'empêche que je vais lui flanquer une bonne amende. » Et, tout de suite : « N. de D., qu'est-ce qu'on va faire ? »

Dans la consternation générale, quelqu'un suggéra de faire une annonce, disant que le jeune premier s'était trouvé subitement indisposé, qu'on était obligé de changer le spectacle. Il y avait au répertoire des pièces dans lesquelles Falcon ne paraissait pas. Seulement il fallait modifier les décors et changer les costumes. La mauvaise humeur montait. Finalement, Bonnot déclara qu'il allait en effet faire une annonce, déclarer que, par suite d'un accident, il était impossible de jouer, et rembourser le prix des places. Cela n'était évidemment pas gai, quand on réfléchissait aux frais de cette soirée manquée.

Comme Bonnot se dirigeait déjà vers le plateau, je l'arrêtai. Je venais de percevoir le bruit d'une altercation à l'entrée des artistes et il me

semblait reconnaître la voix de Falcon. Presque aussitôt, une dame en haïk fit son apparition. Le voile tombé, Robert nous apparut costumé en almée, jambes et pieds nus, pantalonné de soie grenat, avec une petite veste ronde du vert le plus tendre. Il était si grotesque ainsi, que nos rires fusèrent. Bonnot, lui-même, fut désarmé par tant de ridicule.

— Va vite t'habiller, dit-il, tu t'expliqueras après. Je vais tout de même faire une annonce.

Tandis que Falcon se précipitait vers sa loge, nous écoutions le régisseur dire au public que M. Robert Falcon, « l'artiste aimé du public », avait été victime d'un accident, sans gravité heureusement, qu'il priait les aimables spectateurs de vouloir bien patienter quelques minutes, etc... Un bon régisseur n'est jamais à court d'explications.

Nous étions très inquiets de la façon dont Falcon jouerait ce soir-là. Nous l'eussions été encore bien davantage, si nous avions su à ce moment-là toute l'aventure dont nous ne soupçonnions qu'une faible partie. Nos craintes furent vaines. L'artiste joua comme il n'avait peut-être jamais joué. Seulement, quand le rideau baissa sur la fin du cinquième acte, au milieu des acclamations, il s'effondra d'un seul coup. Nous dûmes le porter à sa loge.

Il n'était pas question d'amende. Quelqu'un proposa même qu'on se cotisât pour faire venir du champagne à titre de remède. La seconde coupe acheva de rappeler Falcon à la vie, suffisamment du moins pour qu'il nous contât sur l'histoire.

Le docteur, peut-être par humour, mais en tous cas sous le prétexte plausible d'éveiller le moins de soupçons possibles dans la rue, avait engagé l'artiste à revêtir les effets de Kadidja, chose aisée puisqu'il était fluet et à peu près de la même taille que sa maîtresse.

Il ne se l'était pas fait dire deux fois : enveloppé du haïk, il avait bondi dans la rue. Il avait été arrêté deux ou trois fois par des soldats ivres qui cherchaient aventure, et il avait eu beaucoup de peine à leur échapper. Comme son argent était demeuré dans les poches de ses vêtements, il n'avait pu prendre un taxi. L'ennui, disait-il, était de rentrer à son hôtel en semblable tenue.

Mais la Providence — je suppose qu'elle avait pris les dehors de ben Tayeb — lui vint en aide jusqu'au bout. Un indigène avait déposé chez le concierge un paquet à l'adresse de notre héros. Il l'ouvrit devant nous. Les vêtements fripés, le violent parfum qui s'en dégageait eussent été des preuves suffisantes de la véracité des dires de Falcon, si nous avions douté un seul instant de sa bonne foi.

On désirera peut-être savoir si les deux amants se retrouvèrent, je suis bien obligé d'avouer que je n'en sais rien. Falcon est demeuré muet à ce sujet. S'ils se revirent, ce ne fut pas pour longtemps. La saison théâtrale touchait à sa fin. Quelques jours plus tard, la troupe s'embarquait pour la France.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

TROIS FIGURES

(Souvenirs)

par FERNAND GREGH

Émile OLLIVIER

C'EST en 1909 que nous découvrîmes, ma femme et moi, le vrai Midi, ou du moins celui que nous préférons : la côte des Maures.

Nous étions venus de Cannes à Saint-Tropez, où Émile Ollivier nous avait invités à déjeuner. La Moutte, où il nous reçut, est, à l'extrémité sud de la presqu'île de Saint-Tropez, une vaste propriété plantée de palmiers, d'eucalyptus et naturellement d'oliviers, autour d'une maison sans grande apparence, mais commode et *sincère*, qu'avait achetée en 1848 Démosthène Ollivier, le père d'Émile. Ma femme y avait, tout enfant, passé un hiver avec sa mère, amie intime de madame Ollivier. Elle se rappelait qu'après le dîner, on faisait en plein salon la toilette nocturne du jeune Milo qui disait : « Papa, fais-moi un petit discours. » Et Ollivier parlait, parlait, parlait. C'était toujours 1870 qui revenait dans ses propos, et qu'il plaidait. (Ganderax me disait que tous les soirs, chez lui, au dessert, il gagnait la bataille de Reichshoffen.) C'était d'ailleurs un admirable orateur et un très remarquable écrivain. Son *Empire libéral* est un monument d'histoire dont les portraits méritent de devenir classiques.

Je revois la figure de ce grand foudroyé du destin, sa taille élevée, ses traits à la fois marqués et un peu brouillés, son coup de vent dans les cheveux, ses yeux affaiblis, sous des lunettes aux branches de fer, des lunettes de curé. Tout en mangeant sa bouillie, il parla au déjeuner avec abondance, de sa voix de vieillard un peu sourde, mais teintée, ocrée, si je puis dire, d'une pointe d'accent méridional, et il refit devant nous, avec une réelle compétence, tout le dernier acte de... *l'Aiglon*. Comme on le voit, il était encore en plein dans la vie.

C'est ce jour-là qu'il me parla aussi de la voix de Lamartine dont il admirait certes fervemment le génie oratoire — il se souvenait que son collègue, Marie, disait : « Quand on entend monsieur de Lamartine, on a envie de s'embrasser » — mais pas la voix, qui, disait-il, n'avait pas de *médium*. C'était lui-même un lamartinien, idéaliste et confondant la

parole et l'action, mais quelle intelligence! et quelle érudition! Il savait tout, s'était intéressé à tout ; il a écrit un manuel de Droit Ecclésiastique français, des livres sur Lamartine, sur Thiers, sur le Concile du Vatican, sur Michel-Ange, sur le féminisme, que sais-je? Mais son œuvre principale est cet *Empire libéral* en dix-sept volumes où il raconte dans ses origines et dans tout son détail son essai manqué, manqué de peu, de gouvernement où l'autorité personnelle d'un chef serait tempérée par un parlementarisme dirigé. Il aurait peut-être, après Napoléon-César, donné à la France le règne d'Auguste, neveu de César, s'il n'avait rencontré sur son chemin l'éternelle Allemagne.

Comme je lui demandais si l'empereur était intelligent : « Très intelligent, non, répondit-il, mais plein de bon sens et surtout d'une parfaite dignité. » Et il ajouta une formule qui m'étonna au passage : « On n'aurait pas eu l'idée de lui manquer de respect [1] ». Quant à l'impératrice, il l'appelait brutalement « cette grue », et il disait : « Elle m'a renversé quand j'allais tout sauver. »

Nous allâmes nous promener le long du rivage, en faisant le tour de sa vaste propriété. Presque aveugle, debout, profilé sur cette mer grecque, avec ses cheveux blancs en désordre, c'était Œdipe aux yeux sanglants déplorant ses malheurs : un spectacle épique. Il me montrait la mer bleue brasillant sous le soleil : « Et là-dedans, murmurait-il tragiquement, ils se dévorent tous. » Il ajoutait : « Quand je serai bientôt dans ma boîte, sous cette pierre... » en montrant le tombeau qu'à l'instar de Chateaubriand, il s'était fait bâtir au bord de la mer et que le débarquement des Alliés, juste à cet endroit de la côte, a par chance épargné.

Il mourut l'hiver suivant, à quelques mois de la guerre qui l'aurait vengé.

Marcel PROUST

La mort de Marcel Proust (1922) n'étonna personne, tant on le savait malade depuis longtemps ; mais, d'autre part, on ne l'aurait pas crue si proche, car on s'était habitué à le voir toujours mourant. Sitôt reçu le pneumatique de Reynaldo Hahn qui m'en informait, je courus rue Hamelin, vers onze heures du soir. Reynaldo était seul dans la chambre mortuaire avec Céleste qui allait et venait et qui nous laissa bientôt tous les deux, échangeant des souvenirs devant notre pauvre ami rigide et froid sur son lit de mort, beau d'ailleurs, les traits détendus, et pas un cheveu blanc dans sa forte chevelure noire. L'appartement où il était entré quelques années avant n'avait jamais été vraiment aménagé ; il était resté tel qu'aux premiers jours de l'installation, les meubles en vrac, les tableaux posés à même le plancher,

1. Toutefois il se plaignait qu'accompagnant l'empereur à Vichy, son premier acte de ministre de l'Intérieur eût été, sur l'ordre impérial, de trouver pour son maître une belle paysanne. Cinq cents francs pour la nuit.

ou debout contre la muraille à peine revêtue d'un papier de tenture. Je me rappelle — c'est un détail infime mais qui a aujourd'hui son intérêt — je me rappelle que Reynaldo, entre autres choses, me dit combien Proust, en dépit de la gloire tardive, était demeuré sensible à la moindre critique. Reynaldo lui avait un jour avoué qu'il trouvait ses phrases un peu longues (homme d'un goût parfait, il était très puriste en lettres comme en musique); Proust, sur le moment, n'avait rien dit. Mais un an après, à un détour de la conversation : « Reynaldo, lui avait-il glissé, vous qui n'aimez pas mon style... »

Cette nuit-là, devant notre ami mort — le premier, après Jacques Bizet, qui disparût de notre groupe — nous ne pensions pas à nous, nous communiions en lui seul. Nous revivions sa jeunesse, ses débuts en somme effacés et difficiles, nous évoquions le temps où « Marcel » n'était pas pris au sérieux par la plupart de ses amis des salons et même des lettres, où lui-même laissait dire avec je ne sais quelle délectation ironique, faisant l'enfant parfois et s'amusant à poser des questions ingénues, le temps où il s'extasiait avec une exagération amusée d'elle-même devant l'intelligence et l'esprit des autres, comme l'ont marqué finement Jacques Bizet et Robert Dreyfus dans une scène de la petite revue de fin d'année, jouée en 1897 au « Chat Bourbon » et dont j'ai parlé dans l'*Age d'Or* — revue dont André Maurois a cité un fragment pittoresque dans son définitif *A la Recherche de Marcel Proust*.

Pendant que nous veillions ainsi notre ami et que la grande ville, où la rue éteignait peu à peu tous ses bruits, entrait autour de nous dans le silence, il entrait, lui, lentement dans l'éternité, allongé sur les draps blancs de son lit, pareil, comme tous les morts, à un noyé flottant le visage tourné vers le ciel.

Le ciel, y avait-il pensé?

On a constaté qu'il n'était pas question de Dieu dans son énorme livre. Mais — tant est grand en nous tous le besoin de croire à quelque chose d'autre que la seule réalité sensible — il avait, comme tous les êtres humains, espéré en quelque finale survie, et l'avait laissé entendre en particulier dans cette Mort de Bergotte, une des plus hautes pages de son œuvre et qui se termine par une image admirable : « Il était mort, mort à jamais? Qui peut le dire?... De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance... On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection. »

Cette nuit funèbre qu'il avait décrite en pensant d'avance à la mort d'Anatole France, le prototype de Bergotte avec Bergson, mais certainement aussi à la sienne, la voilà qui était devenue vraiment la sienne, et nous la vivions à côté de son cadavre au moment même où commençait pour lui, avec ses livres étalés aux vitrines des libraires, sa transfiguration

et son apothéose. Bientôt Reynaldo, qui était présent à son chevet depuis l'après-midi, alla se reposer, et je restai seul à repasser tour à tour mes souvenirs de « Marcel » à tous ses âges et dans les plus diverses circonstances : je le revoyais tout jeune, fondant avec Bizet, Halévy, quelques autres et moi-même le *Banquet ;* puis, comme il me l'écrivait dans une de ses premières lettres, parcourant de maison en maison le boulevard Haussmann pour me retrouver dans la ferveur impatiente d'une neuve amitié ; puis chez les Finaly où la jeune et charmante Mary et lui avaient éprouvé l'un pour l'autre un amour enfantin. Je le revoyais chez les Straus, jeune homme élégant en habit, le camélia à la boutonnière, le plastron toujours un peu cassé par son repliement, déjà fatigué, sur lui-même, mais promenant sur l'assemblée ses yeux magnifiques ; c'était à son époque de mondanité, celle où, présenté chez la princesse Mathilde, il avait fait la conquête de la vieille dame qui avait eu jadis de l'amitié pour l'émailleur et poète Claudius Popelin — ce qui l'avait fait surnommer par Arthur Baignères « Popelin cadet ».

Je le revoyais à l'hôtel des Roches Noires, à Trouville, où il regardait de sa chambre, entre ses premières crises d'asthme, les couchers de soleil sur la Manche dont il fixerait pour toujours les nuages éphémères.

A la Cour Brûlée où un jour, pendant que nous faisions de la photographie dans une chambre noire, Bizet et moi l'avions entendu s'évanouir à moitié dans un angle de la pièce pour une cause mystérieuse.

Chez Anna de Noailles où il jouait le Sigisbée en éternelle adoration, où, un soir que nous dînions chez l'ardente poétesse avec Barrès, Barrès s'était montré assez désinvolte envers « le jeune Proust », ne se doutant pas qu'il le primerait bientôt « dans la gloire ».

Chez Weber, où il apparaissait parfois vers minuit comme un spectre, en pardessus au plus chaud de l'été, le collet renforcé d'une ouate qui sortait par lambeaux de dessous son col ; où, un soir, après qu'il eut pendant quelque temps laissé pousser sa barbe, c'était tout à coup le rabbin ancestral qui reparaissait derrière le Marcel charmant que nous connaissions.

Enfin, après la gloire, je l'imaginais dans une soirée que m'avait racontée ma fille, toute jeune alors, quand, lauréat fêté du prix Goncourt, il avait assisté à un bal et, assis par fatigue, avait vu défiler les jeunes danseurs devant lui comme Voltaire bénissant les enfants chez le marquis de Villette...

Cher Marcel, homme de génie, vieil enfant malade et anormal, il avait vu après une trop longue attente éclater l'aurore soudaine de sa gloire, une aurore sans aube comme le lever du soleil tropical, et, après avoir été trop longtemps négligé, il n'était pas mort méconnu, loin de là, certes. Mais aurait-il pu deviner cette montée de renommée mondiale, cette rumeur gonflée d'année en année en une marée de bruit qui a couvert presque tous les autres noms de son temps, les noms de ceux qui n'avaient

pour lui qu'ironie, même de ceux à qui il avait prodigué ses adulations complaisantes, les Anna de Noailles, les Barrès, les Loti, Montesquiou avant Charlus, même France pourtant amical à son jeune talent, mais souriant plus volontiers à sa gloire que confiant en sa durée?

S'il n'est pas « mort tout entier », si quelque part, comme il l'avait vaguement espéré pour Bergotte, il ressent quelque peu de cette renommée universelle, si un rayon de cette immense lumière l'atteint, il peut se réjouir, il a obtenu ce qu'il désirait : il vit déjà plus que bien des vivants d'aujourd'hui, et l'avenir lui rendra au centuple en longues années de gloire les nuits de son martyre, les nuits acharnées où il penchait sur les feuillets égratignés de son écriture féminine son front intoxiqué de somnifères, et arrachait phrase à phrase sa gloire future à ses interminables souffrances.

BARRÈS

En décembre 1923, ce fut au tour de Barrès, emporté presque subitement, par une embolie.

Je l'avais connu tout jeune, quand il avait vingt-sept ans, étant moi-même au sortir du lycée; je le rencontrais chez l'oncle de notre ami Léon Yeatman qui était l'agent électoral de ce jeune député de Nancy, le plus jeune de France, et qui réunit plusieurs fois autour de lui, peut-être sur sa demande, une couronne de jeunes gens épris de lettres, parmi lesquels, avec le charmant Léon Yeatman si courtois, si ouvert et si fin, Marcel Proust, Robert Dreyfus, Bazaine le petit-neveu du maréchal, Aymar de Martel, le frère de Thierry, etc., et moi-même, un des plus jeunes mais non des moins ravis de rencontrer l'auteur du *Jardin de Bérénice*. Après une de ces soirées, s'étant fait déposer rue Caroline où il habitait, il m'avait fait reconduire chez moi dans son coupé, où j'avais trouvé ouvertes *les Poésies* de Sainte-Beuve. Depuis, je l'avais retrouvé à chaque pas dans la vie littéraire, d'abord comme directeur de *la Cocarde*, son journal de partisan boulangiste où il voulait grouper toute la jeunesse autour de lui. Je le revois causant un jour sur le boulevard avec le roux Muhlfeld et me recrutant d'un geste avec une gaîté quelque peu impertinente : « Est-ce que nous ne pourrions pas employer le génie de monsieur? — il prononçait « mossieu ». Muhlfeld, je ne sais pour quelle raison, m'écarta d'un mot : « Oh! il fait des vers. » J'en fus assez interloqué et je n'insistai pas. Puis, je vis souvent Barrès à la table de l'imprimerie Chaix où se tirait déjà *la Revue de Paris*, corrigeant les épreuves des *Déracinés* avec une désinvolture qui lui permettait de ne tenir compte des corrections de Ganderax qu'avec beaucoup de liberté. Quelques années plus tard, ce fut chez madame de Noailles que je dînai maintes fois avec lui et Proust. Je me rappelle qu'un soir, dans la discussion, j'avais mis au-dessus du grand poète le fondateur de religion. Je croyais que son sens politique et social inclinerait Barrès

à accepter cette opinion, et c'était presque une politesse que je lui faisais ; mais il ne renonça pas à la primauté du poète, probablement pour faire sa cour à son amie Anna.

Enfin, je l'avais rencontré souvent pendant la Grande Guerre, au temps de la Marne puis, lors des entrées triomphales à Metz et à Strasbourg.

Quand j'appris sa mort si soudaine, je courus boulevard Maillot et pénétrai dans cette maison où il m'avait reçu plusieurs fois avec sa courtoisie un peu rengorgée mais amicale. On me fit monter au premier dans la chambre funèbre, une chambre de vieil étudiant, où il était allongé sur un grand lit de cuivre, l'immense drapeau tricolore de la Ligue des Patriotes déployé derrière lui sur le mur, et nullement changé — car il n'avait pour ainsi dire pas été malade — avec son nez à la Pascal ou à la Condé, sa mèche et son grand air de jeunesse.

Madame Barrès était prostrée dans l'ombre, à genoux sur un prie-Dieu, la tête si basse sous ses voiles que je ne la reconnus pas tout d'abord, et la pris pour une religieuse chargée de veiller le mort. J'allais même demander à cette religieuse des nouvelles de la santé de madame Barrès, quand elle releva sa belle tête et ses yeux brouillés de larmes. « Songez, monsieur, me dit-elle en redoublant de pleurs, songez que le médecin était encore venu la veille et l'avait trouvé en bon état. »

Les jeunes gens ne peuvent se douter de ce qu'avait été Barrès pour ma génération. Nous avions littéralement raffolé de sa Bérénice, cette toute petite Joconde qui, au lieu « des glaciers et des pins qui bornent son pays » chez Baudelaire, avait pour fond de paysage Aigues-Mortes, ses tours et la mer. Avec sa désinvolture, son humour, son air de naturelle supériorité corrigé par une gentillesse de grand seigneur, il avait été vraiment le prince de la jeunesse. Et puis, nous nous étions à peu près brouillés avec lui à cause de son attitude dans l'affaire Dreyfus — attitude qui avec son talent lui avait d'ailleurs valu, malgré ses plaisanteries un peu libres sur Bougie-Rose et Petite-Secousse, la considération des bien-pensants et ses élections successives de député patriote.

Aujourd'hui, le nationalisme pur est dépassé. Demain c'est l'européanisme lui-même qui semblera étroit. La terre se rétrécit. Mais dans le patriotisme exalté de la Marne, qui nous a sauvés, il y avait du Barrès. Et puis, s'il disait aux Tharaud, ses secrétaires, quand ils lui avaient préparé son travail du jour : « Et maintenant, je vais faire ma petite musique », il a fait sa musique, en effet, avec sans doute des éléments qui venaient d'ailleurs, des modulations de Chateaubriand et de nerveux « mouvements » à la Michelet, mais il l'a très bien faite.

FERNAND GREGH

UN CAPITAINE

par JAN DE HARTOG

CETTE explosion de sanglots était si inattendue que je regardai autour de moi comme pour prendre les autres à témoin. Mais une expression d'incrédulité était apparue sur leur visage. Le petit sanglotait toujours. Nous nous sentions affreusement gênés. Quelle était l'attitude convenable à prendre en cette occurrence? Personne n'en savait rien. Sans-Fil se leva le premier sans dire un mot et se retira dans sa cabine en refermant doucement la porte derrière lui. Puis le chef mécanicien s'éclipsa de la même manière. Il ne resta bientôt plus que le cuisinier, bouche bée, laissant déborder le thé des quarts qu'il tenait à la main pour aller les distribuer à la machine et à la chaufferie. Il avait l'air imbécile. Il fut le plus long à comprendre que le petit pleurait vraiment, comme un gosse. Quand cette notion pénétra jusqu'à son entendement, à son tour il prit la fuite. Il ouvrit la porte qui donnait sur la chambre des machines. Le martèlement des pistons, le sifflement des soupapes couvrirent les sanglots. Il referma tranquillement la porte derrière lui. J'étais seul avec le petit.

Il me fallut un moment pour me rendre maître de mon désir de fuir comme les autres. Et si je n'adoptai pas la même attitude, c'est parce que toute la scène m'était apparue comme dans un rêve, quelques instants plus tôt. Je me mis à parler. Je ne ressentais pour lui ni mépris, ni pitié. Je voulais tout de suite tirer l'affaire au clair. Je lui dis combien je regrettais d'avoir laissé les choses s'envenimer à ce point; que toute cette histoire était ridicule et enfantine, mais qu'il avait probablement assez l'expérience des choses de la mer pour comprendre que les hommes avaient des réactions assez particulières au bout de deux ans de guerre; qu'à bord d'un remorqueur, on finissait par acquérir une mentalité spéciale, un sens de l'équipe très marqué, et enfin qu'il n'était jamais agréable

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Le narrateur commande un remorqueur de haute mer hollandais. Pendant la dernière guerre, après deux ans de combat au cours desquels il a eu l'occasion de donner maintes preuves de courage, il reçoit l'ordre de se joindre à un grand convoi qui doit traverser l'Océan. Par l'effet d'une mauvaise interprétation des instructions reçues il s'imagine (à tort) qu'un très jeune officier canadien qu'on a placé auprès de lui à titre d'officier de liaison est devenu le vrai commandant de son navire, lui-même n'étant plus qu'un sous-ordre. Aussi accueille-t-il très froidement celui qu'il appelle « le petit », attitude qui est imitée par tous les officiers du navire hollandais. « Le petit » bouleversé par cette hostilité générale, confus aussi d'avoir montré peu de courage au cours d'une alerte aérienne, vient, au moment où débute aujourd'hui le récit, de fondre en larmes, comme un enfant, au milieu du carré des officiers.*

de se voir relevé de son commandement par un garçon plus jeune et, somme toute, moins aguerri. J'allais continuer sur ce ton, mais en entendant ces derniers mots, il leva la tête. Son visage ruisselant de larmes était tout barbouillé. On lui aurait donné quinze ans. « Mais il n'en a jamais été question, balbutia-t-il avec un sanglot, j'avais reçu des instructions précises pour ne jamais empiéter sur votre autorité. Qui vous a parlé de cela ? »

Je le considérai un instant sans répondre. Puis je lui dis : « C'est le commandant, là-bas, à Reykjavik. Il a dû se faire mal comprendre. Ou peut-être l'a-t-il fait exprès. Il voulait me remettre à ma place. Après tout, c'est humain. »

Il tombait des nues et derrière son expression stupéfaite, je crus discerner une sorte de supplication. Je réussis à produire un sourire de circonstance. Je me sentais subitement devenu très vieux.

Je crois que ce sourire lui fit mesurer l'étendue de sa maladresse. Il fit une tentative pathétique pour se remettre en selle, il souffla dans un grand mouchoir blanc que sa maman avait dû repasser soigneusement, et il dit :

— C'est affreux, j'ai dû me couvrir de ridicule. Je suppose que...

Je ne m'attardai pas à me demander ce qu'il supposait, car j'eus l'intuition que l'instant était décisif. Si je le laissais continuer ou si je l'interrompais maladroitement, nous nous retrouverions en plein gâchis. Je lui dis : « Mon cher ami, cela n'est rien, en comparaison de ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai entendu le canon. Au moins vous, vous n'avez pas mouillé votre fond de culotte. »

Pendant une seconde, l'avenir de nos relations resta en suspens. Puis je vis une étincelle de fierté illuminer son regard : « Vous voulez dire qu'il y a des gens qui mouillent leur pantalon lorsqu'ils subissent le... le baptême du feu ? » demanda-t-il d'un air incrédule.

Le « baptême du feu » était admirable, tout à fait dans sa ligne. J'avalai ma salive et je lui dis : « Mais bien sûr », dissimulant de mon mieux un frisson d'horreur. Pour ce gamin, la guerre, c'était encore une image d'Épinal. Pour la première fois, je me demandai ce que j'allais faire de lui.

Sans sourciller, je me lançai dans une description admirable du comportement des soldats pendant le baptême du feu. Je puisais abondamment dans les romans de guerre que j'avais lus à dix-huit ans. Je le vis se ressaisir sous mes yeux quand, enfin, je lui demandai par pure curiosité : « Vous ne seriez pas de l'Ontario, par hasard ? » Je voulais qu'il me parlât un peu de lui et l'Ontario, à cause du chandail, était ce que je connaissais ce jour-là de plus canadien.

Oh non, il ne venait pas de l'Ontario. Il était de Toronto, enfin, pas exactement de Toronto, mais d'une petite ville non loin de là. Qu'est-ce qui me faisait penser qu'il venait de l'Ontario ? Avant que j'aie eu le temps de trouver une réponse, il se remit à parler de sa petite ville près de Toronto ; et pas seulement de la petite ville, de sa maison, de sa

famille, de ses voisins. Je me surpris à écouter son monologue avec attention. Il était un peu fastidieux, mais quoi de plus naturel chez un homme contraint au silence depuis trois jours ? Puis je remarquai que son récit contenait une apparence d'irréalité, un soupçon d'incohérence ; le ton était un peu forcé pour être joyeux. Je m'aperçus qu'il n'avait pas tout à fait retrouvé son assiette et que j'assistais à ce spectacle suprêmement embarrassant d'un homme vexé à mort essayant de reprendre pied en convoquant autour de lui les bons génies de son foyer.

Et malgré moi, je me trouvais écouter avec un intérêt sans cesse grandissant tout ce qu'il me racontait. Il me parlait de gens, il me décrivait des endroits qui auraient dû me rester indifférents. J'oubliai qu'il cherchait à retrouver la face, car, à l'entendre, quelque chose sembla se dégeler en moi ; une sensation de chaleur, de jeunesse, de printemps prit possession de mon être. Tandis qu'il évoquait de petites images ensoleillées où l'on voyait courir des jeunes gens, des bicyclettes étinceler dans la lumière du matin, des jeunes filles faire flotter leurs jupes sur des escarpolettes, des grand-mères retirer du four des chaussons aux pommes, des canoës glissant dans des tunnels verdoyants et tièdes de saules et de joncs, j'eus peu à peu la certitude qu'il décrivait un paradis que j'avais cru mort pour toujours : le monde dans la paix.

Une porte grinça, une silhouette apparut silencieusement. Je levai la tête, c'était Sans-Fil. Je pensai un instant, non sans regret, que la lanterne magique allait s'éteindre. Mais comme Sans-Fil s'asseyait sans détourner les yeux du petit, je compris qu'il avait écouté à la porte. Le petit parlait toujours : il n'avait pas remarqué l'entrée de Sans-Fil et quand son regard se posa sur lui, ce fut comme s'il n'avait pas vu qu'à un moment nous avions été seuls, lui et moi. Il reprenait confiance. Sa description de cet univers familier laissé derrière lui devint plus subtile, il s'attarda sur mille détails qui contribuèrent à lui donner une curieuse teinte de réalisme. Il décrivit le grenier, les vieux jouets retrouvés après tant d'années, la poupée recouverte de poussière, le petit ours avec son bandage taché d'encre rouge que sa sœur lui avait mis le lendemain du jour où le fermier s'était horriblement blessé en tombant du char de foin... Je notai qu'un nouveau venu s'était assis à notre table : le second mécanicien. Je ne l'avais pas vu entrer. Il écoutait. Tous trois nous levâmes ensemble la tête en entendant craquer les marches ; c'était le second qui descendait précautionneusement. Il s'assit dans l'escalier, et seules ses bottes émergeaient de l'ombre. Il écoutait. Il n'y avait plus personne sur le pont, sauf l'homme de barre, mais je pris la décision de passer là-dessus. Il n'y avait qu'à garder le cap sur les feux de poupe des deux cargos qui nous précédaient. Je me demandai comment il avait pu avoir vent de ce qui se passait au carré. Je le compris lorsque la voix du petit se trouva un instant couverte par le bruit de la machine et que le chef-mécanicien se glissa par la porte de communication. Le cuisinier avait tout entendu du haut de l'escalier et il avait fait passer la

nouvelle. Le petit parlait toujours ; il n'avait rien remarqué. J'avais perdu quelque peu le fil de son histoire et je le perdis tout à fait quand il m'apparut qu'il n'y avait plus personne non plus dans la chambre des machines. J'allais rompre le cercle, quand le petit mit sa main dans la poche intérieure de sa vareuse et en sortit un portefeuille plein de photographies. Il me tendit l'une d'elles en disant : « Le voici. » Je vis un garçon couvert de taches de rousseur, en chemisette, grimaçant dans le soleil.

Ne sachant qui il était, je passai la photographie à Sans-Fil. Le petit sortit toutes ses images, et le temps qu'elles fassent le tour de la table, elles étaient si bien mélangées que nous n'y comprenions absolument plus rien, ce qui n'avait aucune importance. Il faisait bon les regarder, elles répandaient le sentiment d'intimité et de détente d'un univers en paix.

Puis, tout à fait à l'improviste, il nous donna un choc. Il regarda la dernière image de sa collection en souriant finement, et il déclara : « Voilà mon fils. »

Il me la tendit. On voyait sourire une jeune femme qui serrait contre elle un bébé. A l'arrière-plan, du linge sur une corde, un poteau télégraphique, des nuages. Le bébé pouvait bien avoir cinq mois.

Je ne sais pourquoi, toutes les fleurs de notre paradis parurent se faner. Je donnai la photo à Sans-Fil et me pris à dévisager le petit, mais cette fois du point de vue de mon univers à moi. Je me demandai pour la seconde fois ce que j'allais faire de lui. Il avait l'air en pleine forme à présent. Ses joues étaient roses, ses cheveux emmêlés comme s'il sortait du lit. Il semblait avoir oublié qu'il eût jamais pleuré. Il nous dévisageait tour à tour tandis que nous nous transmettions la photographie en faisant entendre les petits bruits appropriés. Le cuisinier siffla à travers sa dent gâtée, leva les sourcils et dit : « Une merveille. » J'étais sûr qu'il pensait au bébé, mais j'eus le soupçon que les autres n'avaient regardé que la femme, quand Sans-Fil demanda d'un air détaché : « Vous n'en avez pas d'autre de votre femme ? » le petit hésita une seconde, puis son visage revêtit une expression bizarrement solennelle et il prononça : « Je reviens tout de suite. » Il se leva et monta l'escalier quatre à quatre.

Alors nous nous contemplâmes en silence, car il était difficile de savoir quelle contenance prendre, quelles paroles prononcer. Sans-Fil nous sortit d'embarras. Il ramassa une des photographies, la regarda avec son drôle de petit sourire, et il dit : « Le salopard ! » C'était un compromis. C'était l'expression en langage viril des sentiments profonds qui l'agitaient. Le chef-mécanicien déclara : « Dommage, vraiment, qu'on ait été le chercher. On aurait dû laisser finir la guerre à ceux qui l'ont commencée. » Je savais ce qu'il voulait dire. C'était un homme si simple qu'il se laissait influencer par des discours ou par des affiches. Je l'avais vu une fois s'arrêter devant une affiche où l'on voyait une place de village anglais où jouaient des enfants vêtus de couleurs vives, affiche dont la légende était ainsi conçue : « Pour qui nous combattons. » Il pouvait paraître bizarre qu'un Hollandais obèse, d'âge moyen, né à Wormeveer,

consentît à aller se faire canarder et noyer pour des enfants anglais jouant sur la place du village, et aussi pour une grand-mère canadienne en train de faire cuire des chaussons aux pommes. Sans doute était-ce mieux ainsi. Peut-être fallait-il voir là le sens véritable de cette guerre que nous avions depuis si longtemps cherché partout.

Nous entendîmes des pas précipités sur le pont et il nous sembla qu'il allait s'étaler la tête la première. Mais il avait de la chance. Il réapparut au carré, tout essoufflé, se rassit, puis il me tendit une photographie.

C'était la jeune fille en costume de bain. Je pus contempler une créature magnifique. Un corps parfait, hardiment mis en valeur par le maillot, une masse de cheveux noirs, un visage fin, ouvert, et des yeux clairs, bleus, sans doute. Elle se dressait souriante, inconsciente du fait qu'elle aurait tout aussi bien pu être nue. J'eus la certitude que l'hésitation du petit avant qu'il allât chercher cette image était due à la promesse solennelle qu'il avait dû faire à sa femme de ne jamais la montrer à personne.

Je la contemplai pendant une minute. On n'entendait que la respiration haletante du petit et le bruit de la machine. Je levai la tête, je souris et donnai la photographie à Sans-Fil. Il la regarda sérieusement, en se grattant la tête. Ce fut ensuite le tour du chef mécanicien. Il écarquilla les yeux comme il l'avait fait devant l'affiche. Pour elle il combattrait. Il retourna même le document, comme un singe qui s'empare d'un miroir, avec peut-être l'idée de la voir de dos. Puis il le tendit au cuisinier. Celui-ci la regarda crûment, siffla entre ses dents et dit : « Une merveille. » Quand il donna la photographie au second mécanicien, je m'aperçus encore une fois qu'il n'y avait personne aux machines et j'eus l'intention d'intervenir, mais je me repris à temps. Le petit attendait nos commentaires avec une telle impatience que j'aurais détruit la bonne besogne de la soirée si j'avais parlé d'autre chose avant qu'il eût repris sa femme. Enfin il la contempla avec fierté, avec tendresse. Mais je me demandai s'il n'aurait pas regardé ainsi sa nouvelle bicyclette. J'avais sauté en l'air en apprenant qu'il avait un enfant ; à son âge, on ne sait même pas ce que c'est que l'amour. Mais j'étais peut-être injuste à son égard. Il avait l'air d'un bébé, c'est entendu, mais il n'y était pour rien. Le chef mécanicien fut le premier à commenter la photographie. « Voilà une môme qui est bien tournée, » dit-il, pensant faire preuve de politesse et de bonne volonté en empruntant l'accent et le langage des films américains.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Sans-Fil sans insister.

— Mary, dit le petit.

***

J'avais oublié la lettre que j'avais vue sur le bureau juste au début de l'alerte, mais ce souvenir me revint alors que je prenais le quart, dans la nuit, sur la passerelle.

Je regardais la faible lueur du feu de poupe du cargo qui nous pré-

cédait, quand j'eus la révélation que le M sur l'enveloppe voulait dire Mary. Ce que le cuisinier avait pris pour le I de *Intelligence*, c'était certainement le chiffre romain I. J'entendis à nouveau la voix de Sans-Fil qui disait : « Le salopard » et, pour la première fois, je fis la découverte de la jalousie. Le petit ne connaissait pas son bonheur, il avait quelqu'un à qui écrire chaque jour, à qui il pouvait dire tout ce qu'il sentait et tout ce qu'il pensait. Même s'il ne devait pas faire partir ces lettres, le fait subsistait. Je n'avais pas reçu une seule lettre depuis le jour où j'étais arrivé en Angleterre, sinon des messages polycopiés m'invitant, lorsque j'étais en permission, à rallier sans délai ma base.

Je pensais à la jeune femme en costume de bain, à ses yeux, à son visage. De ce visage émanaient une innocence, une pudeur qui neutralisaient ce que son corps pouvait avoir d'involontairement provocant. Comment n'aurait-elle pas fait impression sur nous? Ne représentait-elle pas l'idéal du marin : la respectabilité d'une nonne dans les formes d'une pin-up girl?

Je réfléchissais en contemplant le ciel à cette différence qui séparait son univers du mien. Les étoiles scintillaient comme autant de diamants glacés entre les spirales de brume qui s'élevaient sans bruit du creux des vagues. Cette différence, je la connaissais, je l'avais toujours connue. Ce n'était rien qu'un moment entre le paradis et l'enfer. Personne d'entre nous n'était capable de définir le sens profond de notre tâche; mais il y avait un fait qui émergeait de notre océan d'incertitude, un fait sinistre et compact comme un roc. Une fois que nous avions tué notre premier ennemi, en dépit de tout ce qu'on pouvait dire, et sur quelque mode que jouât l'orchestre, nous étions, bel et bien, des assassins.

Comme je regagnais ma cabine, mon quart terminé, je vis en traversant la chambre des cartes, le petit assis à la table, en train d'écrire : « Ne pensez-vous pas qu'il est temps d'aller dormir? » lui dis-je. La photographie était posée juste en face de lui, contre la boîte aux chronomètres.

— Une minute, dit-il, je veux mettre cela par écrit pendant que c'est encore frais.

— Quoi donc? J'avais pensé tout haut et je me mordis les lèvres.

Mais il ne m'en voulut pas. Il répondit avec un empressement qui témoignait de son avidité à partager ses secrets les plus intimes.

— Je veux lui dire tout ce qui est arrivé. Sans vous, j'aurais sauté par-dessus bord.

C'était à ne pas croire. Je le regardais dans les yeux pour voir s'il disait vrai mais je n'en savais rien. Il avait l'air d'un gamin. Et d'un gamin on peut tout attendre. Je répliquai :

— Ne dites pas de bêtises. Bonsoir.

Et je lui tournai le dos. Il dit :

— Bonsoir, capitaine. Et merci.

C'est seulement en y repensant, dans ma couchette, la lumière éteinte, que je réalisai que tout ce qu'il m'avait dit, c'est à moi personnellement qu'il l'avait adressé. J'avais l'habitude qu'on se tourne vers moi comme vers le responsable du navire. Or, le contraire se produisait : cela ne me plaisait pas. En l'occurrence, je ne voulais pas être seul.

Mais juste avant de m'endormir, je compris qu'au fond de mon cœur je n'étais pas mécontent de faire figure de sauveteur à ses yeux. Il allait s'attacher à moi comme un enfant s'attache à son père. Et moi, j'aurais encore, pour ce voyage, retrouvé cette chose sans laquelle il m'était impossible de naviguer : le sentiment de ma responsabilité.

Le lendemain matin, quand le cuisinier m'apporta ma première tasse de thé, il faisait très clair dans ma cabine, et encore à moitié endormi, je sirotai le breuvage chaud et sucré comme un bon bourgeois le dimanche matin. Mais quand je me dressai sur ma couchette pour regarder par le hublot, toute ma belle humeur s'envola.

Le brouillard s'était dissipé, l'horizon était clair. Pour la première fois, j'aperçus tout le convoi, quarante-six navires faisant route sous un ciel gris, brouillé et sale, vers un horizon éblouissant et glacial. Un contre-torpilleur d'escorte passa à nous toucher, roulant fortement dans la houle. Un signal bigarré claquait en haut du mât. Je m'emparai de la feuille de signaux qui se trouvait sur la petite planchette, à côté du réveil. Le contre-torpilleur signalait : « Dégivrez ».

Ordre superflu. Car c'est la vue de mon navire qui m'avait fait perdre ma bonne humeur. Tout le bâtiment, du moins tout ce que je pouvais en voir par le hublot, ressemblait à un gâteau de Noël. Le pont, la rambarde, le mât, l'escalier et le canon à l'avant étaient emprisonnés par une couche de glace immaculée.

Le commandant Squirrel nous avait mis en garde à Reykjavik. Il n'y avait rien de plus dangereux pour les navires de sauvetage sur ce parcours, que la glace. Il nous avait raconté l'histoire d'un petit baleinier qui avait fait partie d'un des précédents convois ; son équipage avait négligé de dégager assez complètement le navire de sa carapace de glace. Le centre de gravité s'était trouvé déplacé et, un matin, se retournant comme une tortue, il avait sombré corps et biens.

Je m'habillai en hâte. Je boutonnais mon pantalon quand on frappa à la porte de communication, et le petit passa sa tête échevelée ; tout essoufflé, il déclara : « Ils ont hissé le signal de dégivrage. » Je lui répondis que je l'avais vu et qu'il fallait qu'il s'habille, car tout le monde allait se mettre au travail. En traversant la chambre des cartes, je le vis se débattre avec sa chemise. La chambre des cartes sentait le renfermé. Sur le tabouret, à côté de la couchette, il y avait un quart encore fumant et une assiette avec trois biscuits et de la confiture. Cela me surprit car le cuisinier ne servait de biscuits à la confiture que le jour de la Saint-Nicolas et le jour

de l'anniversaire de la Reine ; j'oubliai ce détail en mettant le pied sur le pont. Je me retrouvai sur le dos.

En jurant, j'entrepris de me remettre debout. J'empoignai la rambarde avec mes mains nues. J'eus l'impression de saisir un fer rouge. Enfin sur mes pieds, j'enfilai mes mitaines, quand j'entendis à côté de moi une nouvelle bordée de jurons. C'était le chef qui se hissait par la coupée du carré, à la manière d'un phoque. Je sifflai pour le maître d'équipage et les hommes de pont et ils arrivèrent en blasphémant. En approchant de la cuisine, je vis que le pont devant la porte était noir et, comme je passais par là, je reçus en pleine poitrine une pelletée de cendres chaudes. « Excusez-moi, » dit le cuisinier.

Pendant plus d'une heure, armés de pelles, il nous fallut piquer, casser, gratter la glace. Nous la jettions à la mer par pleins baquets et nous pouvions voir que l'équipage du chalutier voisin faisait comme nous. Dès qu'il parut à peu près possible de circuler sur le pont, le cuisinier servit à chacun une tasse de thé avec une saucisse, ce qui nous parut délicieux. Adossés à la rambarde, nous sentions la vapeur chaude dégeler notre nez, mais nos sourcils se couvraient de givre, une fois le thé absorbé. Enfin, il nous fut possible de descendre au carré pour déjeuner. Nos yeux se remplirent de larmes, notre nez était brûlant et il nous fallut attendre pour pouvoir parler que nos joues se fussent dégelées. Le cuisinier jurait tout en nous distribuant des saucisses et du thé. Mais c'est en commençant à manger que nous nous aperçûmes qu'il nous avait munis de couteaux et de fourchettes.

Depuis le premier jour où, sur les *Western Approaches*, nous avions appareillé avec notre navire, nos manières s'étaient rapidement détériorées. Non que cela nous fût devenu indifférent ; mais il nous fallait avaler un morceau à des moment incertains, et si nous voulions absorber quelque nourriture, il nous fallait l'enfourner aussi vite que possible. C'était devenu une habitude et même lorsqu'il n'y avait plus urgence, nous mangions comme des cochons dans l'auge ; c'était la chose à faire à bord d'un navire. Aussi regardions-nous avec une certaine surprise les couteaux et les fourchettes.

Le repas se déroulait dans un silence déconcertant. D'habitude, le chef-mécanicien prenait la parole sitôt que nous avions commencé à manger et nous étions si accoutumés à l'entendre bavarder avec la bouche pleine que nous comprenions tout ce qu'il disait. A présent, il découpait sa saucisse et disposait les morceaux dans sa bouche avec l'application qu'il apportait à une délicate opération mécanique. Le petit, lui, parlait, et fort distinctement, ce qui ne l'empêchait nullement de manger. Il parlait et le silence semblait s'épaissir.

Sans-Fil fut le premier à s'élever à la hauteur de la situation. Les radio-électriciens ne faisaient pas partie à l'origine du service des remorqueurs, et pour parvenir jusqu'à nous, il avait suivi des voies différentes. Il avait entre autres fait quelques voyages au Brésil sur un cargo mixte, où il

avait pu prendre quelques leçons de conversation mondaine. D'une voix à peine affectée, il se mit à parler de la vie en Amérique du Sud et des courses de taureaux. Nous autres, nous le contemplions avec un sentiment d'étonnement mêlé d'impuissance ; la seconde victime, ce fut le lieutenant-mécanicien. Il était absolument affolé par le délicat menuet des couteaux, des fourchettes et des propos mondains ; il faut dire qu'il était parvenu aux remorqueurs par la flottille du hareng. Il finit par poser ses instruments sur la table comme s'ils étaient de verre, et il abandonna sur son assiette la moitié d'une saucisse.

Le déjeuner traîna plus d'une heure, non seulement à cause de nos simagrées mais parce que le cuisinier, afin d'écouter ce que disait le petit, s'éternisait. Comme l'emploi du temps avait été bouleversé par le dégivrage, je ne disais trop rien. Cependant, pendant une demi-heure, la machine tourna toute seule et il ne resta personne sur le pont que le maître d'équipage à la barre, toujours aux trousses du cargo. Le chef-mécanicien alla quérir dans sa cabine une boîte de cigares exceptionnellement nauséabonds. Chacun de nous en prit un. Le cuisinier frotta une allumette sur le fond de son pantalon, et alluma le cigare du petit. Enfin nous nous levâmes de table après un silence pendant lequel je crus que quelqu'un allait dire : « Si nous allions rejoindre ces dames ? »

Je voulais monter faire un tour sur le pont pour voir si le second avait bien pris le quart. J'ouvris la porte de communication, et un bruit de voix parvint jusqu'à moi. Le petit était assis à la table, devant lui on pouvait voir une feuille de papier sur laquelle on avait écrit quelques lignes ; le cuisinier était debout à côté de lui, les poings sur les hanches. Je sus tout de suite qu'il avait cancané car son attitude était caractéristique. Lorsqu'il me vit, il dit : « Oh ! capitaine, savez-vous ce que j'étais en train de dire ? Nous avons des rats à bord. » Je répondis : « Vous perdez la tête », un peu sèchement car je n'aimais pas le voir traîner dans la chambre des cartes. « Eh bien, dit-il en se baissant pour prendre un paquet si nous n'avons pas de rats, nous avons un voleur. Il me manque au moins trois livres de viande et six poissons depuis le jour du départ. » Comme il s'en allait avec son paquet, je lui demandai : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Il leva les sourcils avec une expression d'innocence outragée, et il répondit : « Son linge sale. »

Je n'avais pas dû rester impassible, car lorsqu'il se fut éloigné, le petit demanda : « Cela ne se fait peut-être pas. Je regrette. »

Je lui dis : « Il n'y a pas de quoi. Je serais ravi qu'il m'en fasse autant. »

— Je vois, dit le petit un peu ennuyé. Il m'a proposé de raccommoder mes chaussettes. Préférez-vous que je refuse ?

— Écoutez, mon ami, lui répondis-je. Je ne suis ni votre mère, ni votre nourrice au sein. Si quelqu'un sur ce navire vous propose de vous rendre un service, sautez dessus et n'attendez pas d'avoir pris mon conseil.

Ce qui le mit au comble de l'embarras. Je me demandais même pendant une seconde s'il ne rougissait pas. Puis il dit d'une voix un peu trop assurée : « Compris, capitaine. » J'allais sortir. Il demanda : « Ça vous amuserait de lire ça ? » Je revins sur mes pas.

Il me tendait un livre, une de ces éditions bon marché à l'usage des soldats. J'acceptai et remerciai, poussé par le désir, non de lire, mais de savoir ce qu'il lisait. Cela s'appelait *En avant, toute*, et cela portait un sous-titre : *Une série de nouvelles qui éclairent d'une lumière bouleversante les principaux épisodes de la bataille de l'Atlantique.*

Je mis le livre dans ma poche, montai sur le pont, m'assurai que tout allait bien, redescendis de l'autre côté. Une fois dans ma cabine, je m'allongeai sur ma couchette et j'ouvris le livre.

C'était un recueil de nouvelles sur la Marine britannique. Je commençai l'une d'elles choisie au hasard.

Le Sunderland *s'éleva majestueusement et vira autour de l'endroit où le sous-marin avait désespérément tenté de gagner les profondeurs. La mer était encore convulsée par l'explosion des grenades que le vaisseau aérien avait lâchées, et comme il décrivait des cercles au-dessus des remous impétueux, l'opérateur-radio convoquait fébrilement tous les chasseurs au rendez-vous.*

Elle continuait ainsi pendant quelques pages au cours desquelles on voyait trois contre-torpilleurs se ruer à l'assaut et jeter d'autres grenades sous-marines.

... Soudain les flots prirent une teinte plus accentuée, l'air se chargea d'une puanteur de pétrole. Les explosions se poursuivirent impitoyablement. Une forme sombre émergea une seconde puis disparut. Quelques objets flottèrent dans une écume noirâtre ; on vit un homme, barbouillé d'huile, lever les bras au ciel, puis couler. Le navigateur, courbé sur ses cartes, marqua un point et croisa sur ce point deux petits traits de crayon. Là-haut, le Sunderland *faisait des signaux lumineux. Le timonier sur le pont du destroyer sourit et actionna en réponse l'interrupteur de son projecteur. Il chercha des yeux le capitaine : « L'appareil nous signale : bonne chasse, capitaine », dit-il. Le capitaine acquiesça d'un signe de tête. « Répondez : merci. Pour vous, au tableau... » Il s'interrompit et parcourant des yeux l'étendue désolée des flots, il ajouta : « ... Si vous retrouvez la pièce. »*

Je refermai le livre et me mis debout. Mais je n'ouvris pas la porte de communication comme j'avais eu l'intention de le faire. Pour qui diable me prenais-je moi-même ? Au nom de quoi débiter un discours au petit ? A moins d'une veine insensée, il comprendrait bien assez tôt. Je savais bien que j'étais réduit au silence par les tonnes d'imbécillités de ce genre qui avaient inondé le marché le premier jour où le canon avait élevé la voix. Je ne pouvais pas lutter avec cette sorte de littérature parce que je n'avais pas de réponse valable à offrir. A quoi bon lui dire que cette conception de la guerre constituait une insulte délibérée à la dignité

humaine ? Tant que je ne pouvais lui proposer une autre explication de notre comportement, il lui paraîtrait tout à fait légitime de me demander pourquoi je n'avais pas rejoint, depuis le début, les objecteurs de conscience. Tout ce que je pourrais lui répondre, c'est qu'il fallait avoir vu un être humain se noyer dans une mer couverte de mazout pour comprendre la réaction éprouvée par un autre être humain responsable de ce spectacle. Mais de quelle utilité pourrait lui être cette communication ? Il n'avait jamais rien vu de semblable et tout ce que l'on pourrait lui dire en attendant resterait vain. Il est aussi difficile de parler de meurtre que de parler d'amour. Chaque homme doit en faire l'expérience tout seul pour découvrir ce que ces mots recouvrent.

Je retournai m'allonger et repris le livre. J'avais dû tomber sur le passage le plus désastreux, car mon indignation se calma assez vite. C'était un livre bien écrit, par un homme qui savait ce qu'il faisait. Je lus deux nouvelles et j'eus presque honte de mon indignation devant la description de la mort du sous-marinier et devant le manque de cœur du capitaine. Encore une nouvelle et je compris à quel point je me serais rendu ridicule si j'étais entré dans la chambre des cartes pour tenir des discours sur le caractère sacré de la vie et sur la dignité de la personne humaine. Si je voulais me livrer à ce genre de divertissement, je n'avais qu'à attendre l'arrivée à Mourmansk pour m'expliquer avec le commandant Squirrel au lieu de m'en prendre à une créature sans défense.

***

L'attaque se produisit au coucher du soleil. Les sous-marins avaient remarquablement calculé leur coup. Tout d'abord, sans avertissement, deux des navires du convoi firent explosion presque simultanément, l'un d'eux dans notre ligne de tribord. Je sifflai l'équipage aux embarcations ; l'air retentissait d'explosions. Quelques secondes après la première attaque, les contre-torpilleurs d'escorte avaient commencé à lâcher leurs grenades sous-marines. Nos embarcations touchèrent l'eau en un temps record. Le maître d'équipage commandait celle de tribord, le second l'autre. Des monceaux d'épaves jalonnaient notre route ; lorsque le bruit des explosions cessait un instant, nous pouvions entendre des cris perçants. La mer était grasse de mazout et pourtant nos embarcations dansaient dangereusement quand le sillage des contre-torpilleurs venait les gifler. Ils tournoyaient autour du convoi à toute vitesse, lâchant partout des grenades. Dans nos deux canots on hissait des corps et je fus stupéfait de voir qu'il y en avait tant, car je n'avais pu reconnaître les têtes qui dansaient comme des bouchons au milieu des débris. Quand le premier canot fut plein, je vis s'approcher une vedette. Notre second toucha à tribord et des marins, vifs, impassibles, affairés, montèrent chez nous de l'autre côté.

Ils aidèrent à passer les corps noirs et gluants par-dessus la rambarde. Ce n'était pas un joli spectacle, ces êtres à peine humains dont un film d'huile recouvrait le visage. Il y avait beaucoup de blessés dont les cris, tandis qu'on les hissait à bord, nous terrifièrent. Nous nous étions préparés à ce genre d'intervention depuis le départ de Reykjavik. A tous les blessés, les premiers soins devaient être donnés au carré. Mais la vedette avait été si rapide que les blessés y furent simplement transférés depuis nos embarcations par le pont à l'arrière. Le cuisinier leur apporta du thé, mais ils étaient déjà partis vers un des navires du convoi. Les explosions avaient cessé, le convoi reprit sa formation ; à l'horizon, deux des contre-torpilleurs cherchaient les sous-marins.

Quand le second et le maître d'équipage eurent fait hisser leurs canots, ils montèrent sur la passerelle. Ils étaient dégoûtants. Ils avaient dû se passer les mains sur la figure car ils avaient l'air aussi noirs que les hommes qu'ils avaient sortis de l'eau. La capote du maître était tachée de sang. Il demanda au cuisinier comment cela se nettoyait. C'est à ce moment que je remarquai le petit debout dans un coin de la timonerie. Je l'avais oublié, mais en l'apercevant, je sursautai. Son visage était vert comme le soir de l'attaque aérienne. Ses yeux exprimaient une telle horreur que je me retournai, croyant qu'il avait vu quelque chose derrière moi ; mais il n'y avait rien que les délicates fleurs de givre que le gel avait déposées sur les vitres.

Il semblait sur le point de défaillir, et je lui donnai l'ordre de se rendre à l'avant pour aider à dégager le pont. J'avais instinctivement trouvé ce qu'il fallait faire pour l'empêcher d'être ridicule. Il obéit sans protester, et ce ne fut qu'après son départ que je pensai que c'était une façon un peu cavalière de traiter un officier de Sa Majesté.

Un quart d'heure plus tard, le maître d'équipage était de retour sur la passerelle. J'étais encore de quart. Il dit : « Le capitaine ferait peut-être mieux de descendre. L'officier canadien n'a pas l'air tout à fait dans son assiette. » Je lui demandai pourquoi. Le maître d'équipage haussa les épaules : « Toute cette histoire qui ne passe pas, répondit-il. Il a rendu et je lui ai conseillé de s'asseoir au carré. »

Je descendis. Mais en chemin, je rencontrai le second qui sortait du carré.

— Si j'étais vous, je le laisserais tranquille, dit-il. Le cuisinier le dorlote, pas besoin de s'entasser autour du berceau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

Son visage s'éclaira d'un sourire un peu forcé. Il s'était lavé la figure. Il avait l'air très fatigué.

— Il a vu le sang, répondit-il. Je crois que c'est comme cela qu'on dit dans les récits de chasse.

Je retournai sur la passerelle, tandis qu'une vague de colère sans objet défini refluait en moi.

***

Le soir même, au dîner, il avait retrouvé ses esprits. Il avait les traits tirés peut-être, mais nous aussi ; il ne parla pas beaucoup et Sans-Fil et le second firent les frais de la conversation. Ils s'étaient tous lavés et peignés avant le repas. Sans-Fil mit sur le tapis ses voyages au Brésil. Le second nous régala de l'histoire d'un vieil amiral qui collectionnait les armes à feu et qui avait fini par faire sauter le presbytère. Le chef-mécanicien, sur la réserve, se borna à évoquer le pittoresque de certains cimetières. Nous avions tous encore le cœur tordu. Les cris des blessés retentissaient encore à notre oreille. Mais l'expérience nous avait appris à la boucler. Nous n'avions même pas perdu l'appétit, décidément nous étions des durs à cuire. Le petit en avait encore beaucoup à apprendre, car il ne put rien avaler. Le cuisinier avait pourtant fait de son mieux, et il lui apporta un morceau de gâteau glacé d'une espèce de crème imitation. Quand le chef exhuma ses cigares, le petit murmura quelque chose et disparut.

Alors la conversation tomba. Assis là, un peu perdus, nous tirions sur nos cigares. C'est pour le petit que Sans-Fil et le second s'étaient donné du mal. A présent, ils avaient l'air très las et leurs yeux étaient cerclés de sombre. Le cuisinier entra avec le café et recommença à râler contre les souris ou contre les voleurs. Sans-Fil lui dit doucement : « Ta gueule. » Et il se tut sans riposter, ce qui ne lui ressemblait guère.

Je passai par la chambre des cartes. Je pensais le trouver au lit, mais il était assis à la table, la tête enfouie dans les mains, une feuille de papier blanc devant lui. J'hésitai et continuai mon chemin.

Je me déshabillai. Une fois prêt pour la nuit, je retournai dans la chambre des cartes où je le retrouvai comme je l'avais laissé. Je lui dis : « Votre livre », et je posai le bouquin sur la feuille de papier blanc. Il leva les yeux et dit : « Merci. »

Je répondis : « Bonne nuit » et je me mis au lit.

***

Cette nuit-là, les avions revinrent, et il ne s'agissait plus d'une simple patrouille. Des douzaines de fusées éclairantes flottèrent parmi les étoiles, projetant sur le convoi une lumière blanche et crue. Les sillages bigarrés des balles traçantes, l'éclair aveuglant des obus de D.C.A. qui éclataient au-dessus de nous contribuaient à donner au spectacle l'allure d'un feu d'artifice. Nous vîmes trois avions descendus en flammes et l'un d'eux nous survola de si près que nous nous jetâmes à terre ; il percuta sur la mer à quelques centaines de mètres à babord et fit explosion. Le troisième appareil fut abattu alors que les attaquants avaient touché en plein un des navires. Quand l'avion toucha les flots, il fit explosion et mit le feu au mazout qui flottait. Nous aperçûmes les embarcations d'un autre navire

de sauvetage obligées d'interrompre leur besogne parce qu'elles-mêmes brûlaient. Sur les bâtiments les canons tiraient. Nous donnâmes de la voix dans le chœur infernal, mais notre œrlikon s'enraya ; le maître d'équipage gueulait depuis le gaillard d'avant qu'il était gelé. Nos embarcations restèrent constamment prêtes à être mises à l'eau, mais aucun des navires de notre ligne ne fut touché. Quand, après trois quarts d'heure, les avions disparurent, aucun des bâtiments n'avait coulé. Un seul d'entre eux était sérieusement endommagé. Comme nous passions à petite vitesse près de lui, nous vîmes que des vedettes des escorteurs étaient venues prendre l'équipage. Le bateau donnait lourdement de la bande mais semblait s'être stabilisé à quarante-cinq degrés. Pendant un instant, nous caressâmes l'espoir bien enfantin qu'on nous hèlerait pour le prendre en remorque ; en Angleterre, nous en avions ramené de plus abîmés. Mais lorsque les vedettes se furent éloignées, un des contre-torpilleurs le coula au canon. A la seconde bordée, il fit explosion. Sans doute transportait-il des munitions.

Pendant l'attaque, le petit s'était tenu dans un coin de la timonerie, là où je l'avais trouvé l'après-midi. Il restait si tranquille que cela me parut suspect. Je m'approchai de lui lorsque l'attaque fut terminée, et je pus sentir son épouvante. Cela me troubla parce qu'on était en droit de croire qu'il avait repris le dessus. Je lui dis : « Le thé va être servi au carré. » Il me répondit d'une voix entrecoupée : « Pas pour moi, merci beaucoup, capitaine. »

Il ne descendit pas. Lorsque les autres furent rassemblés, je ne leur cachai pas mon appréhension devant l'effet qu'avait produit sur lui l'attaque. S'il se laissait gagner par la peur chaque fois qu'il y avait de la bagarre, ça finirait mal. Ils avaient parfaitement compris ce que je voulais dire. Un chauffeur, chez nous, un an plus tôt, s'était conduit de la même manière : au premier coup de feu, la peur le paralysait. Puis un jour que le pont était balayé par le tir des mitrailleurs de chasseurs en piqué, il avait couru sur le pont en criant et il avait été tué.

Le chef-mécanicien dit : « Allons, allons, cela va passer. » Mais il ne l'avait pas vu. Moi je l'avais vu, et le second aussi. Sans-Fil proposa de nommer quelqu'un qui le surveillerait pendant les coups durs : le seul ennui c'est que nous n'avions pas trop de tous nos bonshommes, loin de là. Pour finir, je promis que j'agirais au mieux et le second aussi ; mais nous nous faisions du souci, car nous savions bien que ni l'un ni l'autre ne pouvions assumer pleinement cette responsabilité.

Il semblait évident que cette formule n'était pas la bonne. Le lieutenant-mécanicien suggéra que j'aille lui parler et que je lui dise au besoin de rester à l'intérieur tant qu'il y aurait du bruit. Je fus étonné car depuis des années que je naviguais avec le lieutenant-mécanicien, je ne l'avais jamais entendu proposer quoi que ce soit. Comme je lui disais qu'à mon avis cela n'y changerait pas grand-chose, il protesta. Il nous raconta l'histoire d'un gars qu'ils avaient eu à bord d'un ramasseur

de mines au commencement de la guerre et que tout l'or du monde n'aurait pas empêché d'aller s'asseoir sur un petit tabouret dans un coin de la chambre des machines dès l'ouverture du bal. Je finis par dire que j'étais d'accord, que j'irais lui parler et je me rendis dans la chambre des cartes.

Je m'attendais à le trouver à bout de forces comme il l'avait été la veille au soir, mais non. En entrant, je le trouvai assis, très calme, en train d'écrire. Il avait couvert cinq feuilles de papier lorsque je survins. Quand je lui dis : « Je voudrais vous parler », il répondit : « Oui, Sir, excusez-moi un instant. » Et je m'assis sur le divan en attendant qu'il eût terminé sa lettre. S'il ne m'avait pas appelé *Sir*, je lui aurais fait observer qu'il pourrait la terminer un peu plus tard.

Il lui fallut une bonne minute pour venir à bout de sa lettre qui ne comportait pas moins de six pages. Il la plia proprement, la mit dans une enveloppe qu'il ferma et sur laquelle il écrivit M.IV. Puis il mit l'enveloppe dans le tiroir que nous lui avions réservé, se retourna et dit : « A vos ordres, Sir. »

J'avais, tant bien que mal, préparé mon petit discours et, tandis qu'il terminait sa lettre, j'en avais répété les premières lignes. Mais lorsqu'il se retourna, me contemplant de son regard à la fois naïf et sérieux, je pus apercevoir par-dessus son épaule, dressée contre la boîte aux chronomètres, l'image de la jeune femme en costume de bain dont le sourire semblait s'adresser à moi. Pour quelque indéfinissable raison, mon inspiration se trouva tarie. Je dis gauchement : « J'ai l'impression que vous avez du mal à vous habituer à ces attaques. » Cela commençait mal. Pour moi, si quelqu'un m'avait parlé sur ce ton, cela m'aurait mis à cran, même si j'avais eu très peur sous le feu.

Mais le petit prit la chose tout naturellement. Peut-être n'avait-il pas entendu ce que je venais de lui dire. Il me regarda avec ce sérieux étonnant, appliqué, dont je n'aurais pu définir la nature, et il répondit : « Je le sais, Sir. N'ajoutez plus un mot. Je vous promets de mieux me comporter. Donnez-moi un peu de temps, Sir, et vous verrez. »

Tout d'abord je pensai que c'était comme cela qu'on était censé répondre dans la Marine Royale, et j'étais sur le point de lui sortir une platitude comme : « Je sais, mon ami, je vous fais confiance », quand il me revint que sa réplique je l'avais déjà entendue quelque part, mot pour mot. Quand, où, je n'aurais su le dire, en tous cas pas dans la vie réelle. Sans doute dans un film de guerre ou de marine.

Je sentis monter en moi une onde de colère. Son héroïsme de feu de camp me levait le cœur. Il fallait, pour son bien, l'aider à s'évader de cet univers en trompe-l'œil. Tout ce qu'il avait vu l'après-midi même ne lui avait absolument rien appris ; il n'était resté attentif qu'à sa propre réaction, et à présent il se fabriquait délibérément un rôle : celui du monsieur qui a eu très peur, mais qui, par un retour inattendu des choses, se couvrira de gloire au prochain tableau. Je dis : « Nous avons tous une

frousse intense des attaques aériennes ; cela vous a peut-être rendu malade (et vous en avez honte) parce que vous avez vu passer à bord des blessés et des noyés ; eh bien permettez-moi de vous dire que si vous n'aviez pas été malade, cela aurait prouvé que vous n'aviez pas de cœur, pas de sympathie, par de chaleur humaine dans votre sacrée nom de Dieu de carcasse. »

Il sourit comme un fier paladin, et il dit : « Merci, chef, c'est vraiment chic de votre part de le prendre ainsi, mais... »

— Cela suffit, voulez-vous, dis-je assez durement, réveillez-vous, essayez d'être une grande personne ; c'est la guerre, la vraie guerre, et non un roman d'aventures. Vous n'êtes pas tout seul à bord. A présent vous faites partie de mon équipage. Cela fait deux ans que nous nous débattons dans cette mélasse et vous...

Il leva la main avec le geste assuré d'un homme qui a eu une défaillance certes, mais qui, le moment venu, saura bien montrer de quel bois il est fait. Je vis rouge.

— Vous n'allez pas cesser de faire l'imbécile, hurlai-je, des gars comme vous j'en ai eu par douzaine, et je veux bien être pendu si je me laisse prendre à toute cette comédie. Vous avez peur. Bon. Vous n'êtes pas le seul. Mais les autres, ils ont fait l'expérience de la peur, vous m'entendez ? L'expérience ! Si vous continuez comme ça, à garder tout pour vous, un jour quelque chose craquera en vous, et vous ferez une grosse bêtise. Je veux essayer de vous en empêcher, non que je tienne tellement à vous, mais parce qu'il n'y aura pas de vilaine histoire à mon bord, tant que j'aurai mon mot à dire. Vous m'avez bien compris ?

Je pus voir tout de suite qu'il n'avait rien compris et que j'avais en vain usé ma salive.

Il dit : « J'ai compris, Sir », sur le ton de l'homme à qui l'avenir rendra justice, sur un tel ton de dignité offensée que je le regardai, stupéfait, cherchant désespérément un mot, le mot magique qui romprait le charme et l'aiderait à sortir de son univers préfabriqué, mais je ne le trouvai pas et je lui dis : « Personne ne vous en voudra si vous vous mettez à l'abri la prochaine fois que nous serons attaqués. Personne, parce que nous avons tous passé par là. Et non seulement nous ne vous en voudrons pas, mais nous vous remercierons. Ne remontez pas sur la passerelle tant que vous ne serez pas tout à fait sûr de vous. Merci. » Je me levai pour sortir ; il bondit sur ses pieds et se mit au garde-à-vous. Je sursautai et puis je le regardai, épuisé, par-dessus l'abîme qui nous séparait. En lui parlant comme j'avais fait, je m'étais conduit exactement comme le rude héros de *En avant toute*, et cela n'avait pas contribué à arranger les choses.

Je ne sais ce qui me poussa à agir ainsi, mais je lui tendis la main. C'était peut-être un dernier effort pour renverser la barrière. Ce fut la faute irréparable, car il s'en empara, et dans une étreinte ferme et virile, il prononça : « Merci, chef. » Je m'enfuis.

En bas, au carré, les autres attendaient. En m'entendant descendre, ils levèrent la tête. Sans-Fil allumait une cigarette, l'allumette resta suspendue à mi-course.

— Eh bien? demanda le second.

— Je lui ai parlé, dis-je, mais je ne pense pas que cela ait servi à grand-chose. Il n'a rien compris. Il croit qu'il faut être brave, et qu'on peut tout perdre, sauf l'honneur... En ce moment il est assis là-haut comme s'il allait se faire photographier.

— Lui avez-vous dit de rester en bas pendant les attaques? demanda Sans-Fil.

— Je lui ai dit, mais il n'en fera rien. Pour lui, c'est vaincre ou mourir.

***

L'après-midi, il y eut une nouvelle attaque aérienne. C'était la première fois que nous étions attaqués de jour, et nous pouvions voir les avions. Il y en avait beaucoup; Sans-Fil essaya de les compter tandis que l'opération s'effectuait, mais à mesure qu'il comptait, ils se confondaient avec les petits nuages noirs des obus de D.C.A. Il dut y renoncer. Nous vîmes tomber des séries de bombes suivant une ligne courbe; puis ils lâchèrent de grosses marmites qui explosaient sous la surface de l'eau avec des grondements profonds. C'étaient des mines à trembleur. L'une d'elles tomba près de nous. Nous vîmes cette chose ronde frapper l'eau dans un grand panache d'écume bouillonnante. Les secondes qui suivirent furent terrifiantes. Puis le navire parut s'élever sur une colline abrupte et frémissante, comme dans un tremblement de terre, et nous glissâmes le long de la pente sous la douche aveuglante d'une lame qui avait déferlé sur nous.

Après l'explosion, les choses tournèrent à l'extrême confusion. Je pensai tout d'abord que le navire ne se redresserait jamais, puis, comme l'eau jaillissait tout autour de nous, que nous étions en train de sombrer. Mais lorsque le bourdonnement cessa dans mes tympans, je pus entendre crier. J'ouvris d'un geste la porte de la timonerie, l'eau ne retombait plus, le pont était vide. Les cris montaient de la mer qui, autour de nous, semblait bouillir à cause des milliers de grosses bulles qui venaient crever à la surface. Je pus voir que l'équipage du canon avait été balayé par-dessus bord et je passai le télégraphe sur : en arrière, toute.

Je ne compris pas tout d'abord pourquoi il nous fallut si longtemps pour les repérer. Et lorsque, loin en arrière, l'embarcation de tribord fut abaissée, on ne put tout de suite la mettre à l'eau. Nous allions encore trop vite et cependant l'hélice avait constamment battu en arrière. J'avais pu tabler depuis si longtemps sur le bon fonctionnement du centre nerveux de mon bateau, que c'est seulement lorsque j'entendis le second crier « En arrière, en arrière » que je commençai à comprendre que le télégraphe de la chambre des machines avait été démoli. C'était d'ailleurs

extraordinaire car le navire semblait intact. Je sifflai dans le tuyau-acoustique, j'attendis longtemps avant d'obtenir une réponse. J'entendis d'abord un gargouillis, puis un juron. Le tube était plein d'eau. Enfin la voix assourdie du chef-mécanicien me parvint : « Un peu de patience, il est blessé ». Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Je hurlais : « En arrière, en arrière, toute! Un homme à la mer, attention! » Les cris s'étaient faits moins aigus. Aussitôt que l'embarcation fut détachée, je fis faire demi-tour au navire pour aller à sa rencontre.

Au moment de l'attaque, trois hommes se terraient auprès du canon, mais on n'en retrouva que deux ; un des servants avait disparu. Le maître d'équipage gueulait comme un fou dans le canot, battant des bras, tapant du pied ; l'autre rescapé était prostré sur un banc. On les hissa à bord, le maître d'équipage ne cessait de répéter d'un air halluciné : « J'ai froid. » Le second et Sans-Fil le conduisirent au carré, où le cuisinier, aidé par un matelot, lui apporta un baquet plein fumant. Je criai dans le tube acoustique : « En avant, toute », et je dis au timonier : « Rattrapez le convoi, je reviens tout de suite. » Puis je descendis en hâte à la machine.

Au premier coup d'œil, tout semblait normal. Cependant, le chef-mécanicien, de l'autre côté de la machine, bandait la tête de son lieutenant. Autour de lui des tampons d'ouate sanglante étaient éparpillés. Le blessé, très calme, était assis sur un petit tabouret, les mains aux genoux, comme un homme à qui l'on coupe les cheveux. Lorsqu'il entendit mes pas, il leva la tête, son visage blafard était barbouillé de sang.

Le chef paraissait fâché : « Cette sacrée tête de mule a démoli le télégraphe », grondait-il avec tendresse, « vas-tu te tenir tranquille! » Je tournai la tête et pus constater que le verre du télégraphe avait été pulvérisé et le cadran cabossé. « Il a dû en prendre un bon coup! » dis-je en élevant la voix pour me faire entendre au milieu du bruit. « Lui, cria le chef-mécanicien, il défoncerait une porte de grange d'un coup de tête sans même avoir un étourdissement. »

— Finissez cela, dis-je, et puis après il ira se coucher.

— Oui, capitaine.

J'ouvris la porte du carré ; une puanteur de soupe, un aboiement rauque m'accueillirent. Sur la table gisait le corps du servant, sa peau bleue couverte de petits bouts d'algues. Le cuisinier le lavait avec de l'eau chaude et le second le giflait de toutes ses forces. Seul, assis dans un coin, le maître d'équipage, nu également, tapait du pied, agitait ses bras en poussant des hurlements. Au moment où j'entrai, le second lui criait « Ta gueule! », mais il aboyait toujours : « J'ai froid! J'ai froid! ». Il n'avait pas trop mauvaise mine.

L'homme gémissait sur la table tandis que l'on claquait ses jambes et ses bras ; Sans-Fil sortit de sa cabine, un verre à la main, et essaya de le faire boire. L'odeur du cognac se mélangea avec celle de la soupe. Je

compris alors que ce que j'avais pris pour des petits bouts d'algues, c'était des morceaux de légumes bouillis. Le cuisinier le lavait avec du potage.

Comme les coups de gueule du maître d'équipage nous tapaient sur les nerfs, je fis signe à Sans-Fil de lui donner le cognac. Il se tut instantanément. Nous allâmes chercher dans la cabine du second une couverture dans laquelle on l'enveloppa. Alors il commença à frissonner et à claquer des dents avec un bruit qui nous parut désagréable, moins cependant que ses aboiements de phoque. Sans-Fil s'occupait à présent du canonnier. Il le frottait, lui, avec une serviette. La porte s'ouvrit, le chef-mécanicien voulut faire entrer le second couronné d'un turban d'un blanc cru, à travers lequel le sang commençait à filtrer. Pour leur laisser un peu de place, je sortis.

En arrivant sur le pont, je pus constater que nous gagnions sur le convoi ; un contre-torpilleur décrivait derrière nous un grand cercle blanc. Au mât, flottait un signal : « Avez-vous besoin d'aide ? » Personne sur la passerelle n'avait pris la peine de répondre, aussi je grimpai sur le rouf de la chambre des machines et, avec l'espoir qu'ils me verraient, j'agitai mes bras au-dessus de ma tête pour leur faire signe que tout allait bien. Ils durent me comprendre, car ils s'éloignèrent. Je regagnai la passerelle. Quand je me retournai, ils descendaient les pavillons.

J'ouvris la porte de la timonerie. Le marin à la barre, d'un signe de tête, me montra un personnage immobile dans un coin. Le petit avait l'air de s'être endormi sur ses pieds, ses yeux étaient clos, son visage impassible mais blême. Je ne sais pas pourquoi je me mis en colère, je lui demandai : « Enfin, Bon Dieu, qu'est-ce que vous attendiez pour répondre ? Il y a une demi-heure que vous auriez pu leur dire que tout allait bien à bord. » Il ne répondit pas, il n'ouvrit même pas les yeux, son visage resta de marbre. Je dis : « C'est bon, aussitôt que nous aurons regagné la formation, je leur demanderai d'envoyer une vedette pour venir vous chercher. » J'étais sincère, il n'y avait rien d'autre à faire.

Alors il ouvrit les yeux. Il me lança un regard empreint d'un désespoir si profond que j'eus pitié de lui mais ne revins pas sur ma décision. « Je suis désolé d'en arriver là, dis-je, mais la plaisanterie a assez duré. Je vous ferai prendre dès que je pourrai les prévenir. » Je tournai les talons car je ne pouvais plus supporter son regard suppliant.

Je sentis sa main se poser sur mon bras et je l'entendis me dire : « Je vous en prie, mettez-moi à l'épreuve encore une fois, je vous en prie. »

Je restai immobile. Puis sans tourner la tête, je répondis : « D'accord. »

Après cela je ne lui dis plus rien. Je gardais mes yeux fixés sur le convoi dont nous nous rapprochions peu à peu. Ce n'était pas ce qu'il m'avait dit qui m'avait fait céder. C'était la pensée que la jeune femme en costume de bain, lorsqu'elle apprendrait que je l'avais renvoyé, ne voudrait même plus lui accorder un regard.

***

Une demi-heure plus tard, comme le second venait me relever de mon quart et m'apprenait que tout était remis en ordre au carré, on entendit venir de la cuisine un cri suraigu. Le second et moi nous regardâmes, muets ; puis, comme un autre cri se faisait entendre, nous nous précipitâmes vers l'escalier. Naturellement nous nous catapultâmes et il nous fallut empoigner la rampe pour ne pas dégringoler l'un par-dessus l'autre. Nous avions à peine repris notre équilibre qu'un nouveau hurlement à nous glacer d'épouvante retentit, et le cuisinier apparut sur le pont, courant comme un fou, un grand couteau à la main. Il fit sur le verglas une glissade sensationnelle. Cependant en voyant ce qu'il poursuivait, nous eûmes un moment de stupéfaction totale : trois petits chats.

Les petits chats sautant de côté coururent vers l'avant. Le premier sauta par l'écoutille dans le réduit des câbles et disparut. Je pus constater ainsi que le panneau avait été emporté. Le cuisinier apparut de l'autre côté du pont comme un assassin atteint du haut-mal et je lui lançai un ordre. A ma voix, il leva la tête, glissa et s'étala de tout son long. Le second était déjà assis sur le pont. Par la coupée du gaillard d'avant, des têtes anxieuses nous contemplaient.

Le cuisinier s'assit à son tour et entreprit un discours en s'agitant dans tous les sens. D'une main il montrait la cuisine, avec son couteau il désignait l'écoutille. Quand il leva les bras au ciel, je renonçai à comprendre. Le second qui, de sa position inférieure, s'était contenté de ricaner et de hocher la tête, me rejoignit. Il dit que le cuisinier avait, semblait-il, surpris les trois petits chats en train de barboter un morceau de viande sur la table de la cuisine. Je lui demandai d'où ils sortaient : il n'en avait pas la moindre idée.

Je descendis au carré en passant devant la cuisine. Il me fallut cinq bonnes minutes pour franchir le cuisinier. Jamais je ne l'avais vu dans cet état de fureur délirante ; il s'étouffait dans les injures. Je réussis à comprendre qu'il avait voulu débarquer la chatte à Greenock parce qu'elle allait avoir des petits, mais que, le moment venu, il n'avait pu mettre la main dessus ; il avait pensé qu'elle avait donné congé de son plein gré. Il semblait au contraire que cette vermine s'était dissimulée sous les câbles, avait engendré trois hyènes et avait nourri pendant quinze jours cette nichée de rapaces grâce à des razzias opérées dans la cuisine. Des kilos de steak, des douzaines de morues, des abattis de volailles, des cervelles de moutons, toute la cuisine de tante Marie y aurait passé s'il n'avait perdu le souffle. Alors il empoigna son coutelas pour aller les tuer et comme je le retenais et voulais le calmer, c'est tout juste s'il ne m'en menaça pas. Un matelot qui était apparu entre temps muni d'une gamelle pour la soupe du poste d'équipage, essaya maladroitement de dissimuler l'allégresse que lui causait le spectacle. Il attira sur lui les bonnes grâces du cuisinier. Celui-ci, dès qu'il aperçut la gamelle, tomba dans une

transe nouvelle. De la soupe? Pouvait-on ignorer que dans cet établissement la soupe était réservée aux bains de pieds? Et ainsi de suite. En descendant l'escalier du carré je pus constater que, pour la première fois depuis que nous avions appareillé pour les mers arctiques mon front était ruisselant de transpiration.

Le carré avait repris son aspect normal. Seule flottait dans l'air l'odeur rance de la soupe. Sans-Fil qui, en compagnie du chef-mécanicien, attendait qu'on voulût bien les servir, déclara qu'il nous faudrait un bon mois pour que cette puanteur disparût. J'allai visiter le lieutenant-mécanicien qui reposait sur sa couchette, les yeux clos. Je me penchai sur lui, lui demandai comment il se sentait; il répondit en souriant : « Pas trop mal. » Mais il ne me paraissait pas bien. Je décidai d'attendre jusqu'au lendemain et, si le besoin s'en faisait sentir, de hisser le signal demandant un docteur.

J'allai rejoindre les autres au carré avec l'espoir de pouvoir dîner. Mais le repas fut agrémenté des jérémiades du cuisinier qui, bien que calmé, ne pouvait parler d'autre chose que des chats. Il faut croire que chacun de nous avait été bouleversé en quelque manière par les événements de la journée; pour le cuisinier, les trois petits chats avaient fait une brèche dans la mince cloison qui le séparait de la folie. A plusieurs reprises, je lui intimai l'ordre de se taire et de continuer le service, mais il ne m'écoutait pas. Il prenait, comme un prophète de l'Ancien Testament, le ciel à témoin.

Le petit apparut. Il souriait. Son visage avait conservé cette espèce d'étrange sérénité et ses yeux étaient vagues. Il aurait fallu un coup de tonnerre pour que le cuisinier daignât s'apercevoir d'un changement d'atmosphère. Il se tourna vers le petit et l'entreprit avec ses animaux. A mon étonnement, cela sembla le réveiller; il l'écouta avec attention, et ses traits parurent se détendre. Il demanda : « Mais où sont-ils? » Le cuisinier, enchanté d'avoir trouvé un soutien moral, lui dit d'un air sépulcral : « Venez voir ça » et il trébucha dans l'escalier. Le petit le suivit.

Quand, après le dîner, je passai par la chambre des cartes pour aller dans ma cabine, je pus voir les trois chatons, blottis dans un passe-montagne, endormis sur le divan. Le petit, assis devant la table, écrivait. J'ouvris ma porte souhaitant qu'elle pût donner sur une gentille, calme et propre maison de santé.

La nuit fut calme, du moins en ce qui concerne le monde extérieur. Mais j'en étais à la moitié de ma première veille quand Sans-Fil monta sur la passerelle et me demanda d'aller voir le second mécanicien.

Je descendis. En entrant dans sa petite cabine, je fus frappé par cette odeur qui semble s'attacher à la maladie. Le lieutenant-mécanicien, faiblement éclairé par une lampe à pétrole fixée au mur et mise en veilleuse à cause du black-out, respirait lourdement. Il suait abondamment

et me répondit d'une manière incohérente quand je lui demandai si je pouvais faire quelque chose pour lui. Et cependant, il ne semblait pas avoir de la fièvre. Je décidai d'appeler le docteur aussitôt qu'il ferait assez clair pour que mes signaux soient compris.

Plus tard dans la nuit, il commença à parler. Cette fois, c'est le second qui vint me chercher. Sans-Fil était assis auprès de lui et lui tenait la main. Je ne comprenais pas ce qu'il disait ; il tenait certains propos sur le poisson, l'huile, les aiguilles à coudre, les voiles. L'odeur semblait s'être épaissie. Sur le mur pauvrement éclairé, des gouttes d'eau ruisselaient. Sans-Fil dit qu'il devait avoir de la fièvre ; il était vraiment brûlant. J'espérais que son état n'irait pas en empirant avant le jour, car je ne voulais pas appeler à l'aide par signaux lumineux, les règlements sur l'occultation des lumières étant très stricts.

Chaque fois que je traversais la chambre des cartes, je pouvais voir le petit, endormi, le visage tourné vers le mur. Chaque fois un des petits chats, sur le passe-montagne, s'étirait et bâillait en montrant une gueule rose et en clignant des yeux. Mon quart terminé, comme je me lavais la figure au lavabo avant de me coucher, je sentis quelque chose de doux et de chaud me frotter la cheville ; je sursautai. Je posai le petit animal sur le lit et me glissai sous les couvertures. Il tituba sur mon ventre, puis sur ma poitrine, me flaira précautionneusement le nez, s'assit précisément en dessous de mon menton et entreprit de faire sa toilette. Chaque fois que j'expirais il perdait l'équilibre. Enfin, après un long regard, il redescendit toute la route jusqu'à mes pieds et s'établit dans un creux entre mes chevilles. J'aurais voulu me redresser et le poser par terre, mais j'avais sommeil. Lorsque le cuisinier m'apportant du thé me réveilla, il avait disparu.

Mon premier geste après m'être habillé, fut d'aller voir le second mécanicien. Il semblait beaucoup mieux ; l'odeur de la maladie flottait encore dans l'air, mais plus discrètement, semblait-il. La température était normale, sa conversation désespérément lente, mais sensée. Je décidai d'attendre midi pour appeler le docteur. Au poste d'équipage, le canonnier était sur pied. Mais le maître d'équipage, la mine rubiconde, avait un air mélancolique et secouait la tête en disant qu'il sentait bien que ce n'était plus ça. Je lui dis de venir dans ma cabine et que je lui donnerais quelque chose qui l'aiderait à recouvrer ses esprits. Il s'assit sur le divan dans la chambre des cartes, le dos rond, roulant sa casquette dans ses grandes mains molles, un géant cassé qui me regardait lui remplir une petite bouteille avec de l'huile de ricin que j'avais sortie de la pharmacie. Comme je lui donnais la petite fiole, il secoua la tête en la regardant tristement et dit d'une voix de basse plus profonde que jamais, que c'est son urine qu'il faudrait examiner. Je répondis que j'en ferais porter un échantillon au contre-torpilleur le plus proche si mon traitement n'améliorait pas son état. Il sortit en hochant la tête et glissa la bouteille dans sa casquette avant de la remettre sur sa tête. C'est seulement après que cette

grande masse eut déserté ma cabine que je remarquai que le passe-montagne où avaient dormi les petits chats était vide.

Les petits chats étaient sur la passerelle. Un pâle soleil d'hiver dessinait un carré de lumière oscillant sur le parquet près du télégraphe, et ils jouaient là tous les trois, se mordillant la queue, se roulant sur le dos. Le petit, accroupi sur ses talons, les regardait ; son visage était heureux et détendu comme le jour où nous avions appareillé ; en dépit de quelques flocons de barbe, il avait à nouveau l'air d'avoir seize ans.

Le disque pâle du soleil, bas sur l'horizon, nous frappait en pleine figure. Nous fermions les yeux sous sa caresse, nous imaginant en sentir la chaleur. C'est par là que surgirent les avions.

Ils arrivèrent de façon si soudaine que les sirènes gémissaient encore alors que la première volée de leurs mitrailleuses crépitait déjà au-dessus de nos têtes. Le temps que la D.C.A. ait ouvert le feu, les bombardiers étaient là.

C'était une vilaine affaire ; les avions ne cessaient de surgir. Nous avions l'impression qu'il y en avait des centaines. Ils lâchaient encore des mines à trembleur et des tas de bombes ; un des navires dans notre ligne de bâbord fut touché à deux reprises successives et des flammes jaillirent de tous les côtés. Il ne fit pas explosion cependant, il brûla, vomissant des nuages de fumée noire et grasse d'où pointaient comme des dards des flammes jaunâtres.

Lorsque nous vîmes dans des jets d'écume sauter l'équipage à la mer, nous abaissâmes les embarcations ; c'était l'avant-dernier navire de la file et il tomba rapidement en arrière du convoi. Tandis que nos canots recueillaient les survivants, un des contre-torpilleurs d'escorte décrivit des cercles autour de nous en crachant vers le ciel de tous ses canons.

La première embarcation revenait vers nous, chargée de monde et je me penchais au-dessus de la passerelle pour diriger la manœuvre, quand une voix cria derrière moi : « Aux abris ! » Je ne fis qu'un bond vers la porte ouverte de la timonerie ; et comme je me jetais contre la roue de gouvernail, les premières balles percutaient la passerelle. Je n'étais pas remis sur mes pieds que la seconde volée s'abattait. On entendait au dehors un miaulement bref, aigu. Je regardai par la fenêtre, je vis quelque chose de petit et de blanc palpiter dans une mare de sang et alors l'homme qui était à la barre cria : « Capitaine ! » Cela se produisit trop vite ; j'aurais pu le sauver si j'avais compris une fraction de seconde plus tôt la signification de ce cri. J'avais pensé qu'il voulait simplement m'avertir qu'un autre avion piquait vers nous, mais non. Comme nous subissions une troisième giclée, j'aperçus le petit debout, dehors, secouant ses poings vers le ciel en hurlant : « Salauds ! » Puis comme un fouet d'acier, les balles cinglèrent la passerelle et il tomba.

Nous courûmes dehors. Il était couché sur le pont et gémissait : « Mary, Mary. » Son visage était celui d'un jeune enfant rempli d'épouvante.

Il essaya de se redresser, retomba ; le sang coulait de la manche droite de sa capote. « Mary, Mary, » pleurait-il. Le quatrième avion piqua.

L'homme de barre me tira en arrière. La mèche du fouet d'acier effleura le petit, il y eut une horrible pause dans le bruit de crécelle qui avait traversé le pont de tribord à bâbord. Puis une ombre s'abattit sur nous, un bruit de tonnerre fit frissonner notre navire. Le contre-torpilleur se rangeait à nos côtés pour nous protéger.

Il tira et tira, et nous n'entendions plus qu'un long cri assourdissant. Le petit était inerte. Je dus enjamber son corps lorsque je courus à bâbord en entendant hurler à travers le fracas des canons. C'étaient nos embarcations. Comme je faisais demi-tour pour dégringoler l'escalier, je vis le timonier s'agenouiller auprès du petit, et le cuisinier en tablier qui accourait vers lui.

Il s'en suivit un quart d'heure abominable. Le mitraillage de nos embarcations avait été horriblement efficace. Nous transpirâmes comme des esclaves pour hisser les blessés et les morts et pour les mettre à l'arrière, sur le toit de la chambre des machines et le long des passavants. Il y en avait tant que tout le navire semblait couvert de corps gémissants, saignants. Une véritable boucherie.

Les vedettes avec leurs hommes vifs et adroits, ne tardèrent pas à arriver. Mais malgré leur adresse et leur promptitude, il leur fallut des heures pour venir à bout de ce cauchemar. Il faisait sombre lorsque le dernier eut quitté le bord.

On avait aussi emmené le petit ; un officier calme et poli avait surgi d'une des dernières vedettes et avait demandé à me parler un instant dans la chambre des cartes. Il dit qu'on viendrait chercher plus tard les objets personnels du petit, et qu'il était d'usage que le commandant du navire écrivît lui-même une lettre à la personne à prévenir en cas d'accident, pour raconter comment le défunt avait trouvé la mort et pour ajouter au besoin quelques paroles réconfortantes sur son courage et son esprit de camaraderie. Je répondis que je m'acquitterais de ce devoir aussitôt que j'en aurais la possibilité. Il répondit : « Mais rien ne presse, commandant, à votre guise. » Nous étions très polis. C'était le seul moyen de nous en sortir.

La nuit était tombée quand nous pûmes enfin dresser le bilan de la journée. Par miracle, nous étions tous là, sauf le petit. Il n'y avait même pas un blessé. Rien que lui, et un petit chat.

Nous étions assis au carré quand le cuisinier apparut avec un plat de saucisses. Nous n'avions pas faim. Le carré ne sentait plus la soupe. Il avait servi d'infirmerie provisoire et les hommes des vedettes l'avaient désinfecté avant de partir. Je pris une bouchée de viande mais ne pus l'avaler. Je me sentais mal. Le lieutenant-mécanicien frappa du poing le flanc de sa couchette. Sans-Fil alla voir ce qu'il voulait. Il voulait une autre saucisse, il eut tous nos restes. Ce fut un soulagement quand

nous vîmes partir la nourriture. On servit le café. Le cuisinier s'assit sur les marches, un quart à la main.

C'est le chef-mécanicien qui, le premier, parla de lui. « Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda-t-il, l'ensevelir en mer, croyez-vous ? »

Sans-Fil dit que c'était bien possible. Je crus sentir une ombre qui m'effleurait. J'eus la sensation que l'on éprouve lorsqu'on traverse une frontière, la nuit.

Le cuisinier prit la parole. « L'ensevelir en mer ? Pas les Canadiens. Vont l'embaumer. C'est ce qu'ils font toujours. C'est pour qu'ils soient enterrés chez eux. »

Il y eut un court silence. Sans-Fil dit paisiblement : « Ta gueule. »

Pendant ce silence, nous avions tous eu l'impression de traverser une frontière. Nous nous retrouvions à bord. La paix s'était envolée avec lui.

***

Ce soir là, en traversant la chambre des cartes, je vis ses affaires et j'entrepris de les emballer. Mais après avoir décroché ses vêtements et les avoir posés sur le divan, je les laissai là et j'allai me coucher.

Le lendemain, je terminai le travail tandis que les autres dégivraient le pont. Le cuisinier m'avait donné un grand carton étiqueté « marmelade d'oranges Keillier », et c'est là-dedans que j'empaquetai le tout. Je commençai par le tiroir et j'hésitai devant la pile de lettres. Il y en avait beaucoup, fallait-il en faire un paquet à part ? Finalement, je les mis dans un coin du carton, avec la photographie retournée sur le dessus de la pile. Il n'y avait plus de place pour sa capote, aussi je la pliai en laissant la doublure à l'extérieur, je la posai sur le carton et je fis un paquet de l'ensemble. Je ne voulais pas voir ce paquet traîner dans la chambre des cartes, et le cuisinier reçut l'ordre de l'emporter. J'attendis toute la journée la vedette qui m'amènerait un nouvel officier de liaison. Comme le soir personne ne s'était présenté, je compris que le commandant du convoi y avait renoncé. Il n'avait pas tort, le nôtre n'avait servi à rien.

Au déjeuner il y avait encore des couteaux et des fourchettes sur la table, au dîner, elles avaient disparu. Il n'y eut aucun commentaire, mais le cuisinier n'y gagna pas en popularité. Quand il entra avec le second plat en grommelant à propos de je ne sais quoi, je lui dis de foutre le camp. Je dus lui parler rudement, car il s'exécuta.

Au moment du café, je parlai de cette lettre que l'officier m'avait demandé d'écrire à la famille. Je dis que je ne voyais pas très bien ce qu'on pouvait leur raconter ; peut-être avait-on une idée à m'offrir. Mais mes compagnons restèrent muets, et pour mettre fin à un silence pénible, j'allais leur dire : « C'est bon, n'y pensez plus », quand, dans l'ombre des marches, s'éleva la voix du cuisinier. Je n'avais pas remarqué qu'il était là.

Naturellement, dit-il, tout ceci ne le regardait en rien. Et cependant, comme il était entré dans ma cabine pour y prendre quelque chose, il avait pu entendre une partie de ce que l'officier m'avait dit ; cela lui avait donné à réfléchir et peut-être avait-il, lui, une idée.

Je lui demandai ce qu'il était venu chercher dans ma cabine, mais il esquiva en faisant semblant de ne pas entendre et en continuant à parler de son idée. Il était resté éveillé toute la nuit, cherchant ce que l'on devrait écrire à la jeune femme, car il était bien évident qu'on ne pouvait lui dire la vérité. Voilà un officier, très gentil, très poli, très bien élevé qui avait su conquérir l'affection générale. Etait-il possible de dire à tout le monde, et encore moins à sa femme, qu'il avait été tué à cause d'un chat ? Et ne pouvait-on envisager d'arranger un peu les choses afin que la jeune femme garde de lui un joli et émouvant souvenir ?

« Par la Sainte-Trinité, dit Sans-Fil, qu'est-ce que tu es allé chercher là ? »

Le cuisinier prit un air d'innocence outragée : « Encore une fois, ceci ne me regarde pas. Mais j'ai pensé que ce serait plus gentil de lui dire qu'il a été tué en essayant de ramener quelqu'un dans l'abri de la timonerie pendant une attaque. Après tout, c'est exact, non ? Il n'y a qu'à remplacer le chat. » Son regard ingénu fit le tour de la pièce. « Supposons maintenant, continua-t-il, que ce n'ait pas été un chat, mais un membre de l'équipage. Un officier peut-être, un officier... supérieur. Voilà qui serait gentil. »

J'essayai de retenir son regard fuyant. Je lui lançai un coup d'œil glacial. Sans doute insuffisamment glacial, car il poursuivit imperturbablement : « Bien entendu, tout ceci ne me regarde pas, mais imaginez le sentiment merveilleux que la jeune dame éprouverait en apprenant que son mari a donné sa vie pour sauver celle d'un autre ! Mais, mon Dieu, toute son existence serait transformée : elle aurait l'impression d'être mariée une nouvelle fois (et à son âge, c'est ce qu'elle aurait de mieux à faire). Et puis, pensez à leur enfant ! Quelle différence pour lui à l'école, et plus tard dans la vie, de savoir que son papa a été un héros. »

Son papa ! J'allais lui faire remonter l'escalier à coups de pied, mais en dévisageant les autres, je m'aperçus à mon grand étonnement qu'ils buvaient du petit lait. Ils paraissaient tous convaincus que c'était en vérité la suggestion d'un bon chrétien. Ils me regardaient déjà comme le bouc émissaire, bien qu'aucun d'eux n'eût consenti à l'avouer. Je dis : « Alors, si je vous ai bien compris, vous me proposez d'écrire à cette personne que son mari a été tué par une volée de mitrailleuse tandis qu'il essayait, de la passerelle, de m'entraîner dans l'abri ? »

Tandis que son regard fuyait le mien, le cuisinier répondit : « Bien entendu, tout ceci ne me regarde pas... » Je dis : « Allons, allons, il faut tirer l'affaire au clair. Je n'ai encore élevé aucune objection. J'essaie pour commencer de démêler l'histoire que vous avez composée l'autre nuit, en vous tournant et en vous retournant sur votre couchette. Pourriez-vous

me dire pourquoi je bondissais sur la passerelle sous le feu des mitrailleuses? Je pensais peut-être que les Fritz allaient distribuer des sandwiches? Ou bien préférez-vous que je montre du poing le ciel en proférant des injures? »

Voilà ce qu'il ne fallait pas dire, et je le compris tout de suite. Le cuisinier vit que je m'étais découvert, et il ne fut pas long à en profiter : « C'est une hypothèse que je n'avais pas envisagée, » dit-il poliment. Nous nous regardâmes d'un air furieux, tandis que je rassemblais mes idées. Puis le chef-mécanicien déclara : « Nous ferions peut-être mieux de nous y mettre tous ensemble. »

J'aurais voulu leur dire : « Ne vous en faites pas. Cette lettre, pour que vous l'approuviez, je vous la lirai avant de la faire partir. » Mais le cuisinier m'avait déjà devancé. Il dit : « Bien entendu, tout ceci ne me regarde pas, mais comme je ne pouvais pas dormir — j'avais de la peine, comprenez-vous — j'ai fait une sorte de brouillon. » Je crus qu'il voulait nous proposer d'aller le chercher, mais il avait tout prévu. Il mit la main dans sa chemise et en sortit un objet qui me parut énorme. C'était l'ardoise de la cuisine sur laquelle il avait l'habitude de donner ses instructions à l'homme de nuit; où prendre le thé et quel pot mettre à bouillir à quatre heures du matin. Comment n'avions-nous rien remarqué? Peut-être parce qu'il portait tant de vêtements superposés les uns sur les autres qu'il aurait pu dissimuler une passoire sans que cela modifie sa silhouette. Il tourna et retourna l'ardoise tandis que nous attendions en silence. Il rapprocha la lampe, cligna des yeux et, tenant la chose à bout de bras, il commença à lire : « Chère Madame, cher petit... »

Le début aurait suffi à faire vomir. Et ce n'était que le début. Comme il lisait lentement, avec la voix de ces prêcheurs du dimanche qui m'avaient tant fait souffrir lorsque j'étais petit, j'en arrivai à penser que je n'avais jamais entendu tant de guimauve sentimentale exprimée en si peu de mots. Si le souvenir du petit n'avait pas été si vivace, je me serais tordu de rire devant cette lettre qui, aux yeux d'un homme de bon sens, apparaîtrait comme la parodie la plus évidente d'un billet de condoléances écrit par des parents préoccupés de leur héritage. Comme il en arrivait au passage où, tout devenant noir devant mes yeux, je me précipitais dans les bras de la mort parce que je ne pouvais en supporter davantage, il commença à scander sa prose. Sa voix était devenue criarde; il brandissait son ardoise comme s'il voulait en couronner le chef-mécanicien. Et celui-ci l'écoutait bouche bée; le cuisinier prit ensuite un ton grave et il entreprit, d'une voix entrecoupée, de nous dépeindre tous agenouillés autour du corps inerte de notre camarade; je vis alors, à ma grande horreur, les bons yeux du chef-mécanicien se remplir lentement de larmes. Le cuisinier terminait ainsi : « Chère Madame, cher petit garçon, il vivra éternellement dans notre souvenir. »

J'avalai ma salive et, les mains posées sur la table, je demandai : « Eh bien, qu'en dites-vous? Faut-il envoyer cette lettre? »

Sans-Fil dit, après un instant de silence : « Il faudrait la corriger un peu, naturellement. »

— La corriger? demanda le cuisinier, la corriger comment?

— Eh bien, dit Sans-Fil, des petites choses ici et là.

— On ne peut pas tous s'agenouiller autour de lui, dit le second, car cela ne s'accorde pas avec ta description des hommes au canon. Une femme, évidemment, n'y connaît pas grand-chose, mais elle pourrait relever là une contradiction.

— D'accord, dit le cuisinier, relevant le coin de son tablier ; ce n'étais qu'un brouillon. Tout ceci ne me concerne en rien.

Il regardait son ardoise comme s'il allait l'effacer, et chacun de protester. Le chef-mécanicien alla même jusqu'à l'empoigner par le bras, comme si ce menteur avait eu réellement l'intention d'effacer un seul mot.

— Ainsi ce brouillon est accepté à main levée, dis-je. Et je compris alors, à la façon dont ils se tournèrent vers moi, qu'ils ne saisissaient pas les raisons de mon manque d'enthousiasme. Ils me trouvaient mesquin, ils croyaient que cette lettre, j'aurais voulu l'écrire moi-même.

— Il faudrait la relire, aboya le lieutenant-mécanicien dans le noir.

Cela devenait sérieux : « Ecoutez, mes enfants, dis-je, avant d'aller plus loin, il faut que vous sachiez que je ne suis pas d'accord. Et qui plus est, je trouve que cette lettre est un méchant bout de papier. »

— Et pourquoi? demanda doucement Sans-Fil.

Au ton, je compris ce qui m'attendait. Je le regardai avec un sentiment de désespoir : « Parce qu'elle est fausse. Parce que le gosse et la jeune femme ne méritent pas cela. Parce qu'il ne faut pas que ce foyer soit détruit par un mensonge. » Je ne sais pas si je me faisais bien comprendre ; mais s'ils avaient eu encore une étincelle de bon sens, ils auraient dû s'apercevoir que jamais je n'avais été aussi profondément convaincu.

— Qu'est-ce que vous proposez? demanda le second. Que nous lui disions la vérité?

Je répondis : « Et pourquoi pas? » Mais je savais bien qu'ils ne me comprendraient pas.

— Lui dire que le petit était un lâche? continuait le second, qu'il se cachait dans un coin de la timonerie chaque fois qu'on tirait un coup de canon? Qu'il perdait la tête, qu'il mouillait sa culotte et qu'il a fini dans une crise de nerfs? A ce compte-là, je veux bien que mon foyer soit détruit par un mensonge.

— Il a raison, dit Sans-Fil, on ne peut pas dire à cette femme la vérité, si on ne la lui dit pas tout entière. Il n'est pas difficile de lui raconter comment il est mort ; mais il faudrait lui écrire des volumes pour qu'elle n'ait pas honte de l'avoir épousé.

Je me levai. Au bas de l'escalier, je dis : « Eh! bien, entendu ; puisque vous êtes tous d'accord, corrigez cette lettre jusqu'à ce qu'elle vous

paraisse au point. Mais je ne la signerai pas seul. Je ne l'enverrai que si tout le monde y met sa signature. »

Sans-Fil dit : « Parfait, capitaine. »

***

Cette nuit-là au moment où le second vint me relever, je lui demandai où ils en étaient, il me répondit qu'ils travaillaient encore à leur lettre. Sans-Fil en était au troisième brouillon à l'encre. Ils me la montreraient avant de la mettre au propre.

On me montra ce brouillon pendant le petit déjeuner, et je le lus dans un silence tendu. Il n'y avait que de petites modifications à la version du cuisinier. Au lieu de l'équipage entier à genoux auprès du corps, on ne voyait plus que Sans-Fil, le second et le cuisinier, tandis que moi, du moins je le pense, j'étais censé avoir titubé jusqu'à ma couchette pour me remettre de mon accès de mâle rage. On ne savait pas très bien comment j'étais parti, mais ce qui est sûr, c'est qu'au moment où le troisième appareil piquait, je m'étais roulé sur la passerelle, hurlant et écumant, pour être tiré de là par le petit qui m'avait couvert de son corps.

Je dis : « Tout cela n'est pas mal. Mais je crois qu'il faudrait expliquer pourquoi je suis devenu fou. Il faudrait peut-être que quelqu'un ait été blessé par le premier avion et soit tombé en appelant sur la passerelle. Il faut trouver un motif comme le petit chat. »

— Le chat? dit Sans-Fil, ah oui, le chat!

— Bon, dit le second, si vous croyez que c'est indispensable, trouvons quelqu'un. Faut-il le tuer?

— Non, non, dis-je. Pour l'amour du ciel, laissons-lui la vie. Une égratignure cela suffit. Qu'il crie simplement, que je l'entende et aussi que ce soit un bon camarade; je veux dire quelqu'un dont les cris me fassent perdre la tête. » Nous nous regardâmes les uns les autres, un peu embêtés. Puis quelqu'un dit : « Moi, si vous voulez. »

C'était le cuisinier. Je ne l'avais pas remarqué qui me surveillait du haut des marches, tandis que je lisais. Tout à coup et d'une manière un peu affolante, la chose me parut humoristique au point que je craignis d'offenser mon équipage si je ne parvenais pas à sortir tout de suite. Je dis vivement : « D'accord, cela me va. » Mes yeux firent le tour de la table : « Pas d'objections? »

Ils hochaient la tête. Dieu merci, le second dit en regardant le cuisinier : « Autant le tuer, pendant que nous y sommes » et Sans-Fil d'ajouter : « Ce serait trop beau », ce qui les fit rire.

Là-dessus, je sortis, toute envie de rire disparue, désespéré.

***

Sans-Fil écrivit la lettre sur du papier réglé, et tous nous la signâmes en ajoutant sous la signature, et entre parenthèses, notre rang respectif. Le cuisinier fut le dernier à signer; il y mit longtemps, sa langue collée

contre sa lèvre, retenant son souffle. Il termina son paraphe, puis il recula et le considéra en clignant des yeux, la plume à la main. Sans-Fil voulut la lui reprendre et il s'écria : « Minute, minute, je n'ai pas mis mon rang. »

— Bon, dit Sans-Fil, vas-y, mais ne prends pas des heures.

Le cuisinier, courbé sur son papier, se remit à écrire. Cela dura si longtemps que nous nous regardâmes en lèvant les sourcils. Le second s'écria : « Bon Dieu, qu'est-ce qu'il a comme galons ; vice-amiral de la Flotte des Remorqueurs, ou quoi ? »

Le cuisinier gronda : « Vos gueules » et laissa échapper un grand soupir. Puis il reprit haleine, tira de nouveau la langue, et ajouta encore trois lettres avant, avec un « ouf » de satisfaction, de fermer sa parenthèse.

— Voyons un peu, dit Sans-Fil en s'emparant de la lettre. Il lut ce que le cuisinier avait écrit, et il éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il a mis ? demanda le second. Mais Sans-Fil était incapable de répondre. Le second lut et sourit, mais il semblait un peu décontenancé. Sans-Fil lui dit : « Mais regardez donc, il a écrit ça tout de travers ! »

— Je vois bien, dit le second, il a oublié un i.

— J'ai oublié quoi ? dit le cuisinier furieux, montrez-moi ça.

— Mais vous ne comprenez donc pas, dit Sans-Fil en s'essuyant les yeux, qu'il a mis le nom d'une marque de cognac.

Le moment était venu de m'en mêler. Je pris le papier des mains du cuisinier. Sous la signature, il avait écrit : « cusenier chef ». C'était drôle, mais pas très drôle.

La lettre une fois mise sous enveloppe et enfermée dans mon tiroir attendant l'arrivée à Mourmansk, il devint mélancolique. La nourriture pendant le reste du voyage fut mauvaise ; nos réclamations le mirent en fureur, et il nous demanda comment il fallait s'y prendre pour cuisiner des petits plats par vingt-cinq degrés en dessous de zéro et sous le feu continuel de l'ennemi.

Il n'exagérait pas. Quand enfin nous atteignîmes Mourmansk, nous avions subi, presque sans interruption, des attaques de jour et de nuit, de la part des sous-marins comme de la part des avions. Le convoi qui comptait quarante-six navires au départ de Reykjavik n'en comportait plus que trente le jour de l'arrivée.

***

La lettre fut postée à Mourmansk. Je ne l'avais pas rouverte. Je ne dirai pas que je n'en avais pas été parfois tenté.

Je m'attendais à ce que quelqu'un vînt prendre les affaires du petit. Il ne vint personne. A l'officier qui m'apportait mes ordres de route pour le retour, je demandai : « J'ai là un paquet qui contient les objets personnels de l'officier de liaison qui a été tué au large de l'île aux Ours.

On m'a dit qu'on viendrait le prendre ici, mais jusqu'à présent, je n'ai vu personne. Est-ce que je peux vous le confier ? »

Ma proposition parut l'affoler : « Non, non, dit-il, ce n'est pas mon service. Conservez tout cela, je vais signaler la chose. » Et il s'enfuit.

Je devais me rendre à Montréal où m'attendaient de nouvelles instructions, en formation de convoi avec quelques navires marchands sur lest, qui avaient fait partie d'autres groupements. On nous escorterait jusqu'en Islande, et, à partir de là, nous n'aurions à compter que sur nous-mêmes. Les cargos étaient fortement armés et je pouvais remercier le ciel. Cependant, tout cela ne me plaisait nullement. Je détestais me traîner avec un convoi, je détestais cette sensation de participer en cible au tir aux pigeons. Je décidai, en dépit des ordres, d'essayer de semer le convoi une fois passée l'Islande.

Pendant deux jours, nous restâmes à l'ancre dans la rivière, à quelques milles au nord de Mourmansk. Nous avions espéré descendre à terre pour nous promener dans la ville et regarder les Russes, mais en vain. La ville était consignée. L'après-midi qui suivit notre arrivée, nous eûmes l'impression d'avoir été volés. Après des voyages comme celui-là, on avait bien le droit de s'amuser un peu. Comme la nuit tombait, il nous apparut qu'il n'était nullement question d'aller tirer une bordée à Mourmansk.

Les raids allemands débutaient au crépuscule et se poursuivaient jusqu'à l'aube, pratiquement sans interruption. Nous restâmes un moment sur la passerelle, à contempler ce spectacle, mais il faisait trop froid. Il y avait des incendies, des explosions et la D.C.A. soviétique ne ménageait pas les munitions. Elle disposait d'engins bizarres, des trains de fusées qui escaladaient le ciel à une vitesse terrifiante, environ une douzaine à la fois. Sans-Fil dit que c'était une nouvelle invention dont on lui avait parlé à Greenock, et qu'on verrait bientôt ça à Londres.

Nous ne dormîmes pas beaucoup cette nuit-là, car chaque fois que le grondement des bombes semblait se rapprocher, nous pensions que notre tour était venu. Il paraissait illogique que les Allemands nous aient harcelés sans arrêt depuis Reykjavik, pour renoncer à s'occuper de nous à présent que nous étions à l'ancre. Mais peut-être ne nous avaient-ils pas encore repérés.

Le lendemain, ils nous repéraient. Cinquante avions en formation serrée attaquèrent le convoi, alors étiré le long de la rivière. Les contre-torpilleurs d'escorte joignirent leur feu à celui de la D.C.A. soviétique ; ils descendirent un chasseur Yak. Les Russes ne parurent pas s'en formaliser. Du moins ils n'en laissèrent rien paraître. Nous continuâmes l'après-midi, lorsque se produisit la seconde attaque, à tirer comme des fous sur les ennemis comme sur les amis, car les chasseurs russes évoluaient parmi les vagues des lourds bombardiers comme des hirondelles dans un vol de corbeaux. Je ne sais pourquoi les attaques étaient moins harassantes que les attaques subies en mer, en dépit du fait qu'immobiles, nous offrions une bien meilleure cible. Sans doute les chasseurs soviétiques

y étaient-ils pour quelque chose, sans doute aussi la notion que nous avions accompli notre besogne et qu'il s'agissait de notre peau, non de celle des autres. Mais j'eus un soupir de soulagement quand, cette nuit-là, on nous fit descendre la rivière, nous éloignant du convoi.

Le départ était prévu à l'aube. Cette nuit-là encore, nous restâmes sur la passerelle, à regarder brûler Mourmansk. Il semblait impossible que la ville pût subir chaque soir un tel traitement et exister encore après tant de mois. Nous plaignîmes les Russes dans leur enfer glacé, et les équipages qui devaient attendre, pendant des semaines parfois, à l'ancre sur la rivière, le signal du retour.

Nous formions un petit convoi de sept cargos à moitié vides, escortés de deux contre-torpilleurs. Personne n'était venu réclamer le paquet. Moi-même, avant de l'oublier, j'avais pris la résolution de le déposer à Reykjavik.

Notre voyage de retour fut sans histoires. Un seul avion s'approcha de nous prudemment, puis disparut dans le soleil aussitôt que les contre-torpilleurs ouvrirent le feu sur lui. Peut-être nous avait-il pris pour un troupeau de baleines. Nous n'avions rien d'autre à faire toute la journée, que de nettoyer le pont et les mâts, et de dégivrer l'œrlikon. Nous prenions le quart avec régularité, et sans heures supplémentaires, comme en temps de paix. L'humeur du cuisinier s'éclaira et il nous fit essayer des recettes soviétiques comme le bortsch et les piroschkys, mais sans succès. Le bortsch, ce n'était après tout que de la soupe avec des morceaux de fromage qui flottaient dedans, et quelques gouttes d'un ingrédient censément du vin du Caucase, qui rappelait extraordinairement l'alcool à brûler. Le cuisinier soutint que c'était ce que les Russes buvaient, alors Sans-Fil en emplit une cuiller, y mit le feu et le lui lança à la tête. Les gouttes éparpillées continuaient à brûler.

Le cuisinier inaugura alors une violente campagne anti-russe ; qu'il remît un jour la main sur le dourak qui lui avait échangé ce produit contre trois paquets d'excellent macaroni, il lui arracherait les oreilles et en ferait de la farce pour les piroschkys. Les piroschkys, c'étaient de petites bouchées fourrées d'un peu de viande hachée. Ils étaient incomestibles, mais Sans-Fil dit que c'était parce qu'ils étaient crus. Le cuisinier en mit au four une douzaine. L'extérieur fut carbonisé. Les mouettes elles-mêmes n'en voulurent pas, après que les deux chats les eurent dédaignés.

***

A Rekjavik, je me présentai au quartier général, mon paquet à la main, espérant m'en débarrasser. Je fus reçu par un officier au crâne dégarni assis derrière un bureau couvert de médicaments contre le rhume. Il regarda le paquet avec méfiance, le tourna et le retourna. Enfin il secoua la tête, prit une des petites bouteilles qui se trouvaient sur son bureau, dévissa la capsule qui était solidaire d'une petite pipette, rejeta la tête en arrière et s'envoya une giclée dans chaque narine. Après avoir

absorbé la drogue avec un bruit désagréable, il déclara, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes : « Puisque vous vous rendez à Montréal, il me paraît tout à fait indiqué que vous déposiez vous-même le paquet. »

Je lui demandai : « Où cela? Au bureau de poste? »

Il expirait, il eut la force de prononcer : « On vous le dira là-bas. »

Au retour nous suivîmes docilement un convoi poussif formé de six navires, les plus lents qui aient jamais navigué dans ces eaux peu troublées. Nous nous ennuyions tellement, que nous tournions autour du convoi à toute vitesse, comme un contre-torpilleur à la Walt Disney protégeant martialement ses ouailles. J'intervins juste à temps pour empêcher le second de hisser le signal : « Exercice de sauvetage, les radeaux à la mer ». Je lui rappelai qu'une fois les radeaux à la mer, il n'existait aucun moyen de les remonter à bord. Tout ce qu'il trouva à dire, c'est : « Oh! vraiment. » Nous épuisâmes tous les moyens de nous distraire. Nous allâmes même jusqu'à décalquer sur des morceaux de papier sulfurisé les femmes nues de la collection personnelle du chef-mécanicien. Enfin, la veille de notre arrivée à Montréal marqua l'heure de la grande toilette. Depuis des semaines, nous ne nous étions pas lavés, et tout à coup, chacun se sentit dévoré d'une grande nostalgie de propreté. Le cuisinier assailli par toutes les demandes d'eau chaude, entra dans une grande fureur. D'abord il refusa d'accéder à nos prières, ensuite il nous rationna à un baquet chacun. Pour le fléchir, il fallut accepter deux repas froids à la suite avant de pouvoir procéder à une désinfection complète. Je recouvris ma couchette avec mon ciré, je décrochai tous mes vêtements et je les transportai dans la chambre des cartes. C'est seulement lorsque ma cabine eut été complètement débarrassée de tout ce que l'eau savonneuse pouvait tacher, y compris la carpette, que je commençai l'opération.

Ce soir-là, devant le dîner froid, nous avions l'aspect et les attitudes de convalescents. Nous étions trop las pour nous asseoir correctement et grignoter nos tranches de pain sec. Nous étions affalés sur la banquette, mâchonnant lentement et nous n'avions pas le courage de parler. Le chef-mécanicien attira sur lui l'attention générale, car il y avait des petits nuages de fumée qui sortaient par le col ouvert de sa chemise chaque fois qu'il remuait les bras. Quelqu'un lui demanda ce que c'était. Il ne comprit pas tout d'abord, il n'avait rien remarqué. Mais il procéda à l'expérience, agita les bras, plongea le nez dans son col et dit : « Oh! du talc. »

Je lui en empruntai un peu après le dîner, et je me saupoudrai des pieds à la tête avant de me mettre au lit. C'était délicieux. Malheureusement, le lendemain matin, il y avait une fine couche de poudre sur toutes choses dans ma cabine, et il fallut brosser mon uniforme neuf.

Je ne pense pas qu'aucun d'entre nous aurait pu donner la raison de tous ces préparatifs. Naturellement, la conversation à table roulait plus

que jamais sur les femmes. Mais de nous tous, seul le second était capable de descendre à terre et de ramasser une femme comme on boit un verre de bière avant d'aller au cinéma. Nous autres, nous étions bien trop sentimentaux pour ne pas en faire une longue séance de pleurnicheries, un échange de confidences dans un bar enfumé, par-dessus des verres de mauvais whisky ou de champagne bon marché, jusqu'à ce que tout finisse dans un brouillard. Et cependant, nous savions tous que cette fois ce serait différent.

Quand nous pénétrâmes dans l'avant-port de Montréal, la ville avait un air sinistre parce qu'il pleuvait, mais le pilote assura que le temps allait se lever, que c'était un vrai temps de Montréal. Sans-Fil qui se tenait sur la passerelle tout habillé et prêt à descendre à terre, lui jeta un regard incrédule. C'était un vrai temps de partout chaque fois que nous entrions dans un port avec la perspective de tirer une bordée. Sans-Fil voulut savoir s'il y avait un théâtre à Montréal. Le pilote demanda : « Un théâtre avec des acteurs vivants ? — Oui, dit Sans-Fil, un théâtre. — Non, dit le pilote, pas avec des acteurs vivants. Mais il y a des cinémas. — Y a-t-il une salle de concert ? dit Sans-Fil. — Avec de vrais musiciens ? — Naturellement, pas des vampires. » Le pilote ne savait pas ce que c'était que des vampires, mais pour les salles de concert, il n'en connaissait pas. Il y avait des cinémas. Sans-Fil dit avec calme : « Je n'aime pas le cinéma. » Il semblait mettre tout dans le même sac, le pilote, le mauvais temps, le quai lugubre, les tas de charbon couronnés de neige sale. « Eh bien, dit le pilote, c'est tout à fait regrettable, car il y a d'excellents cinémas par ici. » Puis il se tourna vers moi : « En avant, toute », dit-il.

***

Le soir même, une heure après l'accostage, elle était là. J'étais en bras de chemise, en train de nouer ma cravate devant la glace ; soudain le cuisinier, au comble de l'agitation, se précipita dans ma cabine en criant : « Capitaine, capitaine, venez vite, elle est là, elle est assise au carré. Seigneur, Seigneur, doux Jésus, vous n'avez jamais vu ça. Quelle femme, capitaine, quelle femme ! Venez voir les autres, ils sont tous rassemblés, les yeux leur sortent de la tête, ah ! nom d'un chien ! »

C'est au moment où le pilote avait dit : « En avant toute » que j'avais acquis la certitude qu'elle ferait son apparition à bord. Je n'avais plus pensé au petit ou à sa femme depuis des semaines. Et cette après-midi-là, lorsque cette éventualité s'était présentée pour la première fois, j'avais pu la chasser de mes pensées. Il était possible qu'elle vînt. C'est tout. Elle avait peut-être appris que nous allions venir et la date de notre arrivée, en cherchant à récupérer les affaires de son mari. On lui avait dit que le paquet se trouvait à bord du navire même où il avait été tué. Mais ne voulant pas gâcher cette merveilleuse permission que je me promettais, j'avais pensé à autre chose.

Je demandai au cuisinier : « Lui avez-vous dit que j'étais à bord ? »

— Bien sûr, bien sûr, capitaine. Je suis venu vous chercher tout de suite, il faut voir ça, il n'y a pas une minute à perdre : quelle poule...

Et il se rua vers le carré. Je continuai à nouer lentement ma cravate. S'il n'y avait eu cette lettre, je me serais dépêché. A présent, je ne pouvais me dissimuler qu'à ses yeux j'apparaîtrais comme l'assassin de son mari. Je pensai un instant à m'échapper, mais il fallait que je lui remette le paquet et je ne voulais pas avoir l'air plus coupable encore. Après un instant de panique, je décidai d'en finir au plus vite. Je n'allais pas la laisser me gâcher ma soirée.

En mettant ma veste, je remarquai le ruban qu'on m'avait donné pour avoir éperonné le sous-marin. J'envisageai de l'enlever, car il ne semblait pas convenir à un homme qui se roulait par terre sur sa passerelle lorsque tout devenait noir devant ses yeux. Mais, à la réflexion, il me parut préférable, au lieu de l'enlever, de le mettre bien en évidence. En ayant l'air d'un héros, je faisais de lui un héros. Je mis ma casquette, ma capote que je laissai ouverte pour faire voir le ruban, et je descendis au carré.

En bas des marches, j'aperçus une grosse dame, étroitement comprimée entre le chef-mécanicien et le second en grand uniforme ; son chapeau était couvert de fruits et elle tordait un mouchoir entre ses doigts. Je crus un moment que j'étais devenu fou, ou alors le cuisinier ; puis il me vint à l'esprit qu'évidemment, elle n'était pas venue seule. La grosse dame devait être sa mère, ou la mère du petit.

Tout le monde semblait parler à la fois ; lorsque mes jambes apparurent dans le cercle de lumière, il se fit un grand silence. Elle était assise au bas bout de la table, entre le lieutenant-mécanicien et un civil que je ne connaissais pas. Elle leva les yeux vers moi. Mon cœur cessa de battre. Son visage était si beau et si fier, empreint d'une douleur si pure, que je compris tout de suite qu'elle avait donné foi à notre récit. C'était la veuve d'un homme brave.

Quand elle aperçut mes galons, son visage s'altéra. J'entendis à côté de moi un bruit étrange. Je me retournai. La dame au chapeau avait porté son mouchoir à sa bouche pour étouffer un sanglot, et elle me regardait, les yeux révulsés. Une voix avide prononça : « Le voici, c'est le capitaine. » Le cuisinier, naturellement. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Je l'aurais tué.

Le silence qui suivit cette déclaration fut si pénible que je me crus obligé de dire maladroitement : « Oui, je suis le capitaine. » Alors elle dit : « Je le vois bien. »

Je la regardai en face. Elle ne cilla pas. Ses yeux étaient froids et durs. Je dis au cuisinier : « Vous donnerez à Madame le paquet. »

Le cuisinier répondit : « Tout de suite, capitaine. » Enfin il avait compris. Alors je dis : « Bonsoir », et je sortis.

En arrivant sur le pont, je remarquai qu'il pleuvait toujours. Je marchai

tranquillement vers la passerelle et je ne me hâtai que lorsque j'entendis des pas qui trébuchaient dans l'escalier du carré et qui sonnaient sur le pont.

Il me rattrapa sur le quai dans le cône de lumière blafarde qui tombait d'un réverbère et que la pluie striait de gouttes brillantes. Hors d'haleine, il appelait : « Capitaine! Capitaine! » Je l'attendis.

— Je suis son père, dit-il haletant. Je suis navré qu'elle ait agi ainsi ; nous avions parlé de tout cela à la maison et dans le train et elle a très bien compris, je vous jure qu'elle a compris, seulement elle est très jeune, et sa mort lui a donné un choc terrible ; elle n'est pas encore tout à fait remise et il ne faut pas lui en vouloir, elle n'a rien contre vous.

Tout à l'heure, je n'avais pas fait attention à lui. Je voyais à présent dans la lumière son visage vieilli, et l'expression pathétique de ses yeux. J'eus pitié de lui. Embarrassé, je murmurai : « Ça n'a pas d'importance, je comprends très bien, c'était... c'était un bon petit... je veux dire, un fier camarade. Je... je suis vraiment désolé... » Tout ceci ne tenait pas debout mais il parut touché d'une manière incompréhensible. Il s'empara de ma main et son visage se crispa. Il dit : « Je suis si content de vous avoir vu, Capitaine. Si jamais vous venez à Toronto... » Je répondis vivement : « Mais bien sûr » et je me sauvai.

Je ne savais où j'allais et le quai était mal éclairé. Je n'avais pas fait cinquante mètres que je me heurtai le tibia contre une bitte d'amarrage. Je poussai un juron. Derrière, je l'entendais appeler : « Capitaine! Ça va? » Il se tenait toujours dans l'enceinte faiblement éclairée et il me regardait. Je répondis joyeusement : « Mais bien sûr, bonsoir » pour qu'il ne me coure pas après. Et j'arpentai les derniers mètres du quai, jusqu'aux marches, les mains dans les poches, en râlant.

Après avoir grimpé les marches, j'arrivai sur une sorte de boulevard éclairé. La ligne des réverbères se reflétait lugubrement sur l'asphalte mouillé et se perdait dans la pluie. On ne voyait pas grand monde, rien qu'un policeman dans son ciré luisant et un cycliste qui disparaissait par moments dans les zones d'ombre. Je le regardais apparaître et s'évanouir quand j'entendis un doux chuintement au-dessus de ma tête et un trolleybus éclairé sortit d'une rue latérale et s'éloigna.

Le policeman s'approcha de moi et me demanda : « Besoin de rien, camarade? »

Je dis : « Vous pourriez peut-être me dire où il y a un cinéma dans le quartier? »

Il répondit : « Un cinéma, dans le quartier, voyons... » Il parlait lentement comme un homme qui s'ennuie sous la pluie et qui est heureux de bavarder un peu. « Un cinéma, répétait-il, mais pourquoi pas l'Empire? Suivez donc le boulevard jusqu'à la rue du trolleybus... » C'était si compliqué que je n'aurais rien compris si j'avais écouté. A la fin, il dit : « Mais après tout, pourquoi ne pas prendre le trolleybus? »

***

Je parvins jusqu'au cinéma où je m'engouffrai sans regarder le programme, poursuivi par des trombes d'eau.

Je regardais le prix des places affiché au-dessus du guichet de la buraliste, quand elle m'en tendit un avant que je lui ai rien demandé. C'était le plus cher, et je lui dis : « Désolé, mais je préférerais un balcon. » Elle répondit : « Pourquoi? c'est très loin de l'écran. »

— Peut-être, mais ceci est trop cher pour moi.

— Oh! dit-elle étonnée, mais vous n'avez pas besoin de payer.

— Et pourquoi pas?

— Mais parce que vous êtes un commandant de convois.

Je murmurai : « Alors, parfait » et je m'éloignai, mais comme je voulais connaître le fond de l'histoire, je revins vers elle :

— Mais dites donc, qui va payer ma place?

— La maison.

— Oh! très bien.

Si j'avais eu la manière, je lui aurais rendu son ticket et je l'aurais invitée à boire un verre. Mais cette gratitude générale avait créé comme une barrière entre nous. Je me sentais un peu gêné à cause de ce sous-marin unique. Je suis sûr qu'elle serait venue à mon rendez-vous si je m'étais mis à lui parler du sous-marin et comment il nous avait poursuivis en crachant comme une baleine.

Le grand film était commencé depuis longtemps. Je n'en connaissais pas le titre. Tout d'abord, je pensai que c'était un film de jardinage, parce que je voyais une jolie jeune fille agenouillée devant une plate-bande, creusant des trous avec une petite pelle, et mettant dans les trous quelque chose qui ressemblait à des oignons, avec un air inspiré comme si elle enterrait des rouges-gorges. Mais on entendit à la cantonnade des détonations et elle posa sur sa tête ce que j'avais pris pour un pot de fleurs et qui était un casque. Elle continua à ensevelir bien proprement ses oignons, mais quelqu'un l'appela par la fenêtre : « Annie! Tu ne peux pas rester là, c'est trop dangereux! » La jeune fille leva les yeux sous son casque avec un pâle petit sourire et répondit : « Ne t'inquiète pas, maman chérie. » J'avais tout compris : son amoureux était dans l'armée, elle pensait qu'il était mort, mais à la fin on apprenait qu'il n'en était rien. J'avais vu si juste que j'eus un peu peur de moi-même, comme si dans cette cave chaude pleine de gens sentant la pluie, je m'étais subitement découvert un sixième sens.

Après le grand film, la salle fut à demi éclairée, et on projeta des images publicitaires représentant des séchoirs électriques, des grille-pain, des bicyclettes.

Vers la fin de l'entr'acte, une main tenant un caramel se balança devant mon nez. Je regardai de côté, un peu éberlué, et je vis une grande femme qui me souriait. Je dis « merci » et je m'emparai du caramel. Elle me

regardait attentivement, avec bienveillance, tandis que je défaisais le papier. Puis elle me demanda si ça n'avait pas été trop atroce. Je voulus lui faire plaisir et lui en donner pour son caramel, mais justement ce caramel me collait les dents, et je connus une minute atroce. Dieu eut pitié de moi et donna l'ordre d'éteindre les lumières et de passer les actualités.

Pendant les sifflements, les hurlements et les coups de feu des actualités, la présence de ce grand corps qui respirait à côté de moi me parut difficile à supporter. Je me levai et sortis. La buraliste était toujours assise derrière son petit guichet, mais elle ne me remarqua pas car elle tricotait. Bientôt, j'en étais sûr, quelqu'un recevrait un chandail. Ils étaient vraiment trop gentils, les Canadiens, mais si j'avais su, je n'aurais pas laissé mes vêtements civils à Westport.

J'entrai dans des bars, je bus du mauvais whisky en écoutant gueuler la radio, et partout on me répétait : « Les commandants de convois ne paient pas ici, merci beaucoup. » Je commençai à comprendre pourquoi le père du petit avait été si ému lorsqu'elle avait été désagréable avec moi ; être désagréable dans cette ville avec un commandant de convois, c'était pire que de jurer dans une église. Arpentant la ville sous la pluie, buvant un peu d'alcool, je ne pensais pas trop à elle. De temps en temps seulement. Et quand ses yeux s'imposaient à ma mémoire, je m'obligeais à penser à autre chose.

J'ignore combien de temps j'errai dans la ville, mais à la fin, la pluie et l'uniformité des bars eurent raison de moi. Il me vint à l'idée de rentrer à bord, mais cette perspective était si déprimante que je continuai à me tremper et à me geler en cherchant une nouvelle place avec des bars. Enfin j'essayai de me persuader combien ce serait gentil de monter seul à bord de mon cher petit navire, de me faire du thé bouillant dans ma petite cuisine tiède, et en robe de chambre dans ma chère petite cabine de lire des romans policiers ou de feuilleter nonchalamment des luxueux magazines pleins de nus somptueux. Il me fallut près d'une heure d'éloquence pour me convaincre. Entre temps, mes chaussures avaient pris l'eau et je transpirais tellement sous ma lourde capote que j'aurais aussi bien pu me promener tout nu sous la pluie. Je perdis encore vingt minutes pour repérer un kiosque où je trouverais des romans policiers. Enfin j'y réussis.

J'achetai trois livres sur la couverture desquel on voyait des revolvers et des blondes pâmées, et cinq magazines pleins de femmes nues et de recettes pour temps de guerre. Mes livres à l'abri sous ma capote, je me demandai comment j'arriverais à regagner le port. J'étais complètement perdu. L'idée me vint de prendre un taxi, mais je ne voyais passer, et encore pas souvent, que de grosses voitures qui glissaient somptueusement sur l'asphalte ruisselante. L'une d'elles s'arrêta le long du trottoir et le chauffeur me demanda : « Taxi, Capitaine ? » Toutes ces voitures,

c'étaient des taxis. Je lui dis : « Merci, il faut que j'aille jusqu'au port. » Il répondit : « Jusqu'à Toronto si vous voulez. Montez. »

Comme je me laissais tomber sur les coussins, je me demandai pourquoi tout Montréal semblait participer à cette conspiration qui avait pour but, par les moyens les plus subtils, de me ramener à elle, à commencer par le pilote. Il était grand temps que j'aille me cacher dans ma cabine avant de perdre la tête.

En descendant l'escalier qui me projetait dans l'obscurité fangeuse du quai, je ne pouvais me dissimuler que la soirée qui m'attendait serait dépourvue de gaîté. Mais, après m'être enfoncé à deux reprises dans la boue jusqu'à la cheville, je ressentis un petit frisson de plaisir en montant à bord. Le navire était silencieux. Seule la cuisine était éclairée, mais je la trouvai vide. Le cuisinier, dont c'était le quart, avait évidemment décampé en laissant la lumière allumée pour faire croire qu'il y avait du monde. Je ne pouvais lui en vouloir. Je lui sus gré même d'être parti : la perspective de mettre ma robe de chambre et de boire du thé bouillant en feuilletant mes journaux ne prenait tout son attrait que si j'étais complètement seul à mon bord.

J'avais d'abord pensé enlever ma capote en déposant les journaux dans la chambre des cartes, mais j'étais si mouillé que je préférai la quitter dans la cuisine. Une fois la capote enlevée, je m'aperçus que tous mes vêtements étaient trempés, et qu'ils fumaient déjà dans la chaleur du fourneau. La porte qui donnait sur la cabine du cuisinier était entrouverte et j'aperçus dans l'intervalle éclairé par l'ampoule de la cuisine, accrochée au mur, une robe de chambre gris souris et aussi le galon d'une ceinture. En toutes autres circonstances, l'idée de passer un vêtement appartenant au cuisinier m'aurait donné la chair de poule ; mais j'étais glacé et trempé jusqu'aux os et je me dévêtis. Je me frictionnai avec une serviette de cuisine tiédie au-dessus du fourneau, j'endossai la robe de chambre. Je découvris aussi une paire de pantoufles fourrées que j'enfilai. Puis j'entrepris de faire bouillir l'eau pour le thé.

En attendant, je m'assis sur le banc étroit, face au fourneau. Et là, les pieds au chaud, douillettement drapé dans la robe de chambre, je commençai à me sentir, en feuilletant mes magazines, tout à fait à mon aise. La bouillotte chantonnait.

Il faisait noir comme dans un four. La pluie ruisselait sur le pont. Il me fallut évoquer très fortement le retour imminent du cuisinier pour retrouver assez de courage et sauter dans l'obscurité en retenant mon souffle.

La pluie me cingla comme de la grêle. La robe de chambre fut tout de suite traversée, mais je ne pouvais pas courir parce que je perdais mes pantoufles.

Quand j'atteignis la chambre des cartes, j'étais trempé jusqu'aux os. Je franchis le seuil avec un soupir de soulagement et j'allais poser le plateau sur la table, quand j'aperçus une forme assise dans l'ombre.

Je me figeai sur place. Mon cœur battait à grands coups. Il faisait si sombre, et le personnage se tenait si raide sur sa chaise, que je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'un cadavre ; mon esprit s'était déjà mis au diapason des romans policiers.

Je dis d'une voix éraillée : « Qui est là ? »

Quelqu'un répondit : « C'est moi. »

Pendant une seconde d'égarement, je crus que c'était la caissière du cinéma. Puis avec un sentiment de profonde appréhension je compris.

Tout mon sang-froid me revint ; seule subsistait cette faiblesse derrière les genoux qui se manifestait au début des attaques. Je posai le plateau sur la table, tâtonnai sur la planchette pour trouver les allumettes. J'en grattai une, et sans la regarder, j'allumai la lampe.

Je me retournai. Mon cœur se remit à battre. Elle fixait sur moi ses yeux bleus emplis d'un désespoir si total que je crus qu'elle était devenue folle. Son visage était d'une pâleur mortelle, ses cheveux mouillés pendaient sur son front et sur ses joues, et son col de fourrure était tout aplati. Elle frissonna. Je dis : « Au nom du ciel... », mais elle m'interrompit. Sans détourner de moi son regard perdu, elle me demanda : « Pourquoi m'avez-vous menti ? »

« Je vous demande pardon... » dis-je, toujours persuadé qu'elle avait perdu la tête. Elle leva la main et je me raidis à la pensée qu'elle avait peut-être un revolver. Mais elle me montrait du doigt un tas de papiers éparpillés sur la table. Elle les ramassa et me les mit dans les mains. Et je pus lire : « *Ma chérie, ma chérie, il faut que je te le dise tout de suite ou je vais devenir fou. Je ne sais pas ce qui se passe à bord de ce navire, mais je n'ai jamais eu si peur de ma vie. Je n'étais pas arrivé depuis cinq minutes que j'avais acquis la conviction qu'ils allaient me brimer à mort...* »

J'en avais assez lu. Je restai là à contempler ce bout de papier. Je comprenais à présent pourquoi j'avais éprouvé une appréhension poignante lorsque pour la première fois, le cuisinier, debout dans le carré, tenant son ardoise sous la lampe, avait lu à haute voix le brouillon de sa lettre.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

Je voulus remettre de l'ordre dans mes pensées, trouver la réponse appropriée. Peine perdue. J'étais épouvanté par notre propre sottise, par notre maladresse. Je me revoyais assis sur cette chaise qu'elle occupait à présent, regardant dans le tiroir les lettres du petit, et pensant : il suffit d'ouvrir ces lettres pour connaître la vérité.

Je levai les yeux et je compris que je n'en sortirais jamais si j'essayais de la tromper encore. Elle connaissait la vérité aujourd'hui, et mieux que nous qui avions vu sous nos yeux tomber le petit.

Je vis soudain ses lèvres qui tremblaient. Une grosse larme roula sur sa joue en étincellant dans la lumière. Une onde chaude de pitié m'envahit tout entier. Puis, au moment où j'allais dire quelque chose, je compris

bien que je n'étais pas moins soulagé que bouleversé. Lorsque j'avais vu ces yeux bleus s'emplir de larmes, l'angoisse qui m'étreignait s'était dissipée. Tout espoir n'était pas perdu. Moi-même, j'étais sauf. Soudain je pris conscience du spectacle que je présentais : en robe de chambre dégoulinante, en pantoufles spongieuses. Je me retournai pour fermer la porte, et serrai ma robe de chambre. Alors je l'entendis qui pleurait.

Elle avait enfoui son visage dans ses mains, ses cheveux mouillés les recouvraient. Je voulais me rapprocher d'elle, lui dire quelques paroles de bon sens et de réconfort mais j'en étais empêché par cette robe de chambre détrempée. Le froid qui m'envahissait me délivra de mon embarras, m'aida à me mettre en colère. Je dis : « Je suis vraiment désespéré de tout ceci. J'aurais dû m'en douter. »

Elle sanglotait, le visage toujours caché. Au lieu d'être ému, je me sentais irrité. Je lui dis : « Allons retournez à votre hôtel, enfin chez vous. J'irai vous voir demain matin et je vous expliquerai tout. »

Elle voulut maîtriser ses sanglots. Je vis ses doigts étreindre son front. Ses épaules frémirent mais elle se contint. J'étendis la main pour l'aider à se relever, mais je l'entendis murmurer : « Lâche, lâche. »

Cela me frappa, car elle avait raison.

Puis elle dit : « C'était un lâche, un lâche. »

Je répondis : « Vous ne savez pas ce que vous dites. Rentrez à l'hôtel. Je vous verrai demain. Allons. » Je lui effleurai l'épaule. Elle se redressa avec une telle vivacité que je reculai. Elle me regardait à travers ses mèches emmêlées, elle secoua la tête et la rejeta en arrière. Ses yeux étincelaient de colère. « Comment osez-vous me parler sur ce ton? demanda-t-elle presque sans desserrer les dents. Vous n'avez donc pas de cœur? »

Je dis : « Nous pourrons parler demain. Je suis désolé d'être obligé de vous mettre à la porte, mais je suis trempé et vous aussi. Tout cela, c'est très gentil, mais il ne s'agit pas d'attraper la crève. »

Elle se dressa et je pensai qu'elle allait me planter là, mais elle retira son manteau, et me le jeta en disant : « Vous n'avez qu'à le mettre sur vous si vous avez froid. Je ne partirai pas d'ici avant de connaître toute la vérité. »

Comme elle se tenait là, debout dans la lumière, la poitrine haletante, je revis la photographie et comment elle soulignait les lignes de son corps. Pour échapper à son regard, je me baissai et ramassai son manteau. Puis, me redressant, je lui dis : « La vérité, mais vous la connaissez! Vous avez lu ses lettres. S'il a écrit ce que je crois savoir vous comprendrez que ce n'était pas un lâche. Il n'y a rien d'autre. »

— Vous mentez, cria-t-elle. Pourquoi m'avoir écrit votre lettre si vous ne l'aviez pas pensé? Pourquoi alors essayer de me cacher la vérité, si vous étiez si sûr de lui?

J'aurais dû lui rendre son manteau et la mettre à la porte, car elle était trop belle dans sa colère. Mais je n'en fis rien. Je la regardai bien en face

et je lui dis : « La lettre n'était pas de moi. Elle a été écrite par mes officiers. Dites-moi donc ce que vous imaginez à votre tour? Comment pensez-vous qu'il ait trouvé la mort, si vous ne les croyez pas! »

Elle répondit : « C'est ce que je suis venue chercher. Et je veux le savoir *tout de suite.* »

Je jetai le manteau sur le divan, et, allant à la table, je versai une tasse de thé. Je repris : « Il est possible que cette lettre ait embelli un peu les choses, mais elle dit vrai. Il a été tué comme nous vous l'avons raconté : il a entendu crier quelqu'un, il a couru hors de l'abri et les mitrailleuses ne l'ont pas manqué. »

— Qui a crié?

Je mis un morceau de sucre dans le thé et je le remuai. Puis je lui tendis la tasse en lui disant : « C'est moi. » J'avais parlé avec calme, en détournant la tête, pensant qu'elle allait prendre la tasse. D'un revers de main elle l'envoya voler à terre.

Cela fit un bruit mat. Irrité, je me retournai vers elle, mais son regard affronta le mien avec une telle expression de rage, que je reculai. « Vous mentez », criait-elle.

« Sacré nom de..., » criai-je. Mais les mots s'étranglèrent dans ma gorge. Je crus qu'elle allait me cracher au visage.

— Vous me prenez donc pour une imbécile? Vous voulez me faire croire que vous êtes le genre d'homme à perdre la tête pendant une attaque et à vous jeter sous les mitrailleuses en pleine crise de nerfs? Allons donc. Mais lui, il en était bien capable. C'était un poltron et je le savais. Je l'ai toujours su, depuis le début de la guerre, et quand j'ai reçu votre lettre, je... j'étais...

— Vous étiez folle de joie? dis-je tristement.

Son visage me faisait peur. Elle répondit : « Je l'aimais mieux mort en brave que vivant en lâche. »

Je ne savais que dire. Je n'étais pas indigné mais perplexe. Comment pouvait-on dire pareille chose? Je savais bien qu'elle n'était pas dans son état normal. Son père me l'avait dit et je pouvais le voir. Quelle jeune femme de son milieu et de son éducation, si elle n'avait perdu la tête, eût couru sous la pluie et, trempée jusqu'aux os, se fût ainsi arrêtée, les lettres de son défunt mari à la main, dans la cabine obscure d'un remorqueur abandonné? On pouvait la comprendre, lui pardonner. Ce n'était qu'une victime pathétique des slogans mensongers, de la littérature patriotique et d'une ignorance absolue des réalités de la guerre. Depuis le jardin d'enfant, son idée de l'honneur avait été corrompue et, la guerre venant, les journaux avaient fait le reste. A la pensée des journaux et de l'homme qui avait écrit *En avant toute*, je me mis en colère. J'arpentais la pièce dans ma robe de chambre humide en disant : « Nom de Dieu, Nom de Dieu... »; je ne pouvais rien dire d'autre, aussi je m'en tenais à ce « Nom de Dieu ».

Elle demanda : « Qui était-ce? » Mais je continuai mon manège. Je

voulais bien être pendu si je lui disais autre chose que ce « Nom de Dieu pour toute cette sacrée bande d'assassins qui... »

Mais elle me prit par les revers et me secoua de ses deux mains en grondant : « Qui a crié, mais qui, qui ? »

Je pouvais sentir son souffle sur mon visage. Ses yeux étaient si proches des miens que je pouvais y lire la folie, la folie de la guerre. Une tristesse bizarre tomba comme une pierre à travers ma rage au plus profond de moi-même. Enfin je lui dis : « Un chat. »

Elle me regardait avec horreur. Elle me regardait comme si, dans mes yeux, elle le voyait mourir. Puis elle eut un râle singulier, comme un rire, et sanglotante elle laissa tomber sa tête sur mon épaule.

Je lui dis : « En voilà assez, vous n'y comprenez rien. » Elle sanglotait sauvagement en m'étreignant.

Je lui hurlai : « Assez, assez, écoutez-moi ! » mais complètement affolée, elle tremblait et criait. Je l'empoignai par les cheveux et lui redressai la tête. Elle brâmait comme un animal qui souffre, ses yeux étaient révulsés, ses lèvres gonflées. Alors je lui lançai une gifle.

Elle se tut instantanément. Ses pupilles s'agrandirent et elle me regarda comme elle m'avait regardé pour la première fois, lorsque j'étais entré au carré. Puis ses yeux se firent paisibles et rêveurs ; ses lèvres s'entrouvrirent. Nos bouches se joignirent, elle s'abandonna dans mes bras.

***

Quand tout fut fini, nous connûmes un instant de détresse infinie. Etendue sur le divan, sanglotante, elle gémissait : « Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous fait ? » En me levant, je vis, éparpillés sur le plancher, les lettres, ses bas, sa robe. Je ne pouvais plus voir cela. Je sortis.

Je restai sous la pluie, hébété. Des pensées, des mots flottaient dans une sorte de vide grisâtre. Tout ceci était si irréel que je n'éprouvais, en fait, plus rien. Peu à peu, je me sentis gagner par une immense compassion. Comme s'il m'avait été donné de planer vertigineusement dans les airs, il me semblait nous voir tous deux, notre étreinte, la chambre des cartes avec ses petits hublots éclairés, le navire, le port obscur, l'océan, la guerre enfin.

La pluie crépitait et gargouillait sur le pont, le filet de protection claquait dans le vent. Ma pensée redescendit vers elle ; jamais, depuis que j'avais perdu Stella, je n'avais éprouvé une telle tendresse, une telle pitié. Je voulus retourner dans la chambre des cartes. Mais, en jetant un coup d'œil par le hublot embué, j'aperçus une forme blanche qui se mouvait sous la lampe, et je compris qu'elle se rhabillait. Ce n'était pas le moment de revenir ; j'allai à la cuisine prendre mes vêtements.

Tout y était comme je l'avais laissé ; la bouillotte chantonnait toujours, et on entendait un doux sifflement chaque fois qu'une goutte d'eau tombait sur le fourneau, de mon pantalon accroché au séchoir. N'avais-je pas rêvé ? N'avais-je pas lu, les pieds sur le feu, tout ce que je venais de vivre ? J'enlevai la robe de chambre du cuisinier, elle tomba par terre

avec un bruit mouillé. J'enlevai les pantoufles et je commençai à me frotter avec la serviette. Soudain, j'entendis courir sur le pont des souliers à hauts talons.

La panique me saisit. Je n'avais jamais pensé qu'elle se sauverait ainsi sans me revoir, sans me permettre de lui parler, de la consoler. J'ouvris la porte de la cuisine en criant : « Mary, Mary, ne faites pas cela! Ne partez pas! Mary, arrêtez! Mary! »

Mais elle ne répondit pas. J'aperçus sa silhouette emmitouflée courir sous la lumière morne de l'arc électrique, là où son père s'était arrêté, puis s'évanouir dans l'ombre. Je criai : « Mary! » encore une fois avec tant d'angoisse et de désespoir que les larmes jaillirent de mes yeux. Mais elle ne s'arrêta pas, elle ne tourna même pas la tête. Je l'aperçus qui gravissait en chancelant les marches qui donnaient sur le boulevard. Enfin elle disparut. La pluie s'engouffrait par la porte ouverte. L'arc électrique se balançait dans le vent.

Je m'habillai à la diable. Je passai mes chaussures sur mes pieds nus, empoignai ma capote et, sans prendre ma casquette, je me précipitai sur le quai. J'enjambai des obstacles informes, je trébuchai sur les marches, mais lorsque je pus parcourir du regard l'asphalte du boulevard, luisant sous l'éclairage axial, je n'aperçus plus personne.

Je la cherchai pendant deux jours. Je téléphonai à tous les hôtels, à tous les gens qui portaient son nom. De Mourmansk, nous lui avions écrit par l'intermédiaire de l'Etat-Major de la Marine. Je m'y rendis pour avoir son adresse près de Toronto. Quand ils l'eurent trouvée enfin, je voulus lui téléphoner. Mais elle n'avait pas le téléphone ou son numéro n'était pas dans l'annuaire. J'appelai l'interurbain pour savoir si je pourrais l'atteindre par des voisins, mais tout ce que je pus obtenir, c'est qu'on la préviendrait de m'appeler. Je donnai le numéro du bar où je me trouvais.

J'attendis là jusqu'à l'heure de la fermeture, en buvant du whisky, en subissant la radio. Le barman refusa mon argent, et comme j'étais désespéré, épuisé et ivre, nous faillîmes nous battre.

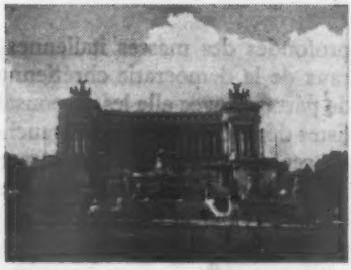
Le lendemain à l'aube nous escortions un convoi à destination de Greenock où de nouvelles instructions nous attendaient.

JAN DE HARTOG

(TRADUCTION DE PIERRE JAVET)

LES

PARTIS POLITIQUES EN ITALIE



par ★ ★ ★

La situation politique italienne est caractérisée par un malaise général qui tient à des causes multiples : agitation sociale, déterminée essentiellement par le déséquilibre existant entre le bas niveau des traitements et salaires, et le coût élevé de la vie ; le marasme des affaires ; le chômage, lenteur des réformes sociales. A ces sujets de mécontentements s'ajoutent des motifs d'ordre plus sentimental, comme l'amertume laissée dans les cœurs par la défaite ; la conviction d'avoir été traité injustement par les Alliés dont on estime, du côté italien, qu'ils ont imposé à l'Italie un diktat ne tenant pas compte de la contribution apportée par le peuple de la péninsule à l'effort de guerre des puissances démocratiques après la chute du fascisme ; les déceptions provoquées par le verdict des Nations Unies consacrant la perte, pour l'Italie, de ses anciennes colonies en Afrique, ainsi que par les difficultés qui ont fait obstacle jusqu'à présent au retour de Trieste sous la souveraineté italienne.

Certes, l'opinion publique italienne a été favorablement impressionnée par la récente déclaration franco-anglo-américaine sur la révision du traité de paix avec l'Italie, et par les résultats, encourageants sur le plan diplomatique et économique, de la visite du Président de Gasperi à Washington. Mais elle n'en est pas moins désabusée. L'homme de la rue affecte à l'égard du gouvernement et du parlement une indifférence qui cache mal son scepticisme.

L'Italie, depuis quelques années, a pourtant connu une certaine stabilité gouvernementale que d'autres pays pourraient lui envier. En envoyant, le 18 avril 1948, 306 démocrates chrétiens à la Chambre (48,50 p. 100 des suffrages) sur un total de 574, et 148 sur 344 au Sénat, le corps électoral italien avait rendu possible la création d'une majorité permanente. On pouvait donc supposer, au lendemain du triomphe électoral de la démocratie chrétienne, que la péninsule allait traverser une longue période de tranquillité politique à la faveur de laquelle pourraient être réalisées les grandes réformes nécessaires pour assurer un meilleur équilibre social dans un pays où le contraste des classes est très marqué et qui compte plus de deux millions de chômeurs dans un pays dont la population s'accroît de 500 000 âmes chaque année.

Toutes, ou presque toutes les réformes répondant aux aspirations

La photo placée près du titre appartient aux collections Enit.

profondes des masses italiennes figuraient dans les programmes électoraux de la démocratie chrétienne et des petits partis qui avaient accepté de partager avec elle les responsabilités du pouvoir : républicains et socialistes démocratiques sur sa gauche ; libéraux sur sa droite. La plus urgente de ces réformes était la réforme agraire qui devait se traduire par une redistribution des terres incluses dans les vastes domaines peu ou mal exploités ; par la création d'une nouvelle catégorie de petits propriétaires terriens et la mise en route d'un programme de grands travaux pour la modernisation de l'équipement rural (électricité, eau, habitat, chemins de communication, etc.).

En vérité l'œuvre à entreprendre était immense. Les deux gouvernements successifs de M. Alcide de Gasperi depuis le début de la législature et jusqu'à la dernière crise ministérielle, s'étaient mis courageusement à la besogne. Les finances de l'État ont été assainies ; la stabilité de la monnaie assurée ; la reconstruction nationale activement poussée. En outre, la réforme agraire a reçu un commencement d'application dans les zones où sa nécessité se faisait le plus durement sentir. Et l'on peut admettre que la tâche accomplie par le gouvernement au cours des trois dernières années aurait été appréciée avec plus de sérénité par l'opinion objective, si les perturbations de caractère économique consécutives à la guerre de Corée n'avaient entraîné, en Italie comme ailleurs, une hausse des prix et un renchérissement de la vie qui devaient fatalement soulever de nouveaux problèmes et engendrer un malaise qui a finalement gagné toutes les couches sociales de la nation. C'est dans ce climat politique que s'étaient déroulées les élections provinciales et municipales des 27 mai, 3 et 10 juin derniers, qui ont démontré l'échec, dans une certaine mesure, de la politique économique et sociale du gouvernement puisque les partis d'extrême-gauche — communiste et socialiste communisant — ont gagné des suffrages par rapport à la consultation populaire d'avril 1948, tandis que la gauche modérée (sociaux-démocrates et républicains) marquait le pas, et que la démocratie chrétienne perdait plus d'un million de voix au profit des formations politiques de droite et d'extrême-droite : libéraux, monarchistes, et « Mouvement social italien », de tendance néo-fasciste. On a calculé que sur la base des derniers scrutins, les démocrates chrétiens n'auraient plus que 230 sièges à la Chambre, au lieu de 306. Il n'est donc pas étonnant que le résultat des élections ait suscité des remous au sein de la démocratie chrétienne, et des polémiques qui ont paru mettre en danger l'unité du principal parti politique italien.

LES DÉMOCRATES CHRÉTIENS

Selon une définition donnée par M. Alcide de Gasperi, leader de la démocratie chrétienne, celle-ci est « un parti du centre qui marche vers la gauche ». En fait, c'est un parti confessionnel qui rassemble sous sa bannière des éléments venus de différents secteurs de l'opinion et qui,

bien souvent, n'ont pas d'autres affinités que leur foi catholique commune. Le catholicisme est le « dénominateur commun » sous lequel se retrouvent, dans un même parti, des tendances contradictoires de l'opinion : républicains, monarchistes, libéraux, gauche modérée, et où l'artisan, le petit fonctionnaire, l'employé, le syndicaliste, coudoient le chef d'entreprise, le riche bourgeois, le grand propriétaire terrien et conservateur. Le parti démocrate chrétien est le continuateur du « Parti populaire italien » fondé en janvier 1919 par Don Luigi Sturzo. Avant cette date, les catholiques italiens ne participaient pas à la vie politique du pays à travers un parti qui fût leur émanation. La « question romaine » pesait encore sur leur conscience. Mais l'évolution sociale consécutive à la première guerre mondiale et à la révolution russe devait amener les catholiques italiens à réviser leur position absentéiste, afin d'orienter le problème social dans un sens conforme à la ligne préconisée par Léon XIII, dont l'Encyclique *Rerum Novarum*, publiée le 15 mai 1891, a constitué le point de départ du mouvement chrétien social. D'où la naissance du « Parti populaire », d'inspiration essentiellement catholique, qui devait connaître une éclipse de près de vingt ans, pour renaître sous le nom de « Parti démocrate chrétien » après l'effondrement du régime mussolinien.

La démocratie chrétienne a assumé le programme du « P.P.I. » : liberté de l'enseignement ; régionalisme ; réforme agraire ; vote des femmes (introduit en 1946) ; représentation proportionnelle ; collaboration du capitalisme et du travail, etc. Devenu le plus important parti de masse en Italie par le nombre des sympathisants beaucoup plus que par celui des inscrits, la démocratie chrétienne a joué un rôle déterminant dans la chute de la monarchie et l'avènement de la république. Quelques semaines avant le referendum du 2 juin 1946, le Conseil national du parti s'était en effet prononcé à une forte majorité pour le régime républicain. Bien que ne partageant pas les idées professées par la démocratie chrétienne, de nombreux Italiens avaient donné leur voix à ce parti aux élections d'avril 1948, parce qu'ils voyaient en lui le plus solide rempart contre le communisme en Italie.

Les divergences qui ont surgi au sein de la démocratie chrétienne tiennent à la nature même de ce parti. Unis par une même foi religieuse, par une même conception chrétienne et démocratique de la vie, les démocrates chrétiens ont des vues parfois diamétralement opposées en ce qui concerne les méthodes et les moyens propres à résoudre les problèmes de la nation. Trois grands courants se heurtent souvent sur le terrain économique et social. Celui de droite est de tendance libérale et conservatrice. Celui de gauche s'inspire à la fois de l'idée syndicaliste et des principes corporatifs. Enfin, la tendance centriste qui est la plus forte, la plus modérée aussi, et qui reflète la position personnelle de M. de Gasperi, chef du gouvernement, président du Conseil national de la démocratie chrétienne, et dont l'autorité sur le parti est incontestée.

La personnalité de celui qui, sans interruption depuis près de six ans,

tient la barre du gouvernement italien, est trop connue, au-delà des frontières de son propre pays pour qu'il soit besoin d'en rappeler les traits essentiels. Originaire du Trentin qu'il représenta au parlement de Vienne avant le rattachement de cette province à la patrie italienne ; persécuté par le fascisme qui ne lui pardonnait pas son opposition au régime alors qu'il présidait la fraction du « Parti populaire » à la Chambre, M. Alcide de Gasperi, après de longues années d'effacement politique vécues à l'ombre du Vatican, puis dans la clandestinité lorsque les troupes allemandes occupaient Rome, a contribué d'une manière décisive à la reconstitution du parti catholique italien qui désormais constitue la charpente maîtresse de la structure politique de l'Italie.

Les dirigeants de la démocratie chrétienne ne conviennent pas moins, aujourd'hui, de la nécessité d'un effort renouvelé et constant pour défendre les positions du parti face, d'une part, à la poussée des socialo-communistes, et de l'autre, à la pression du néo-fascisme qui pourrait à la longue et si l'on n'y prenait garde, devenir l'adversaire le plus dangereux du parti démocrate chrétien. Ce n'est pas sans raisons sérieuses que dans une réunion des secrétaires régionaux et provinciaux de la démocratie chrétienne, M. de Gasperi dénonçait, voilà quelques semaines, le péril néo-fasciste, mettant les cadres du parti en garde contre des manœuvres du « Mouvement social italien » visant à dissocier la démocratie chrétienne.

LE NÉO-FASCISME

Le « Mouvement social italien » est ce parti fondé en 1946 par des hommes qui avaient milité dans les rangs du parti fasciste avant la guerre, et dont certains s'étaient ralliés à l'éphémère « République sociale » créée par le Duce en Italie septentrionale après l'armistice italien. Le noyau du parti est formé d'ex-fascistes, d'anciens volontaires du corps expéditionnaire italien en Espagne, et d'anciens combattants de la dernière guerre. Le « Mouvement », qui était presque inexistant au moment des élections d'avril 1948 où il recueillit 2 p. 100 des suffrages, en obtint un peu plus de 7 p. 100 il y a trois mois. Ce chiffre paraît modeste comparé aux 36,06 p. 100 des voix totalisées par les démocrates chrétiens, et aux 33,90 p. 100 de celles obtenues par le bloc des communistes et des socialistes communisants. Mais ce résultat n'en est pas moins significatif de l'évolution de l'opinion si l'on considère aussi que le « M.S.I. » n'avait pas présenté des listes de candidats dans toutes les circonscriptions électorales.

Le « M.S.I. » exerce une attraction sur la jeunesse universitaire, les classes moyennes, les mécontents et les nostalgiques du défunt régime. Il se présente comme un parti démocratique ennemi juré du communisme, et préconise dans le domaine économique et social, un programme qui se différencie à peine de celui qui était en honneur au temps du fascisme.

Il est pour une république présidentielle et plus représentative que celle présidée par M. Luigi Einaudi ; une république sur le modèle américain. Il affiche une neutralité bienveillante vis-à-vis de l'Église catholique ; mais on discerne une pointe d'anticléricalisme dans le comportement de certains éléments du parti. Les dirigeants du « M.S.I. » se défendent d'avoir des visées totalitaires. Le fascisme, déclarent-ils volontiers, n'a finalement abouti à la dictature qu'en raison de la personnalité et du tempérament exceptionnels de Benito Mussolini. Le « M.S.I. » se défend d'être le continuateur camouflé du fascisme. Mais ses militants ne dissimulent pas leurs sympathies pour l'ancien régime. Sous Mussolini, disent-ils, il y avait plus d'ordre et plus de justice sociale. L'Italie était crainte et respectée ; son prestige était grand à l'étranger.

En matière de politique étrangère, le « M.S.I. » se déclare partisan de la collaboration européenne basée sur l'égalité des droits entre toutes les nations. Il « accepte » le pacte atlantique, mais regrette que l'Italie y ait adhéré sans avoir préalablement négocié et obtenu la reconnaissance, « d'une manière effective et concrète », de ses droits de nation libre. Il s'élève aussi bien contre la « subordination » du gouvernement italien à l' « impérialisme américain », que contre la « soumission du parti communiste italien aux ordres du Kremlin ». Le « M.S.I. » estime que la politique extérieure de l'Italie manque de fermeté, et il voudrait que fussent exclus des conseils du gouvernement les anciens exilés politiques qui, à un titre quelconque, furent « au service de la propagande alliée » pendant les premières années de la guerre. Le « M.S.I. », bien sûr, exalte le patriotisme et le sentiment national.

Ce parti accepte volontiers dans ses rangs d'anciens partisans qui ont combattu contre les brigades fascistes après l'armistice, pourvu qu'ils soient « revenus de leur erreur ». Mais ils rejettent, comme étant des traîtres, les ex-dignitaires du régime mussolinien qui votèrent contre le Duce lors de la dramatique séance du « Grand Conseil du Fascisme » qui devait provoquer la chute du dictateur.

Le « M.S.I. » a de nombreux sympathisants dans le nord et dans l'extrême-sud de la péninsule, en Sicile notamment. D'aucuns prétendent qu'il bénéficierait de larges appuis auprès de certains groupes d'industriels. Quoi qu'il en soit, le « Mouvement » ne donne pas l'impression, pour le moment, de disposer de gros moyens. L'appareil administratif du parti est modeste, encore que le siège central soit installé dans un vieux palais romain où M. Augusto de Marsanich, secrétaire politique et leader du « M.S.I. », déploie quotidiennement une intense activité, avec le concours de plusieurs collaborateurs.

M. de Marsanich frise les soixante ans. Il a été sous-secrétaire d'État aux communications sous le fascisme, et il a occupé des fonctions importantes dans les organisations syndicales de la « République sociale italienne ». C'est pourquoi il est inéligible... jusqu'en 1953, en vertu de la loi qui frappe temporairement les anciens hiérarques fascistes. Cet

homme affable et subtil, au masque énergique, ne prétend pas cependant au rôle de « condottiere ». D'ailleurs, le « M.S.I. », et c'est là sans doute sa principale faiblesse, n'a pas dans ses rangs de véritables entraîneurs d'hommes, ni le tribun populaire dont le verbe pourrait éventuellement enflammer les masses italiennes. Son affirmation relative aux dernières élections n'en est que plus significative.

LES COMMUNISTES

Néanmoins, et comme le disait récemment un des hommes d'état italiens parmi les plus éminents, « le néo-fascisme, c'est encore un problème de l'avenir ». Celui que pose le communisme est certainement beaucoup plus actuel. De tous les pays qui ne relèvent pas d'un régime de démocratie populaire, l'Italie est celui où l'on compte le plus grand nombre d'inscrits au parti communiste : deux millions et demi, selon les indications de source autorisée communiste. La réalité de ce chiffre n'est guère contestée en dehors du « P.C.I. ». Le Parti communiste occupe 129 sièges au Palais de Montecitorio, et 65 au Sénat. Il a en outre l'appui, en toutes circonstances, du parti « nenniste » (44 députés) comme on a fini par appeler le vieux parti socialiste majoritaire qui, pratiquement, ne fait qu'un avec le premier. Les deux partis représentent 34 p. 100 du corps électoral italien (communistes 22 p. 100, « nennistes » 12 p. 100).

Avec ses deux millions de sans-travail, la péninsule offre un terrain favorable à l'idéologie moscovite. A ces chômeurs pour la plupart chefs de famille, le « P.C.I. » se présente comme le champion des réformes qui conditionnent le problème économique, et c'est parmi ces désœuvrés des villes et des campagnes qu'il recrute ses effectifs. Dans les grands centres industriels du Nord où le chômage est particulièrement sensible, comme dans les zones rurales du Midi où règne la misère, le communisme « mord » sur les masses réduites à la portion congrue. D'ailleurs le « P.C.I. » jouit d'un prestige considérable auprès du monde ouvrier, y compris souvent ceux dont les convictions ou la formation religieuse font obstacle à leur ralliement à la cause du bolchevisme.

Maints observateurs politiques avaient cru discerner une régression du communisme en Italie. Mais les résultats des dernières élections municipales ont démontré qu'il n'en était rien, bien que le système des apparentements leur ait fait perdre les positions qu'ils s'étaient acquises il y a cinq ans dans d'innombrables communes. Certes, de très nombreux Italiens qui immédiatement après la guerre étaient spirituellement prêts à se rallier au communisme, non par inclination mais par opportunisme, ont repris confiance dans les destinées « démocratiques » de leur pays. Ils n'ont plus la peur panique du communisme et restent imperméables à la propagande du « P.C.I. », qui n'a cependant rien perdu de sa force. Le mouvement de dissidence ébauché au début de cette année avec la démission des députés communistes Aldo Cucchi et Valdo Magnani, n'a pas eu de lendemain. Il est resté limité à un cercle restreint d'intel-

lectuels, anciens partisans dans la lutte contre l'envahisseur allemand, qui étaient dégoutés de la rigide discipline du Kominform. Il n'a nullement affecté la cohésion du « P.C.I. » dont la base, composée dans son immense majorité de prolétaires des villes et des campagnes, est prête à suivre aveuglément les directives du parti. Le Parti communiste italien est une réalité avec laquelle il faut compter. Il est solidement encadré et dispose de puissants moyens d'action. Enfin, il a à sa tête un homme, un chef, Palmiro Togliatti, qui a été formé à l'école soviétique et qui, quoi qu'on en ait dit, continue, de toute évidence, à jouir de la confiance des dirigeants moscovites. Communiste de la première heure, devenu leader du « P.C.I. » en 1926, cet intellectuel qui s'était expatrié en Russie au temps du fascisme, a un ascendant extraordinaire sur les masses populaires italiennes dont il est l'idole.

On peut évidemment se demander si tous les électeurs communistes, si tous les admirateurs de M. Togliatti désireraient vraiment l'instauration d'un régime moscoutaire en Italie. Il est permis d'en douter. Il n'est, en effet, pas douteux que bien des malentendus existent à cet égard au sein du « P.C.I. ». Pour d'innombrables citoyens le communisme est beaucoup moins une idéologie qu'un moyen d'obtenir de meilleures conditions sociales et de vie. D'autre part, l'immense majorité des militants et des sympathisants communistes italiens absorbent sans le moindre esprit critique les slogans de la propagande bolchevique et considèrent comme des mensonges tout ce qui se dit ou s'écrit de défavorable sur le compte du régime moscoutaire. Au total les communistes italiens conservent un foi intacte dans l'U.R.S.S., considérée comme champion de la cause des travailleurs du monde entier, quels que soient par ailleurs les doutes suscités parmi les communistes sincèrement pacifistes par la politique agressive de l'Union soviétique.

Le « P.C.I. », disions-nous, trouve toujours à ses côtés le vieux parti majoritaire que dirige M. Pietro Nenni, ex-exilé politique, qui avait préféré aller vivre des années difficiles en France plutôt que de plier devant la volonté de Mussolini. Nous touchons ici au drame du socialisme italien, dont l'évolution depuis un demi-siècle a été marquée par de si nombreuses crises internes. C'est de janvier 1947 que date la dernière grande cassure au sein de ce parti, lorsqu'une cinquantaine de députés contraires au pacte d'unité d'action qui lie toujours le parti « nenniste » et le parti communiste, se retirèrent du « P.S.I. » pour constituer un parti socialiste indépendant sous la conduite de M. Giuseppe Saragat. Cet exemple devait être suivi deux ans plus tard par un petit groupe de parlementaires du vieux parti, sous la direction cette fois de l'ancien ministre de l'intérieur M. Giuseppe Romita. Aujourd'hui, avec ses 700.000 adhérents, le parti « nenniste » se présente plus que jamais comme un parti ouvrier que seules des nuances différencient du parti communiste. Les deux partis ont des objectifs communs. Ils font bloc sur le terrain parlementaire et extra-parlementaire.

Démocrates chrétiens, d'une part, socialo-communistes de l'autre, constituent donc les éléments déterminants du problème politique italien. Et il est probable qu'il en sera ainsi pendant longtemps encore. Les autres partis ne peuvent guère jouer qu'un rôle secondaire entre ces deux blocs antagonistes. Du moins jusqu'aux élections générales du printemps 1953, où un fléchissement trop marqué de la démocratie chrétienne au profit de la droite, comme pourrait le faire présager le recul des démocrates chrétiens aux dernières élections municipales, risquerait, s'il se produisait, de modifier les données du problème.

TACTIQUE ACTUELLE DES PARTIS

C'est l'approche de cette confrontation décisive entre les formations politiques en présence qui détermine dès à présent l'attitude et la tactique des petits partis. Sur la gauche de la démocratie chrétienne, les sociaux-démocrates (7,77 p. 100 des voix aux élections municipales) s'efforcent de consolider l'unité de leur parti fondé le 1er mai 1951 par la fusion du « Parti socialiste des Travailleurs italiens » et du « Parti socialiste unitaire » créés respectivement par MM. Saragat et Romita après leur rupture avec les « nennistes ». La politique et le programme du « Parti socialiste, Section italienne de l'Internationale socialiste », s'inspirent des idées et des programmes des partis socialistes occidentaux. Ses ambitions? Gagner à la cause du socialisme démocratique la génération montante et les camarades restés fidèles au vieux parti majoritaire et à M. Pietro Nenni. Enfin, devenir le grand parti de gauche qui constituerait un facteur d'équilibre entre l'extrémisme des communistes, et les conceptions souvent timorées du parti centriste en matière de politique économique et sociale.

Pour atteindre cet objectif, le nouveau parti unifié devra d'abord aplanir ses dissensions internes qui découlent de l'existence en son sein de violents courants contraires. Entre l'aile gauche marchante du socialisme démocratique, et les éléments les plus modérés du parti, les divergences de vue sont parfois très accentuées. La première est résolument hostile à toute collaboration avec les démocrates chrétiens sur le plan gouvernemental. Les autres, par contre, considèrent qu'il est dans l'intérêt de la démocratie que les socialistes participent au gouvernement. Le premier congrès du « P.S. » (S.I.I.S.) sera appelé, vers la fin de l'automne, à trancher cette épineuse question.

Situé politiquement entre le parti socialiste démocratique et la démocratie chrétienne, le parti républicain est surtout un parti de chefs. Partisan d'une démocratie intégrale et d'une économie libérale, il semble avoir perdu sa raison d'être avec l'avènement de la République. Toutefois, en dépit de sa faiblesse numérique (2,43 p. 100 des suffrages) ce parti exerce une certaine influence sur la politique italienne. De fait, le parti républicain n'a cessé de participer au gouvernement depuis la chute

de la monarchie. Son prestige lui vient de ses origines et de l'action qu'il déploya au service de la Nation à l'époque du « Risorgimento » et de la naissance du mouvement ouvrier en Italie. Il compte dans ses rangs des hommes d'état de la trempe du comte Sforza et de M. Randolfo Pacciardi, membres tous les deux de l'actuel cabinet.

LIBÉRAUX ET MONARCHISTES

A la droite de la démocratie chrétienne, il y a le parti libéral et le parti monarchiste, indépendamment du « Mouvement social italien » dont nous avons parlé et qui est à l'extrémité de l'éventail politique. Le parti libéral représente environ 3 p. 100 des électeurs. Comme le parti républicain, ses origines remontent au « Risorgimento ». Il eut de grandes heures au temps de Giovanni Giolitti, entre le début du siècle et la première guerre mondiale. L'apparition des partis de masse en Italie lui a été fatale, comme à d'autres! Les dernières élections administratives l'ont montré en reprise. Les libéraux ont repoussé l'offre que leur avait faite M. de Gasperi au mois de juillet, d'entrer dans son septième cabinet. Ils ont estimé qu'il était plus sage de rester pour le moment en dehors du gouvernement, qu'ils appuient, comme le font d'ailleurs les sociaux-démocrates, chaque fois que se pose un problème sous forme d'une alternative entre démocratie et totalitarisme. Le parti libéral est pour l'État laïque, pour une économie libérale, et contre une limitation quelconque de la liberté de l'individu. Il préconise l'abolition des lois exceptionnelles et rétroactives contre les fascistes. Il s'est prononcé contre l'interdiction du « Mouvement social italien » lorsque cette question a été soulevée dans la presse, l'année dernière, à la suite d'une plainte, restée sans effet, déposée par la Préfecture de Police de Rome contre le « M.S.I. » pour apologie du fascisme et tentative de reconstitution de l'ancien parti fasciste dissous, délits qui sont sanctionnés par la loi.

Le parti libéral a lui aussi ses difficultés internes. Il est divisé sur la question de la participation ou de la non-participation au pouvoir. Les adversaires de la collaboration au gouvernement affirment que si le parti a enregistré une reprise aux dernières élections municipales, c'est parce qu'il est passé à l'opposition, après avoir collaboré pendant plusieurs années sur le plan gouvernemental avec la démocratie chrétienne notamment. Des efforts sont déployés actuellement pour resserrer la cohésion du parti et regrouper sous sa bannière certains éléments épars et qui se proclament libéraux indépendants.

Les monarchistes, les « purs », c'est-à-dire ceux qui placent la question de la forme du régime au-dessus de tout et se sont groupés en un parti politique, le « Parti national monarchiste », représentent à peine 3 p. 100 des votants. La désunion règne dans leur camp. Questions de personne, plus que divergences sur les principes. Le « Parti national monarchiste » est né après l'instauration de la république en Italie (juin 1946). Avant

cette date, le problème du régime monarchique ou républicain ne se posait pas. Pourtant, un « Parti nationaliste », de caractère fondamentalement monarchiste, avait été fondé en Italie en 1911. Sa devise était : « Toujours prêts pour la Patrie et pour le Roi ». Les formations armées de ce parti avaient participé à la « Marche sur Rome », le 28 octobre 1922, beaucoup plus dans l'intention de protéger le Quirinal que de seconder la révolution des « chemises noires ». Ce qui ne devait pas empêcher le « P.N. » de fusionner quelques mois après avec le « Parti national fasciste » qui, entre temps, avait fait acte de fidélité envers Victor-Emanuel III et renoncé aux tendances républicaines qu'il manifestait au début de ce Mouvement.

Alors que la Monarchie obtenait 12 millions de suffrages au referendum du 2 juin 1946, le nouveau « Parti national monarchiste » ne recueillait que quelques centaines de milliers de voix aux élections, quelques jours plus tard, pour l'Assemblée Constituante. Le « P.N.M. » n'en totalisait pas davantage lors de la consultation populaire d'avril 1948. Toutefois, les dernières élections municipales ont apporté aux monarchistes un pourcentage de voix légèrement supérieur par rapport aux précédents scrutins. Ceci ne signifie pas évidemment que seulement trois Italiens sur cent sont partisans de la Monarchie. Quels que soient leurs sentiments à cet égard, la plupart des Italiens préfèrent voter pour des partis dont le programme de base n'est pas constitué uniquement par la question de la forme du régime. Sur le terrain parlementaire, le « P.N.M. » conjugue souvent son action avec celle du « Mouvement social italien ». Ces deux partis avaient présenté des listes apparentées dans de nombreuses communes aux dernières élections municipales.

Comme il ressort de ce bref aperçu de la situation italienne, les partis de droite n'ont qu'une influence très relative sur la vie politique de la nation, à l'exception du « Mouvement social italien » qui mène une opposition vigoureuse contre le gouvernement et la démocratie chrétienne et constitue un point d'interrogation pour l'avenir.

★ ★ ★

A PROPOS D'UN BICENTENAIRE

LES ENCYCLOPÉDISTES N'ONT PAS VOULU LA REVOLUTION

par H. DE MONTBAS

L'ENCYCLOPÉDIE EST-ELLE UN MONUMENT DE LITTÉRATURE ENGAGÉE?

Le tome I de *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert fut mis en distribution le 1er juillet 1751, et cette année diverses manifestations ont commémoré le bicentenaire de cet événement. Bien que la postérité lui ait justement attribué une importance que peu de contemporains lui reconnurent sur le moment, l'idée de nous inviter à le célébrer à deux cents ans de distance semble à première vue singulière.

L'Encyclopédie était essentiellement un dictionnaire scientifique et documentaire, une somme de l'état des sciences et des techniques à la date de son apparition; comme tous les ouvrages de ce genre, il a été très vite dépassé et déclassé par les rapides progrès des unes et des autres dans le temps même où se poursuivait sa publication : autant dire qu'il n'offre plus aujourd'hui, quant à son objet propre, qu'un intérêt de curiosité. Du point de vue littéraire, *l'Encyclopédie* ne saurait entrer en parallèle, même de loin, avec des œuvres telles que *l'Esprit des Lois* ou *le Siècle de Louis XIV*, pour s'en tenir aux plus voisines en date, et personne n'a paru s'aviser, il y a deux ans, que *l'Histoire naturelle* qui a immortalisé en Buffon le savant et l'écrivain a vu le jour en 1749. Dans l'histoire des idées, enfin, *l'Encyclopédie* ne renferme à peu près rien qu'on ne trouve déjà, non moins hardi et plus pénétrant, dans la longue lignée d'écrits « subversifs » que jalonnent les noms de Robert Estienne, de Descartes et de Saint-Évremont pour aboutir au Montesquieu des *Lettres persanes* et au Voltaire d'avant 1750, celui des *Lettres philosophiques* et de *l'Essai sur les Mœurs :* la tradition « libertine » imprégnait depuis assez longtemps une notable partie de la pensée française pour que celle-ci n'eût plus, en 1751, grand-chose à apprendre en fait d'audaces. Considérée en elle-même, *l'Encyclopédie* ne présente donc que des titres assez minces à l'honneur posthume qui lui a été décerné. Aussi bien aurait-on peine, sur cent Français cultivés de notre temps, à en trouver plus de deux ou trois qui la connaissent autrement que de nom.

La photo près du titre représente Diderot peint par Van Loo.

Mais ce n'est pas à ses mérites intrinsèques qu'elle doit sa célébrité durable : c'est à l'esprit qui s'y révèle, aux tendances que lui ont imprimées ses animateurs, esprit et tendances dont 1789 aurait été l'aboutissement plus ou moins prémédité. La réputation à laquelle a vainement prétendu l'ouvrage de science demeure acquise à l'ouvrage de polémique et de propagande, à la production la plus considérable au XVIIIe siècle de ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature « engagée », et engagée du bon côté. Du fait que *l'Encyclopédie* a marqué avec éclat l'avènement du « règne des lumières », les Encyclopédistes ont pris place au premier rang des ancêtres spirituels de la Révolution française. Leur œuvre apparaît tout ensemble comme la Bible des temps nouveaux et comme la « gigantesque machine de siège », selon le mot de Sainte-Beuve, dont les coups ont hâté l'effondrement de l'Ancien Régime pour ouvrir la voie à la France moderne. Elle a assuré le triomphe de la Raison sur l'Autorité, du Progrès sur la Tradition. Pour la masse, et même pour beaucoup d'intellectuels, *l'Encyclopédie* reste avant tout le symbole de la lutte acharnée, et en fin de compte victorieuse, déclarée par les principaux penseurs de l'époque à l' « obscurantisme » et à la « superstition ». C'est dans cette perspective que se sont placés la plupart des commentateurs du bicentenaire. Ils ont entendu glorifier dans *l'Encyclopédie* l'éclatant prélude à la chute de la Bastille, et non le monument d'érudition sans égal entrevu par les véritables promoteurs de l'entreprise — dont la tentative méritait peut-être après tout, en dépit de son échec, un coup de chapeau de la postérité.

Cette conception, accréditée par les historiens romantiques, qui fait des Encyclopédistes les précurseurs des hommes de 1789 et de *l'Encyclopédie* une sorte de préface à la Déclaration des Droits de l'Homme, correspond-elle à la réalité ? Une filiation aussi rigoureuse entre les deux insurrections dont la confluence a décidé du sort de l'Ancien Régime, celle des esprits et celle de la rue, paraît au premier abord un peu arbitraire : les enchaînements historiques sont d'ordinaire plus complexes. S'il ne s'agissait pourtant que d'une simple vue de l'esprit, on comprendrait mal qu'elle ait pu s'imposer avec autant de force et de persévérance. En fait, il y a là comme toujours, un mélange de vérité et de légende. Et cette légende dérive d'une part d'une confusion instinctive, déjà relevée par Daniel Mornet dans ses *Origines intellectuelles de la Révolution française*, entre le mouvement général des esprits qui a préparé celle-ci et les idées au nom desquelles elle s'est accomplie, — d'autre part d'une méconnaissance systématique des conditions où s'est exercée l'action des Encyclopédistes, du sens véritable de cette action et des doctrines politiques qu'ils ont professées.

L'Encyclopédie, œuvre antichrétienne.

Ni le dessein primitif de *l'Encyclopédie*, ni l'homme qui le conçut n'avaient, au demeurant, rien de révolutionnaire. Quand, en 1745, le

libraire parisien Le Breton se proposa d'offrir au public français la traduction qu'un Anglais venait de lui apporter de la *Cyclopædia Britannica* de Chambers, il ne songeait nullement à faire de cette adaptation une œuvre de combat, mais bien, en commerçant avisé, une « affaire » aussi rémunératrice que l'avait été pour ses confrères londoniens la publication de l'original. Par des manœuvres d'une astucieuse malhonnêteté, il se débarrassa des traducteurs avec lesquels il lui eût fallu partager les bénéfices, puis s'aboucha avec trois autres libraires pour publier à frais communs à partir de la traduction qu'il s'était frauduleusement appropriée, une *Encyclopédie* revue et considérablement augmentée ; entreprise en considération de laquelle il reçut des Pouvoirs publics toutes les autorisations et appuis désirables. Pour mener à bien un ouvrage de cette envergure, il fallait aux libraires associés le concours d'un directeur technique, capable de recruter de bons collaborateurs et d'abattre lui-même, tout en révisant l'ensemble, une partie de la besogne. Le hasard des traductions, gagne-pain de Diderot, avait mis ce dernier en relations avec deux d'entre eux : on lui proposa la place, et il l'accepta d'emblée. Par une chance inespérée, l'un des grandioses projets qui fermentaient depuis longtemps dans sa tête bouillonnante allait pouvoir se réaliser.

Qu'il s'agît d'un projet à tous égards « révolutionnaire », le tempérament de son auteur non moins que les idées dont il faisait étalage ne permettaient pas dès l'abord d'en douter. L'entrée de Diderot à *l'Encyclopédie*, ou plutôt la prise de possession de celle-ci par celui-là, marque le grand tournant de l'entreprise. Sans perdre son caractère utilitaire — n'est-ce pas lui qui a valu à l'ouvrage, et à Diderot lui-même lors de son investiture, les précieux encouragements de l'autorité ? — *l'Encyclopédie*, entre les mains de son directeur, bientôt renforcé par d'Alembert, va rapidement prendre une orientation à laquelle son armature scientifique servira de paravent et de réclame avant de lui être presque entièrement sacrifiée. Rejetant immédiatement son modèle anglais, Diderot entend faire de *l'Encyclopédie* un dictionnaire qui ne ressemble à aucun autre, qui soit à la mesure de ses rêves et de ses ambitions : ce sera (innovation déjà révolutionnaire sur le plan de l'édition) un dictionnaire *illustré*. Ce sera, surtout, un dictionnaire « raisonné », où chaque matière sera traitée par les spécialistes les plus réputés, mais traitée, partout où le sujet y prêtera, dans l'esprit où Bayle avait rédigé cinquante ans plus tôt son *Dictionnaire historique et critique*, à savoir l'élimination radicale de tout surnaturel. Inventaire complet des sciences et des arts, tableau sans lacune (« Plutôt un mauvais article que pas d'article ») du monde de la connaissance, telle sera, certes, *l'Encyclopédie* enfantée par le cerveau le plus encyclopédique de son temps. Mais il n'y a de connaissances humaines qu'à la mesure de l'homme, et elles n'ont d'autre objet que de lui procurer, une fois dépouillées de tout prolongement métaphysique, les seules félicités qu'il puisse attendre. Mis au service de la Raison, ce

« dictionnaire » déclarera donc à la religion révélée — *l'Infâme*, dira Voltaire — une guerre sans merci. Mais il ne suffit pas de détruire : au Dieu des Chrétiens condamné par la philosophie, la morale et l'histoire, *l'Encyclopédie* substituera la déesse dont l'empire s'étendra un jour à la nature entière : la Science.

Le refus total et véhément des dogmes chrétiens taxés, d'absurdité et de malfaisance n'était pas, en 1751, une nouveauté : il s'étalait, depuis deux siècles, dans des centaines d'ouvrages. Aucun n'avait réussi à ébranler sérieusement les antiques croyances et les institutions qu'elles supportaient, parce qu'ils n'étaient que négation et blasphème, et qu'aucune explication rationaliste du monde n'apparaissait alors satisfaisante ni même possible. Sur ce dernier point, le XVIIIe siècle avait marché à pas de géant : dénombrer ses conquêtes, comme se le proposait *l'Encyclopédie*, menait tout naturellement à les diviniser. Le premier caractère de *l'Encyclopédie*, c'est qu'en sapant méthodiquement tous les fondements du sentiment religieux, elle proposait en même temps aux esprits une religion capable de les séduire, celle du scientisme.

Les temps de la libre critique, du pyrrhonisme railleur et desséchant de Bayle, étaient révolus. Les incroyants de *l'Encyclopédie* n'étaient pas des sceptiques, mais des apôtres d'une foi nouvelle, aussi dogmatisante et aussi autoritaire que celle qu'elle prétendait remplacer. S'ils réclamaient à grands cris la tolérance, c'est parce qu'ils étaient encore une minorité infime. Hors de leur vérité, point de salut. Ce totalitarisme des idées abstraites, c'est aussi, avec la guerre au catholiscisme et le culte d'une antiquité mère de toute civilisation, vertueuse et heureuse parce que païenne, ce que l'on verra en 1792. A la faveur du prestige croissant des sciences exactes et appliquées (c'est ici que la collaboration de d'Alembert, oracle déjà réservé de l'univers savant, prend tout son sens), *l'Encyclopédie* peut pour la première fois présenter des assertions jusque-là vagues et éparses en un « corps de doctrine » où l'humanité régénérée trouvera un remplaçant aux dieux morts.

Une autre nouveauté, non moins frappante, de *l'Encyclopédie*, c'est qu'elle était l'œuvre d'une collectivité travaillant dans un sens déterminé et selon un programme défini. Avant elle, il n'y avait eu que des révoltes individuelles, plus ou moins rapidement étouffées. En groupant autour d'eux la plupart des notabilités littéraires et scientifiques du temps, Diderot et d'Alembert ont donné à l'ouvrage, avec son retentissement, le caractère d'un manifeste solennel de l'esprit nouveau. On entend bien que l'équipe était loin d'être homogène, et moins encore disciplinée : dans les quelque cent cinquante noms, au bas mot, qu'elle a alignés, toutes les classes, toutes les professions, toutes les tendances étaient représentées, et l'on ne fait pas marcher à la baguette une pareille cohorte de célébrités, ou qui se croient telles. Beaucoup de celles-ci, du reste, s'esquivèrent pour diverses raisons après avoir donné une demi-douzaine « d'articles », un seul parfois, en témoignage de leur bonne volonté.

Il n'en reste pas moins que jusqu'en 1759, date de la grande dislocation sous l'orage provoqué par l'un d'entre eux, la réunion dans un même ouvrage (dont *le Discours préliminaire* de d'Alembert révèle clairement l'objectif) des signatures de Diderot, de Voltaire, de Rousseau, de Buffon, de Duclos, de Marmontel, de Saint-Lambert, de Perronet, de Turgot, de Tronchin, de la Condamine — on pourrait allonger la liste — pouvait passer pour une déclaration de guerre concertée à l'ordre spirituel existant. Dans cette « Société de gens de Lettres » dont l'anonymat collectif couvrait sur la page de titre tous les collaborateurs de *l'Encyclopédie* (les articles ne portaient pas de signature, ou une simple initiale), plusieurs contemporains ont vu l'aveu d'une conjuration, et cette thèse du « complot » a été reprise par quelques historiens modernes. Appliqué à une troupe aussi disparate et sans cesse remaniée par suite des défections, le mot paraît excessif. Mais il est certain que les « durs », ceux qui aux côtés de Diderot (auteur lui-même d'un millier d'articles qui donnent le ton et restent de loin les meilleurs) ont mené avec persévérance et vigueur l'offensive philosophique, formaient un clan solidement uni et qu'ils étaient fermement résolus à terrasser l'ennemi commun : le christianisme traditionnel.

Un Anticléricalisme prudent.

Cette détermination farouche s'exprimait, il est vrai, avec beaucoup de prudence. Mis à part quelques articles dont Diderot et Voltaire ont été les premiers à déplorer l'agressivité inconsidérée, *l'Encyclopédie* a été rédigée, dans l'ensemble, avec un souci d'apparente modération qui contraste avec le ton d'autres œuvres du même Diderot et du même Voltaire. Selon le précepte liminaire formulé par d'Alembert, les « préjugés » qu'il s'agissait d'exterminer ne sont pas attaqués de face (dans les premiers volumes, les articles scabreux ont été écrits et censurés par des ecclésiastiques désignés à cet effet), mais subtilement attaqués et détruits par le biais d'ingénieux renvois à des articles exposant congrument les « vérités contraires ». Une lecture attentive est aujourd'hui nécessaire pour déceler à travers les vingt-trois volumes de texte de *l'Encyclopédie* le dessein philosophique de l'ouvrage. Cette prudence passe communément pour la preuve de l'oppression exercée par l'Ancien Régime sur la presse et la pensée. C'est ici qu'il faut rendre aux documents le pas sur la légende.

Dans les précautions de forme que se sont imposés les tacticiens de *l'Encyclopédie*, il y avait d'abord le souci de ne pas heurter davantage une opinion publique très généralement défavorable à leurs personnes et hostile à leurs idées. Contrairement à ce que prétend une certaine histoire, la masse des Français demeurait en 1750 et devait rester longtemps encore attachée à la religion et aux façons de vivre et de penser

qui avaient été celles de leurs ancêtres. La Philosophie, qui n'était d'ailleurs pas à l'usage populaire, n'a progressé que lentement et avec peine dans un pays passivement réfractaire à sa propagande. Il a fallu les extravagances de la lutte entre les Jansénistes et leurs adversaires, puis en 1749-1750 précisément, la rébellion du Clergé contre l'impôt du vingtième, pour susciter dans les masses un anticléricalisme qui a rejoint trente ans plus tard la prédication des Philosophes. Chez les libres-penseurs eux-mêmes et dans les milieux plus ouverts aux « lumières », ceux-ci étaient loin de ne compter que des partisans. On leur reprochait, durement souvent, leur dogmatisme tranchant, leur sectarisme, les affirmations péremptoires mais sans preuves dont fourmillait *l'Encyclopédie*, les bévues et les malfaçons d'un ouvrage dont l'énormité déjouait toute surveillance efficace. Dès les premiers volumes, des critiques s'étaient fait entendre, qui ne partaient pas toutes de chez les « dévôts ».

D'autre part, il fallait tenir compte du fait que *l'Encyclopédie* était une publication avouée et encouragée par le gouvernement, pourvue d'un privilège de librairie qui impliquait une approbation sans réserves et assurait aux éditeurs la rémunération de leurs débours. En confirmant Diderot dans ses fonctions directoriales, le chancelier d'Aguesseau lui avait donné des conseils de sagesse qui témoignaient de quelques inquiétudes. D'importants personnages, d'Argenson, Bernis, Choiseul, protégeaient l'ouvrage ou ses principaux auteurs. Chargé en 1750, par une heureuse coïncidence, de la Direction générale de la Librairie, Malesherbes, libéral déclaré et agissant, s'était proclamé l'ami des Philosophes avant de se poser publiquement comme leur défenseur. Si les Encyclopédistes désiraient conserver le bénéfice de ces patronages — et l'hostilité de l'ambiance leur en faisait une nécessité —, il convenait qu'ils modérassent leur fougue et évitassent de donner prise aux attaques d'adversaires résolus, nombreux et puissants. Quand on parle de *l'Encyclopédie*, on omet généralement de rappeler que loin d'avoir été traquée et réduite à se terrer dans une héroïque clandestinité, elle a fait pendant huit ans, en France et dans le monde, figure de publication officiellement déclarée d'utilité publique et sauvée à ce titre de la fureur de ses ennemis. Quand, en 1759, devant l'attitude du Parlement, Louis XV a dû, pour éviter le pire, retirer aux Libraires associés leur privilège [1], c'est son lieutenant de Police qui a pris avec Le Breton tous les arrangements permettant à l'ouvrage d'atteindre à son terme dans l'une des plus grandes imprimeries de la capitale. Ce qui vient d'être dit des relations entre le gouvernement et les Encyclopédistes amène à rappeler quelle a été l'attitude de ceux-ci vis-à-vis de l'autorité civile de leur temps, cette monarchie absolue qu'ils ont soi-disant tenacement combattue.

1. Le privilège étant un titre de propriété commerciale, sa révocation avait simplement pour effet de rendre ses droits à la concurrence.

LES ENCYCLOPÉDISTES ÉTAIENT DES MONARCHISTES.

Bien que la politique ne fût pour les Philosophes qu'un sujet d'études accessoire, presque tous lui ont fait place dans leurs écrits et recherché quelle était la forme de gouvernement la mieux fondée au regard de la raison et de l'histoire, en d'autres termes la plus propre à assurer aux sociétés humaines, particulièrement à la France, les bienfaits majeurs des « lumières », de l'ordre et de la paix. De Montesquieu à Mably en passant par Voltaire et Raynal, plusieurs conceptions se sont ainsi fait jour, très diverses quant à l'organisation et à la hiérarchie des pouvoirs, mais qui s'accordent toutes (sauf chez Rousseau, tenu pour fou dangereux) à rejeter absolument le principe de la souveraineté populaire. Directe ou parlementaire, la démocratie a pour fruits naturels la tyrannie ou le désordre, sinon les deux à la fois, et porte d'ailleurs dans la chimère de l'égalité le germe de sa propre dissolution. (Jaucourt *dixit*, article *Démocratie*.) Les tendances républicaines qu'on s'est plu à relever chez quelques Philosophes se réfèrent aux républiques de l'antiquité classique vues à travers leurs rhéteurs et leurs « sages », donc souvent à contresens, et qui étaient d'ailleurs des oligarchies, et non des démocraties. Le régime républicain n'est pratiquement applicable, selon eux, qu'à de très petits États où domine une bourgeoisie urbaine, ce qui n'est pas le cas de la France. Le vers fameux qui proclame « le pire des États l'État populaire », traduit un sentiment commun à la très grande majorité des Encyclopédistes[1]. On ne trouve parmi eux qu'un seul démocrate convaincu, et qui salue du reste dans la politique de la monarchie française un acheminement vers la démocratie, et c'est un aristocrate cent pour cent, Marc-René d'Argenson.

Unis dans la réprobation des systèmes démocratiques, les Encyclopédistes ne le sont pas moins dans la définition du meilleur des gouvernements : une monarchie (au sens rigoureux du terme : domination d'un seul) où un souverain « éclairé », dont l'intérêt se confond nécessairement avec celui de la nation, exerce sans contrôle ni partage un pouvoir dont la raison et le bien public fixent seuls les limites. Cette monarchie pratiquement absolue sous un roi unissant à la majesté impérative d'un Louis XIV les vertus laïques d'un Marc-Aurèle, tel est l'idéal que les Encyclopédistes opposent constamment au « despotisme » des monarchies théocratiques.

Sauf Montesquieu et Rousseau, qui n'ont d'ailleurs donné à *l'Encyclopédie* aucun article sur ce sujet, tous les Encyclopédistes s'accordent ainsi à voir dans la monarchie de leur temps un idéal à la fois théorique et pratique, à une condition toutefois : qu'elle ne se réclame pas du Droit divin. Le bon roi (voir Diderot, articles *Autorité Publique*, *Gouverne-*

1. Voltaire notamment a réitéré à cet égard les professions de foi les moins équivoques. Elles se résument dans la boutade connue : « J'aime mieux être gouverné par un beau lion que par cent rats de mon espèce. »

ment, etc.) est celui qui respecte le contrat originel, le « pacte », formel ou tacite, passé avec la nation par le fondateur de la dynastie, contrat qui l'oblige dès son avènement et qu'aucune des deux parties n'a le droit de dénoncer unilatéralement et sans motif valable. Moyennant quoi, ce roi détient un pouvoir dont la légitimité impose à tous les citoyens une obéissance sans réserve. S'il n'est que le « dépositaire » de l'autorité — dépôt qu'il tient non de Dieu, mais du consentement national donné une fois pour toutes — il l'exerce dans sa plénitude et sans qu'aucun « corps intermédiaire » puisse prétendre la limiter au nom du nombre, de la fonction ou de la naissance, ce qui s'oppose radicalement aux prétentions du Parlement et des Privilégiés et aux théories de Montesquieu. Diderot va même plus loin : glorifiant dans Henri IV le « père de son peuple », il soutient qu' « il est des occasions où la raison est si visiblement du côté du souverain, qu'il a le droit d'ôter à ses sujets la liberté du choix et de ne leur laisser que le parti de l'obéissance ». C'est du Louis XIV tout pur.

Jaucourt, qui a été avec Diderot l'âme de *l'Encyclopédie*, ne pense pas autrement : proclamant l'existence de « lois fondamentales », il déclare qu'un souverain fidèle à la légalité constitutionnelle qu'elles définissent est inattaquable. Mais c'est le grand juriste de l'équipe, l'avocat Boucher d'Argis, qui a exposé avec le plus de précision la doctrine encyclopédiste. L'axiome fondamental est que « le prince appartient à l'État, non l'État au prince ». Si le roi gouverne selon cette maxime — et rien n'invite à penser qu'il en aille autrement en France —, aucune hésitation : c'est à lui seul qu'appartiennent tous les pouvoirs, législatif comme exécutif. Les Parlements, corps purement « représentatifs », tiennent leur mandat du souverain, et ce mandat est limité à la « consécration des lois ». En conséquence, « la première loi que la religion, la raison et la nature imposent aux sujets est de respecter eux-mêmes les conditions des contrats qu'ils ont faits, et, en ce qui concerne la France, de ne pas oublier que tant que la famille régnante subsiste par les mâles, rien ne les dispensera jamais d'honorer et de craindre leur maître. » Impossible d'être plus catégorique — ni plus conservateur. Quarante ans à l'avance, *l'Encyclopédie*, par la plume de ses auteurs les plus qualifiés, condamne, au nom de la raison naturelle, une Révolution qui enverra « Louis Capet » à l'échafaud.

Il faut donc en prendre son parti : les Encyclopédistes ont été, en matière de gouvernement, des absolutistes convaincus et des légitimistes déclarés. Sans doute la monarchie absolue, telle qu'elle fonctionne en France, appelle-t-elle de leur part certaines critiques. Elle a besoin de s'adapter à la marche du temps, d'élaguer ses parasites et de larguer ses poids morts. Des réformes s'imposent. Mais, d'une part, celles qui intéressent les Encyclopédistes n'ont aucun rapport avec celles que réclame l'opinion : tous les ministres disgraciés par Louis XV sous la pression de celle-ci étaient sympathiques aux Philosophes ; inversement, le

chancelier Maupeou, dont Voltaire a applaudi à tout rompre le « Coup d'État », a été l'homme le plus haï du royaume ; les Français veulent limiter l'autorité royale et payer moins d'impôts, les Encyclopédistes renforcer cette autorité et obtenir une « tolérance » qui ne profitera qu'à une élite restreinte ; les uns exècrent les Privilégiés, les autres s'efforcent de les séduire ; sur les « abus » dont gémit la nation, *l'Encyclopédie* est à peu près muette, sauf quant à ceux du Clergé. D'autre part, ces réformes qu'ils préconisent, ce n'est pas d'une révolution que les Philosophes l'attendent (l'idée seule les fait frémir), mais de la royauté elle-même. Ils sentent qu'elle n'y est pas contraire et la jugent capable de les réaliser sans bouleverser l'ordre établi. Louis XV, il est vrai, n'a guère d'inclination pour eux. Mais ses vrais ennemis ne sont-ils pas aussi les leurs ? Malgré tout ce qui les sépare, le Roi et eux sont politiquement dans le même camp. Ils vaincront ou succomberont ensemble. Ce ne sont pas les Encyclopédistes qui ont fait du Bien-Aimé le fantoche cynique de la légende révolutionnaire. Ils ont salué en lui un prince « éclairé », juste, humain, pacifique. Ils ne lui ont reproché que son manque de fermeté, ses capitulations devant les jérémiades des « dévôts ». Que n'a-t-il repris le ton et chaussé les bottes de son aïeul ! Au lendemain de sa mort, quand l'impopularité et la haine s'acharnent déjà sur sa mémoire, Voltaire, seul ou à peu près, rend publiquement à celle-ci l'hommage de la philosophie en deuil : « Il était bon maître et bon ami autant que peut l'être un roi. Il ne fut point persécuteur. Il ne sonda point l'âme des hommes pour les condamner. Son jugement en toutes choses était juste, son âme toujours tranquille... Sa mémoire nous sera chère, parce que son cœur était bon... Ce qu'il a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaissance. » S'adressant à un défunt honni, l'éloge est désintéressé. Par delà le roi régnant, les Encyclopédistes restent fidèles à la dynastie. Le dauphin, étrange personnage, leur était-il secrètement favorable ? On sait que Diderot aurait voulu faire son oraison funèbre. On sait aussi avec quel enthousiasme les Philosophes saluèrent l'avènement et les débuts de Louis XVI. Encore une fois, le fait est là : en politique, les Encyclopédistes, leurs chefs en tête, ont été tout le contraire de révolutionnaires.

Les vrais révolutionnaires : Helvétius et Rousseau.

Il y a bien eu des révolutionnaires sous l'Ancien Régime finissant. Mais ce n'est pas chez les Encyclopédistes qu'on les trouve : c'est hors de leurs rangs, voire en des hommes qu'ils ont excommuniés et combattus. Et tout d'abord chez les Physiocrates dont deux leaders, Quesnay et Turgot, ont donné à *l'Encyclopédie* une collaboration d'ailleurs brève et maigre, mais qui n'ont jamais adhéré à l'idéologie antichrétienne ni pris part, même de loin, à la lutte contre la « superstition » : alliés occasionnels, non « conjurés », et qui, penchés sur les problèmes concrets du

libre-échangisme — la grande Révolution économique du siècle —, considéraient sans indulgence les manieurs d'abstractions et faisaient passer le bon sens avant la raison, le bien être du peuple avant l'écrasement de l' « Infâme ». L'autre révolutionnaire a été Helvétius. Son livre *De l'Esprit*, manuel de l'hédonisme dirigé et de la morale utilitaire, rempli d'attaques violentes contre le catholicisme et la monarchie, a soulevé un scandale plus grand encore que *l'Encyclopédie* et valu à son auteur des poursuites personnelles que les Encyclopédistes, en tant que tels, n'ont jamais connues. Non seulement Helvétius n'a jamais appartenu à leur groupe, mais c'est de son salon que sont parties les premières critiques de leur œuvre ; ils l'ont, en retour, renié avec énergie (il n'y avait du reste aucune connexion philosophique entre les deux ouvrages) et lui ont aigrement reproché d'avoir compromis par ses intempérances la cause et la propagande des « lumières ». Enfin, et surtout, il y a eu le génie le plus authentiquement révolutionnaire, Rousseau, qui a bien été un Encyclopédiste, mais aussi, et très vite, un adversaire déclaré et un renégat. Lié de longue date avec Jean-Jacques, c'est Diderot qui l'avait, par pitié, recueilli des premiers dans son équipe en lui confiant les articles sur la musique (auxquels s'ajoutera une contribution aux articles *Droit Naturel* et *Économie politique*). A peine enrégimenté, Rousseau se hérisse : on l'exploite, on le plagie, on prétend le tenir en laisse, l'enrôler dans une croisade, et quelle croisade! Sciences, arts, civilisation matérielle, tout ce qui ne tend qu'à « dépraver » et à « asservir » l'homme, voilà donc les dieux qu'exalte *l'Encyclopédie*, pour mieux outrager celui auquel le Vicaire savoyard proclamera bientôt sa foi et son amour! Ceux qui soutiennent une telle entreprise sont des criminels. Leur autoritarisme révolte en Rousseau le libertaire, leur matérialisme l'éternel pèlerin d'un au-delà consolateur, leur sectarisme antireligieux, le chrétien dans l'âme qu'il restera toujours. Le divorce, latent depuis *la Lettre à l'Académie de Dijon*, s'accuse en 1753 avec *le Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, en 1754 avec l'entrée, dans le groupe, de Voltaire, que Jean-Jacques méprise et déteste, et qui le lui rend bien. Il devient définitif en 1758, au lendemain de l'affaire de l'article *Genève* où Rousseau a véhémentement pris parti pour ses concitoyens diffamés par d'Alembert envers lequel il nourrit de vieilles rancunes. Sans renier son amitié pour Diderot, il le quitte et part en dissidence pour continuer le combat au nom des droits sacrés de l'individu ; *l'Émile* et *le Contrat social* vont prendre simultanément, sur des points très différents, le contre-pied de *l'Encyclopédie*.

Or tous ces révolutionnaires en chambre ont eu sur les esprits et sur les événements une influence égale sinon supérieure à celle des Encyclopédistes. Les Physiocrates ont réussi à faire abolir douanes intérieures, corvées, corporations obligatoires, ils ont fait du libre-échangisme le phénomène capital du XIXe siècle avec le machinisme industriel qui en a été la conséquence. Si surprenant que cela puisse nous paraître,

Helvétius et son *Esprit* ont exercé sur les contemporains, et même sur la génération du romantisme, une attraction attestée par maints témoignages ; au jugement de Brunetière, aucun livre du XVIIIe siècle n'aurait davantage contribué à l'avènement des démocraties autoritaires. Quant à Rousseau, il a connu de son vivant déjà, aussi bien du reste pour ses singularités et ses aventures que pour ses ouvrages, une popularité dont aucun Encyclopédiste, sauf Voltaire (encore y aurait-il beaucoup à dire là-dessus) n'a approché même de loin.

On voit ce qu'il faut penser, à la lumière des documents et des faits, des Encyclopédistes et de leurs doctrines sous l'angle de la préparation à la Révolution. Ni les uns ni les autres n'étaient révolutionnaires au sens usuel du terme, c'est-à-dire destructeurs systématiques et conscients de l'ordre public établi. C'est contre l'Église, et contre elle seule, que *l'Encyclopédie* a été conçue et dirigée, et ses attaques, pour redoutables qu'elles fussent en raison de l'appareil scientifique qu'elles revêtaient, n'avaient pas la violence de celles auxquelles se livraient à la même époque des écrivains tombés aujourd'hui dans l'oubli, mais dont l'influence a été considérable. Sous un autre régime et surtout en d'autres temps, cette proclamation d'un rationalisme remis au goût du jour n'aurait guère tiré à conséquence. Condamnée par ses proportions matérielles, son prix et sa présentation scientifique à une audience forcément restreinte, *l'Encyclopédie* aurait alimenté pendant quelques mois les discussions d'un petit cénacle avant de céder la place à de nouveaux livres et de nouveaux thèmes. Deux circonstances en décidèrent autrement.

Les Encyclopédistes ont préparé la Révolution sans la vouloir.

L'Ancien Régime n'était pas seulement une forme de gouvernement. C'était aussi, et d'abord, un système idéologique bien défini, une conception de l'origine, de l'exercice et des droits de l'autorité publique découlant des dogmes d'une religion seule reconnue comme religion d'État. Sa stabilité était commandée non par la contrainte policière, mais par l'union spirituelle de la nation autour de ces dogmes et sa soumission spontanée aux lois et aux institutions qui en dérivaient. Attaquer la religion établie, c'était littéralement saper les piliers du régime. Partisans par principe et par tactique de la monarchie absolue, les Encyclopédistes (sauf peut-être Diderot) n'ont pas vu qu'en prêchant une doctrine radicalement contraire à la sienne, ils lui imposaient l'alternative d'un reniement ou d'une révolution, qu'il y avait une limite aux réformes de structure qu'elle pouvait se permettre et qu'elle était alors, on le sait maintenant, résolue à accomplir.

Depuis la Régence, d'autre part, la France était en proie à une agitation mi-religieuse, mi-politique née du rebondissement tapageur de la querelle janséniste, prolongée et aggravée par les scandales financiers, l'insurrection des Parlements, l'opposition active des Privilégiés et notam-

ment du Clergé à la réforme fiscale, les disputes passionnées autour du libéralisme économique et les intrigues des clans qui se disputaient le pouvoir. La royauté se débattait au milieu de crises sans cesse renaissantes dont chacune ruinait un peu plus son autorité, discutée par ailleurs dans un nombre toujours croissant d'ouvrages et de libelles. Tombant au milieu de ce hourvari, *l'Encyclopédie* ne pouvait qu'accroître la confusion dans les esprits et jeter entre eux de nouvelles semences de division. Elle devint le centre et l'enjeu d'une polémique qui dépassa rapidement son objet pour prendre la tournure d'une nouvelle guerre de religion. Comme deux cents ans plus tôt, les masses demeuraient réfractaires aux novateurs ; mais elles ne se sentaient plus cette fois soutenues par le roi légitime et avaient perdu confiance dans des chefs spirituels qui s'anathématisaient entre eux. Profitant de l'aubaine, les Parlements où revivait l'esprit de la Fronde se posaient en défenseurs des lois et du bien public et dénonçaient à haute voix la carence d'une autorité royale oublieuse de ses devoirs. Que pouvait penser le peuple en voyant les notions les plus sacrées rabaissées par les uns au service de sordides controverses, bafouées par les autres au nom de la science, et le Roi très-chrétien hésiter à frapper les ennemis déclarés de l'Église, étendre même sur eux une main protectrice ? De deux choses l'une : ou les Encyclopédistes avaient raison, et tout l'édifice des institutions devait être revisé sans délai de fond en comble, ou la monarchie jugeait elle-même la résistance impossible et les temps révolus. Il ne restait qu'à en tirer les conséquences.

Plus que *l'Encyclopédie* elle-même, le tumulte qu'elle déchaîna et le scandale d'une publication devant laquelle le gouvernement faisait céder la majesté des lois qu'elle bravait ont indéniablement secondé, dans l'état où se trouvaient les esprits, le mouvement qui emportait ceux-ci vers une révolution politique. Les idées qui ont triomphé en 1789 n'étaient pas celles de Encyclopédistes : ni la liberté qu'ils revendiquaient pour eux seuls, ni l'égalité qu'ils tenaient pour une absurdité et une chimère, ni une fraternité trop imprégnée de christianisme et à laquelle ils substituaient un humanitarisme purement philosophique. Tout au plus la France révolutionnaire a-t-elle hérité d'eux la foi dans le progrès indéfini et la notion de l'État laïque : mais l'une et l'autre s'étalaient dans maints ouvrages plus accessibles au public, et qui connurent une plus large diffusion. Reste qu'en ajoutant, à une heure critique, une « affaire » retentissante à toutes celles au milieu desquelles l'Ancien Régime tombait peu à peu en lambeaux, en contraignant ce régime à révéler sa faiblesse et ses incertitudes, *l'Encyclopédie*, si elle n'a pas été le héraut de la démocratie, a sa place marquée parmi les naufrageurs de la monarchie.

H. DE MONTBAS

LA VARENDE

par Paul Guth

Une silhouette de cormoran attend devant la gare de Bernay. Je passe, repasse. Nous nous ignorons, puis, soudain, nous nous reconnaissons, nous saluons.

Ce béret m'a trompé, qui couvre le haut de son crâne. La Varende boitille de la jambe droite. La fente postérieure de son veston volette. Il m'entraîne dans sa voiture. Au « Ciné-Théâtre », en face, on joue *Meurtres* de Plisnier, avec Fernandel.

La Varende appartient au temps où on laissait souffler les chevaux. Devant la mâchoire de Fernandel, dans la voiture immobile, il me narre les lois de la création.

Son bec d'oiseau des mers se recourbe en narines charnues. Les pommettes se bossellent d'audace. Une roseur les irrigue de la langueur des gros mangeurs, à la campagne. Le menton plastronne sur la cravate où une pièce d'or évoque les trésors.

C'est la première fois que je le vois. Mais nous nous connaissons par delà l'espace. Il éclate en confidences. C'est ainsi qu'étaient les Français avant qu'on ne les eût bâtés d'indifférence.

— Mon roman est fait, depuis hier soir!

Le flot des paroles d'or, niellé, martelé, coule et la langue, qu'altère un léger défaut, heurte « l'enclos des dents ». Qu'il est doux d'écouter un parleur dont les mots sont des *Chansons de Roland*!...

— Mon roman est fait! Je l'ai raconté hier soir à mon beau-frère. J'ai réuni tout le paquet. Tout ça trempe. Je subordonne à l'inquiétude générale le caractère d'un enfant qui sera la cheville ouvrière, et qu'on ne verra pas!...

Il pétrit les lois de la matière, comme un éclusier l'eau ou un métallurgiste l'acier.

— Le travail d'une œuvre romanesque est fait à l'intérieur de sa forme, pas à l'extérieur. L'extraordinaire mobilité de nos pouvoirs, de

nos rêveries!... Vous êtes perpétuellement dans le mouvement. Vous guidez dans le flot vers la siccité, vers les moules.

Il vitupère la sottise de certains producteurs de cinéma quand ils s'attaquent aux romans. Il tresse des gestes de vannier.

— Pour composer il faut entrelacer. C'est si beau le rappel, dans les arts plastiques!

Il en vient à louer Augier.

— Aujourd'hui ses comédies passeraient peut-être difficilement la glotte. Mais comme c'est charpenté!

Il déplore la confusion des genres, dans lesquels la philosophie, aujourd'hui, sécrète ses cendres.

— Les romans sont sortis de la chanson de geste. Or, aujourd'hui, vous voyez des romans faits avec un essai. La décadence!...

L'auto demeure enracinée devant Fernandel. Jusqu'à la dissolution des planètes, jusqu'à la vallée de Josaphat, j'écouterais La Varende. Je manifeste pourtant un appétit de mouvement. Nous roulons.

C'est l'église de La Couture qu'il veut d'abord me montrer. En prince de Normandie, il s'avance, sur quatre pneus décents, entre les tombes du cimetière. Jusqu'à cette minute j'aurais donné ma tête à couper que les vitraux de Chartres étaient la cime du sublime.

— Des tapis sur les fenêtres! Est-ce qu'on met les tapis contre des fenêtres? Un art de marchands de tapis!...

Non, ce qu'il y a de mieux ce sont les vitraux du XVIe siècle, que traverse la lumière et grâce auxquels les chanoines peuvent lire leur bréviaire.

Il me fait déguster un *Martyre de saint Sébastien*.

— La dilection de la Normandie pour saint Sébastien! Le bel homme bien rose, bien blanc. Regardez! Le verrier a fait une prune de monsieur pour appuyer un grenat sublime! Et ces deux archers, c'est du Mantegna.

Nous traversons le cimetière, embaumé par les buis. Nous remontons en voiture et gagnons la campagne. L'air a une mollesse liquide qui s'insinue à travers une poudre de soleil. Une rivière se rue au ras de l'herbe.

— C'est la Charentonne, ma rivière. Elle descend de quatre cents mètres en vingt kilomètres : la Seine ne descend que de vingt-huit mètres de Paris à la mer. Elle est sanctifiée par saint Evroux et par un demi-saint, mon parent, Giroie, un Malcouronne, qui vivait vers 1040. Un moine guerrier. Il se battait en gardant sa « mauvaise couronne » de clerc. Il passait, foudroyant, sans casque. A la fin il s'est écrasé, convulsé d'amour, quand Dieu, afin de le garder pour lui, lui envoya la lèpre.

Nous arrivons près d'une vieille maison, au bord de la rivière. Une chute d'eau, jadis, animait une industrie.

— Dans ce pays d'Ouche il y avait cinq barons fossiers. Pour les mines de fer.

Il lance la voiture dans la forêt. Les roues écrasent les graviers et les

branches. Nous voguons dans l'humus spongieux. Nous ne sommes plus voiture automobile, mais voiture à cheval, nef de terre labourant les sillons.

— Vous allez voir une église de l'an 1000 avec un porche à lépreux. Un ladre, c'est un lépreux... Saint Lazare... lazaret... tout cela c'est le monde des lépreux.

Voici l'église, cabane à prières de ce temps des périls, si proche du nôtre, et si humble, dans ces bois où la petite voûte pointe. Nous suivons une carriole, au même pas qu'elle, bercés par les feuilles, enfoncés dans la Normandie comme dans une éponge de chlorophylle.

— Paris m'était mauvais. Ça me perdait de moi-même. Si les cafés de Paris pouvaient redégorger ce qu'ils ont avalé! Les plus belles constructions de ma vie je les ai perdues au café. Quand j'ai compris cela, je suis venu ici.

Il sait ce qu'on lui doit et qu'il a donné à la littérature française une province.

— Une chose dont je suis fier c'est d'avoir restitué en Europe la notion de Normandie. On ne se rappelait que les insanités de Maupassant. Nous étions ceux qui mettent leurs femmes en tonneaux et qui s'usent en chicanes. En réalité, nous, les Normands, nous avons conquis le monde. Le coup de fouet donné aux Vikings par cette nature plantureuse!... On ne peut nous comparer que la Bourgogne.

Nous défilons entre des toits de chaume. Il retrouve cette civilisation du chaume des vieux siècles.

— Ce monde qui n'avait pas d'argent!... Même dans la chevalerie on vivait sous le chaume. D'où la ladrerie paysanne. On vous donnera une douzaine d'œufs, mais pas 250 francs.

Nous arrivons à Broglie. Il me montre un croisement de routes, devant l'hôtel de la Poste. De toute sa mémoire il caresse cette aire carrossable que les charrois de vingt siècles ont usée.

— Cette route a vu passer tous les conquérants. « Hôtel de la Poste »... La poste à chevaux. La cavalerie admirable des percherons.

L'église du XIe siècle est en « poudingue » : un gâteau de pierre rougeâtre lié par du gros ciment blanc. La Varende s'avance à pas révérends. D'une semelle pieuse il lustre les dalles.

— Ce culot! Cette polychromie de matériau, et non plus celle de la peinture! Ces gens qui n'avaient que des maisons en bois arrivent ici en 911. En 1000 ils ont des basiliques et en 1100 du gothique! Le miracle grec c'est zéro à côté du miracle gothique, du miracle normand. Le Grec fait la construction la plus sotte. Ses colonnes sont, en marbre, la reproduction des étais de bois. Le gothique, lui, repousse les étais à l'extérieur. La cathédrale devient un aéronef qu'on doit empêcher de s'envoler.

Il me montre « les plus belles grisailles connues », qui retrouvent les irisations et les pâleurs de la nacre. Pour la première fois je comprends que

la spiritualité peut s'accommoder de ces douceurs laiteuses, de ces suavités exténuées.

Des blasons pendent à une galerie. Les grands de Normandie. Ferrières : 1071, Arces : 1507, Ursins : 1540, Conflans : 1628, Nonant : 1653, Pomponne : 1682, Broglie : 1716.

Il déchiffre les armes et les récite.

— D'hermine à la bordure de gueules, chargée de huit fers à mulets d'or... D'or à la croix pattée d'azur mise en sautoir... Ferrières avait rang de prince... Les Arces étaient vice-rois d'Irlande. C'est peu de chose! Ce ne sont pas des hérédités mais des situations. Il ne reste plus que les Broglie.

Il soupire, secoue sur ses épaules les souvenirs des carnages.

— Le déchet des guerres est effrayant. On ne sait pas le sang qu'il a fallu pour maintenir la France. Dans ma famille, depuis huit siècles, il y a eu quarante morts à l'ennemi!...

Entre des arbres naît le château de La Varende, en briques, de la douceur de la rose, pareil, lui aussi, à une impalpable fumée : le Chamblac.

— Un château Louis XV avec des fondations du XVe. Nous avons usé trois châteaux ici. Nous l'avons quitté deux fois par mariage et repris trois. Mon nom normand est Malard, avec un *d* ou avec deux *l*. Un des noms les plus anciens de la province.

Une exquise petite barque de briques, posée en travers sur l'herbe, avec du blanc autour des fenêtres, comme de la crème. Tout autour, en terre cuite, des lionnes à têtes de femmes et des arbres taillés en boules et en pinceaux. Et le parc, qui se gonfle de vent.

— Il y a là-dedans des chênes du XIIIe siècle de cinq mètres soixante de tour, de trois mètres de diamètre. L'un on l'appelle « le chêne du pendu ». Le duc de Nemours y a branché une quinzaine de ribauds que mon aïeul protégeait. Ah! nous avons donné du fil à retordre!

Les odeurs nous étreignent, venues de la mer, brassant dans le vent cette herbe et ces feuilles. Un élixir fascinant et sauvage, qui consolait les Vikings des vagues qu'ils avaient quittées.

***

Dans la chambre un feu flambe déjà. C'est dans ce grand lit « à la polonaise » que La Varende est né. Il pousse cet énorme char du sommeil, muni de roues, que pare une cretonne orange, semée de grandes fleurs blanches, grises et noires.

— Quand j'ai passé une nuit un peu mouvementée avec moi-même, je me retrouve contre ma table.

Tandis que nous buvons un vin précieux, il rêve sa vie.

— Je suis né en 1887. Ma mère était la fille de l'amiral de Langle. Mon père était officier de marine. Il est mort après cinq ans de mariage.

Tenaillée par la nostalgie de la Bretagne, sa mère le ramena à Rennes.

Elle était à la fois le grand Arnauld et madame Guyon. Elle participait à la vie de Dieu comme au souvenir de son mari. Quand elle faisait le chemin de la croix on avait l'impression qu'elle avait recueilli la sueur du Christ dans une serviette de table.

— A Saint-Vincent-de-Paul, à Rennes, j'ai fait des études brillantes jusqu'à la neuvième. Ensuite je devins médiocre. Je ne m'intéressais plus à la classe que par les à-côtés.

Il conçut une haine inexpiable pour Napoléon et dévora, pêle-mêle, des histoires de guerres de religion, et des livres translucides de Julie Lavergne : *les Jours de cristal, les Neiges d'antan.*

Sa mère lui faisait la lecture de cette voix d'acier avec laquelle elle eût assuré la défense d'un château. Elle le déçut quand elle lui dit, à seize ans : « Voilà un livre que ton père adorait. Moi je n'ai pas pu dépasser la cinquième page. » *Salammbô.*

— Pour elle la lecture n'était qu'un jeu. Elle avait le dédain de l'aristocrate pour l'homme de lettres. Quand je lui envoyais un de mes livres, elle m'écrivait avec commisération : « Mais oui, mon enfant, j'ai parcouru ton livre. » *Parcouru !...* Le mot qui vous transfixe! Son plus grand éloge aurait été : « Tu seras un Maupassant, un Barbey d'Aurevilly. » Toujours le succédané d'un autre! Jamais La Varende!

Il s'enfièvre avec cette fureur contre leur classe qui possède la plupart des créateurs, méconnus par leur milieu, dont ils redorent le prestige.

— Je me suis fait casser la g... pour l'idée monarchiste. Dans une circonstance pénible, moi, un hobereau, j'ai reçu cent vingt lettres de bourgeois et six seulement de hobereaux! Ces bourgeois sont ces gens chez qui le Roi aurait cherché ses gentilshommes. Dans la bourgeoisie monte une prolifération magnifique de jeunes seigneurs, à la quatrième génération, qui ont filtré le pouvoir.

Il entra à l'École des Beaux-Arts, à Rennes, sous un certain Lafont, le fils de l'homme qui copia cinquante fois *la Joconde.* A Paris il ne put se ployer aux stupres des rapins. D'ailleurs il ne faisait de la peinture que pour la comprendre.

La guerre l'épuisa plus qu'elle ne le terrifia. Il n'a jamais connu la peur. Sa mère lui disait, la nuit, quand il avait six ans : « J'ai oublié mon chapelet sur la table du jardin. » Quand, avec des petits paysans, il rencontrait un serpent, il savait que c'était lui qui devait le tuer.

Mais, à la guerre, il côtoya la mort par fatigue. Un soir, portant des tôles courbes que le vent pliait et qui lui arrachaient les ongles, il gémit : « C'est trop dur! J'aime mieux mourir! »

Richelieu avait un triple plan : « Abattre la maison d'Autriche, etc... » De même, au retour de la guerre, La Varende se fixa trois buts : remettre sa maison en état ; faire l'histoire de la marine de ses propres mains, en construisant des modèles de bateaux ; écrire, à partir de quarante-cinq ans, quand ses yeux se seraient gâtés sur les filins miniature.

Il restaura sa maison dans la grâce où je la vois. Mais pourquoi les bateaux ?

Il avait été élevé par son grand-père l'amiral. Ce colosse d'un mètre quatre-vingts, mesurant un mètre vingt-sept de tour de poitrine, ployait des écus dans ses doigts et engueulait un paysan à trois cents mètres. Il empoignait La Varende par la boucle de son pantalon, l'élevait à bras tendu et le fessait avec loyauté. Il était le dernier manœuvrier de la voile.

La Varende m'emmène vers sa flotte, qui retrace l'histoire de la navigation, depuis que l'homme posa un tronc d'arbre creusé sur les eaux. Quatre salles que je parcours en extase. Une des plus extraordinaires collections du monde, construite, jour après jour, par ces mains qui agencèrent l'extrêmement petit.

Dans les vitrines les bateaux volent sur un océan imaginaire que des éclairages et des jeux de couleurs et de substances reconstituent.

Le Balaou, un contrebandier de thé, taillé pour la fuite. *La Confiance*, l'imperceptible corvette qui captura le gros *Kent*. *Le Quevilly*, le dernier grand voilier du port de Rouen, qu'il bâtit, assisté de son ancien capitaine en larmes.

La Santa-Maria, *La Pinta* et *La Niña*, les trois caravelles de Christophe Colomb, posées, comme des puces, le long du *Normandie*.

Le bateau de Vasco de Gama découvrant un iceberg dans l'océan Austral. La barque d'Alcibiade, avec son chien à la queue coupée que décèle un pansement sanglant. Le bateau de construction de Pierre le Grand : une pinasse hollandaise. « *Ne pas confondre la pinasse hollandaise, qui est un navire de guerre, et la pinasse gasconne.* »

Les galères tranchent des vagues feintes. La galère du comte de Jaffa...

— Saint Louis s'est jeté à l'eau, à Damiette, parce qu'il n'avait pas eu assez d'argent pour acheter une galère pareille à celle du comte de Jaffa, d'où l'on débarquait sur le sable.

Une subtilité navale. La galère noire que Charles Quint concéda à François Ier pour qu'on l'emmenât prisonnier en Espagne. Il n'existe que deux autres cas de deuil sembable dans l'histoire.

— Ali-Pacha, un des amiraux de Lépante, avait pendu un chef de galère bragadin. Depuis, les Bragadins étaient en deuil. A Lépante, ils arrivèrent derrière la galère d'Ali. Ils lui coupèrent la tête, bourrèrent son corps de foin et le hissèrent, comme pavillon, la tête entre ses jambes. Ensuite ils reprirent la couleur des galères heureuses. L'autre deuil est celui de *La Belle-Poule* ramenant de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon.

***

Il faut bien en venir aux livres. Ils ne sont sortis qu'à quarante-cinq ans, l'âge que La Varende s'était fixé. L'âge du barbon, comme eût dit le XVIIe.

Mais ils foisonnaient en puissance depuis longtemps. La Varende est un conteur, un homme qui guerroie et navigue en paroles, qui conquiert, s'évade, triomphe en ces *Iliades* spontanées du coin du feu.

— Pour mon fils, de trois à onze ans, j'ai raconté une histoire en huit cents épisodes. Je lançais des phrases en l'air, je les poursuivais. Sans les mots nous n'aurions pas d'idées. J'écoute mon récit plus que je ne surveille ma typographie.

Depuis vingt ans, plus minutieusement encore, il écoute le conteur Viking qui l'habite. En rafales de machine à écrire, tandis que le vent secoue son parc et galope du fond des temps, il note ce que l'Autre babille et gesticule, ses emportements, ses coups de gueule, ses visions. Et cet immense amour des siècles de chevalerie où les passions étaient fortes et simples et où l'homme et la femme, loin de nos détours, avaient la noblesse des lions qui rugissent sur les blasons.

Il a perdu dix romans de cinq cents pages écrits à la main. Sept éditeurs refusèrent son vrai premier livre : *Pays d'Ouche* : Gallimard, Grasset, Stock, Flammarion, Firmin-Didot, le Mercure, Wolf à Rouen.

— Valette, du *Mercure* le refusa pour ses fautes de frappe.

Madame Maugard, des *Petites Affiches* de Rouen, l'édita. Il obtint le *Prix des Vikings*, grâce à René Fauchois et à Gabriel Boissy qui déclara : « Si vous ne lui donnez pas le prix, je démissionne. »

— Grasset s'était demandé : « A quarante-cinq ans, plus qu'un début ce livre n'est-il pas une fin? » Depuis, j'ai publié cinquante-quatre ouvrages!

Ce quadragénaire sauta au milieu de la mare littéraire et fit jaillir le succès. On promettait le Goncourt à *Nez de Cuir*. Plisnier l'obtint. Plon se désespéra. Il avait tiré, la veille, soixante mille *Nez*. Mais La Varende tenait déjà dans son gant son public fidèle. *Le Nez* monta, en deux ans, à cent vingt mille. En ce moment on en fait un film.

Le Centaure de Dieu mérita et eut le Grand Prix du roman de l'Académie française, et quatre-vingt mille lecteurs.

— L'histoire d'une famille qui veut durer. C'est le livre que je préfère.

Toute la Normandie se jeta sur *Guillaume le Conquérant*. Il s'en vendit vingt-cinq mille en un mois, des châteaux aux chaumières. D'un geste mousquetaire La Varende balaie les gloses des cuistres.

— Ce n'est pas un bouquin fait à coup de fiches, mais à coups de promenades. Il n'est pas un endroit où Guillaume a passé que je n'aie scruté. J'ai tenu à être jour pour jour aux mêmes endroits. Je n'ai pas mis de références au bas des pages. Faites-moi confiance!

Pendant toute la guerre, abreuvé de tristesse, il convoquait chaque dimanche auprès de lui *les Belles Esclaves* : la duchesse de Valentinois, Marie Mancini, La Vallière, la Grande Mademoiselle. Elles rôdaient autour du château et flottaient dans sa chambre, fondues dans l'air.

Il connaît ses vertus éclatantes, ses coups de force de style, ses chevauchées d'audace. Il sait qu'il est un des plus fiers écrivains de la race, un gentilhomme de plume, fulgurant de fiertés, comme ceux qui versèrent de l'encre dans leur sang bleu : La Rochefoucauld, Saint-Simon, Barbey d'Aurevilly. Il sait qu'il est un conquérant des intuitions et de l'ineffable et qu'il ausculte les secrets de la terre, dans une rumeur d'éperon et de cithare, d'océan et de forêt.

Mais il scrute aussi ses défauts et bat sa coulpe d'un gantelet de fer, cavalier de la Fronde, navigateur et druide, mal guéri des mondes inconnus.

— Le mouvement poussé à l'extrême. Le sens du piédestal. L'Antiquité n'a pas connu le piédestal. Elle posait ses statues à même le sol. Je ne peux pas me surveiller. Je suis la proie d'un Inconnu. Pendant cinq jours, de trois heures du matin à cinq heures du soir, je viens de ahaner sur une nouvelle. Impossible! Aridité totale! Soudain, je m'installe. L'Inconnu arrive. De trois heures quinze à quatre heures quinze, c'est fait!

Suspendu entre l'à quoi bon et la sensation de la puissance infinie de l'écrit, il oscille entre la stérilité et la grâce. Ce sont ses combats à lui, fils d'une race de guerre. Ses ancêtres le poussent, mêlés aux chouettes qui le regardent, la nuit, sur le vasistas de son bureau.

Il psalmodie l'épopée des siens, qui rougirent de leur sang cette robe d'herbe, que nous voyons, par les fenêtres, immensément étendue.

— Un mercredi des Cendres, un d'eux, un chambellan de Charles VI, en 1448, passe avec son valet au bord d'un étang. Il voit la garnison anglaise d'Essay qui se livrait à la pêche et au barbotage. Ils étaient là soixante. Il prend leurs vêtements, retourne à Essay et s'empare de la ville. Nous sommes restés gouverneurs d'Essay pendant cent ans.

Un autre était chef des Lippans, partisans opposés à Henri IV. Son lieutenant, un paysan, est pris. Mon ancêtre va trouver le chef des adversaires : « — Lâchez mon homme! Je me mets à sa place! — Vous n'allez pas rester là! »... gémit le paysan qu'il libère. « — Non, je serai libre demain à midi. » Il fut libre, avec un poignard dans le cœur.

Un autre ramenait des vêpres sa vieille mère. Quatre hommes l'attaquèrent. Il les tua. Quelques jours après, cinquante vinrent et le tuèrent. A ses obsèques, les femmes firent toucher son cercueil par leurs enfants du front et de la main. « Du front pour qu'ils se souviennent. De la main pour qu'ils le vengent. »

La Varende me ramène à la gare de Bernay. Dans la voiture, avant de nous quitter, nous nous embrassons, comme des preux. Il disparaît en agitant la main, dans un galop de croisade et me laisse devant la mâchoire de Fernandel.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

NOUVEAUX METTEURS EN SCÈNE
BERNSTEIN - ROUSSIN - STRINDBERG

La jeune saison théâtrale nous a donné, dès le premier mois, la révélation de nouveaux metteurs en scène, et de nouveaux comédiens, avec lesquels il faudra compter, des reprises intéressantes, une comédie d'André Roussin : plus qu'il n'en faut pour déborder les limites de cette chronique. Quelques semaines seulement ont passé depuis la réouverture des théâtres, et déjà nous sentons le besoin de mettre un peu d'ordre dans de trop diverses impressions.

La *Nuit du Volador*, de M. J.-M. Conty, au Vieux Colombier, était un curieux essai de « théâtre total », auquel les théories d'Antonin Artaud et les expériences du Jean-Louis Barrault des commencements n'étaient pas étrangères. L'œuvre, trop ambitieuse sans doute, véhémente et confuse, d'une intensité dramatique trop voulue, n'a pas obtenu l'adhésion du public ; mais elle a donné à M. Jacques Beauchamp matière à la mise en place de mouvements intelligemment réglés. *Nausicaa du Mackenzie* de Tania Balachova et George Arest, ne prétendait pas être plus qu'un conte théâtral agréable et léger ; mais madame Tania Balachova y faisait ses débuts de metteur en scène, et ce coup d'essai a été un coup de maître. Une parfaite unité de style et de ton, l'art de se servir de la personnalité des acteurs sans la contraindre, une admirable coïncidence obtenue à chaque instant entre l'expression dramatique et le sentiment intérieur, entre le personnage et l'interprète, tout cela témoignait dans *Nausicaa du Mackenzie* de la présence d'une ouvrière du théâtre de la grande race : et une jeune comédienne, Annie Noël, hier inconnue, y manifestait des dons si éclatants qu'elle eût pu être une raison suffisante d'aller voir la pièce, quand même il n'y aurait pas eu la mise en scène ; mais s'il n'y avait pas eu la mise en scène, qu'aurait été Annie Noël ? Peut-être une gentille débutante, sans plus. Entre les mains du vrai metteur en scène, les acteurs moyens deviennent bons, les bons deviennent admirables, quittes à reperdre parfois, s'ils tombent ensuite en mauvaises mains, une bonne part de ce qu'ils avaient gagné.

Un des succès les plus vifs et les plus mérités du début de la saison est

allé au spectacle de Christine Tzingos et de sa compagnie, au théâtre de la Gaîté Montparnasse. *Androclès et le lion* de G.-B. Shaw est joué par cette jeune troupe avec beaucoup de verve, de justesse et d'honnêteté ; on sait que Shaw a tenu dans *Androclès* la gageure d'écrire une sorte de comédie bouffonne sur le martyre des chrétiens dans l'amphithéâtre sans une faute de goût, sans une vulgarité, sans un trait dont le croyant le plus exigeant en la matière puisse s'irriter ou s'offenser. L'ironie y reste tendre et légère, et sait même, à certains moments, s'y effacer devant la gravité : ainsi, dans cette merveilleuse réponse de la jeune chrétienne à celui qui lui demande pourquoi elle sacrifie sa vie : « Si c'était une chose assez petite pour qu'on puisse la connaître, ce serait une chose trop petite pour qu'on meure pour elle. » En réalisant l'œuvre de Shaw sur le théâtre, Christine Tzingos a su éviter de se perdre dans les recherches intellectualistes qui égarent trop souvent les jeunes animateurs dits « d'avant-garde ». Elle a simplement donné au texte sa couleur, son ton, son rythme. Il ne s'agit sans doute pas d'un travail aussi approfondi, aussi subtil, sur la matière fournie par le comédien, que celui de Tania Balachova. Mais le résultat en est heureux, brillant même, et pour ainsi dire sans reproche. Encore un metteur en scène du « deuxième sexe » avec lequel il faudra compter.

Il y a aussi M. Sarrasin, et le Grenier de Toulouse, qui est venu s'installer pour quelques semaines sur la scène de l'Athénée, en y apportant une *Mégère apprivoisée* traduite, adaptée et jouée par l'équipe. On connaissait déjà le Grenier à Paris, notamment par une très bonne représentation des *Fourberies de Scapin*. On savait qu'il s'agissait d'une des troupes de province les plus intéressantes qu'eût révélées le Concours des jeunes compagnies. La partie était donc plus difficile à jouer que si le Grenier de Toulouse avait été tout à fait inconnu. On sait combien il est plus malaisé, pour des débutants, de se confirmer au second essai que de s'affirmer au premier : un préjugé favorable les attend, mais aussi un regard plus vigilant et plus sévère. Il faut qu'ils s'égalent au moins au souvenir qu'ils ont laissé. Ils ne bénéficient plus eux-mêmes de je ne sais quel état de grâce, fait d'ardeur, de confiance en soi, de joyeuse imprudence et de divination qui fait briller les qualités les plus fragiles et masque les faiblesses. Il leur faut faire appel aux vertus de solidité, s'ils les possèdent. C'est le cap dangereux. Le Grenier l'a franchi allègrement. Sa *Mégère apprivoisée* a conquis la critique, et le public. Ceux qui ont quelque intérêt pour le théâtre ne peuvent plus ignorer le nom de M. Thorent ou celui de M. Daniel Sorano, excellent comédien, auquel je ne reprocherai qu'un peu trop de sûreté, un peu trop de métier pour tant de jeunesse. Le péril qui le menace est celui d'une composition trop extérieure.

Au théâtre des Ambassadeurs, *Félix*, que M. Henri Bernstein a repris après un quart de siècle, en y ajoutant quelques touches d'actualité, aura le succès qui est à peu près de règle pour les pièces de cet auteur.

Il n'y a pas dans *Félix* la rigueur de composition que l'on pourrait attendre d'un homme pour qui le métier dramatique n'a plus de secrets. Les trois actes en sont presque trois pièces séparées, trois épisodes de la vie commune d'un homme et d'une femme, sans autre lien de continuité que la personnalité même des protagonistes. Au premier acte, Félix, homme d'affaires quadragénaire enrichi dans les trafics de guerre et d'après-guerre, rencontre dans une maison galante une jeune femme intelligente, fine, charmante, sensible, enfin la femme accomplie (il n'est pas besoin de noter au passage à quel degré de convention, d'invraisemblance, peut aller dans le choix des sujets et des situations un théâtre que l'on donne volontiers pour l'imitation de la vie réelle). Au second acte, la même jeune femme est devenue la compagne attentive et bienfaisante de Félix, elle parvient à lui ôter sa cuirasse de requin d'affaires et à ressusciter en lui le brave homme ; au troisième acte, elle l'a trompé, elle est abandonnée par son amant, elle avoue sa faute et son malheur à Félix, qui se met en colère, puis pardonne ; ils continueront leur route ensemble. On ne voit pas très bien pourquoi il était nécessaire au déroulement de la pièce que Félix trouvât sa partenaire dans une maison de rendez-vous dont il n'est plus question ensuite (sauf pour un bref rappel du passé de la part de Félix furieux) ; on a l'impression assez gênante que cette maison de rendez-vous a été mise là surtout pour appâter le public, parce qu'au lendemain de l'autre guerre, une scène entre une habituée de maison de rendez-vous et son client, dans la chambre affectée à cette sorte de rencontres, c'était assez nouveau sur une scène de théâtre, assez nouveau et assez excitant. Il n'importe, *Félix* me semble être, parmi les œuvres de M. Henri Bernstein mises ou remises sur le théâtre au cours des dernières années, une de celles qui nous touchent le plus. Certes, il s'agit d'une humanité bien médiocre, bien boutiquière, de qui toutes les régions un peu élevées de la pensée ou du sentiment restent séparées par un écran absolument opaque. Mais enfin les rapports entre l'homme et la femme n'y sont pas bornés à cette sexualité frénétique et sommaire qui fait toute la matière de *La Soif*, par exemple. Dans le second acte, il n'y a peut-être rien d'autre que l'habileté d'un homme de théâtre sûr de ses moyens. Mais le troisième, où nous voyons se refaire par-delà l'infidélité, dans l'abandon des illusions et une sorte de mutuelle et fraternelle pitié, le couple un moment rompu, atteint à la vérité humaine, et par la vérité à l'émotion. C'est dans de tels moments, plus que dans telle ou telle « scène de bravoure » coruscante et provocante, que paraît ce qu'il y a de meilleur dans le théâtre de M. Henri Bernstein.

Moins brillante par l'éclat des noms que celle des précédentes pièces de M. Bernstein, l'interprétation est bonne sans plus en la personne de M. Jean Wall, qui cherche à trouver dans une composition un peu trop « théâtre » ce qui lui manque d'épaisseur naturelle, et M. Jean Martinelli, dont la violence et le désespoir restent bien extérieurs. Hubert Noël

a du charme, et un jeu sobre et juste. Quant à mademoiselle Maria Mauban, *Félix* lui permet de prendre rang parmi les très bonnes comédiennes de sa génération. Enfin, une artiste venue du cinéma triomphe de la dure épreuve des planches, où un joli visage, un ton à peu près juste et des éclairages favorables ne suffisent pas à faire une vedette. Saluons-la.

***

L'auteur le plus heureux de notre époque, André Roussin, a succédé à André Roussin au théâtre des *Nouveautés*, et *Lorsque l'Enfant paraît* à *La Petite Hutte*. *La Petite Hutte* avait tenu l'affiche pendant quatre ans, et plus. Je ne sais si *Lorsque l'Enfant paraît* est assuré de faire salle comble pendant un lustre, exploit qu'il est difficile de renouveler, mais je parierais volontiers pour l'année entière et peut-être davantage. Nous avons peine à imaginer que la pièce qui a fait d'André Roussin un auteur célèbre, et sans doute le plus *demandé* de tous les écrivains de théâtre vivants, vient seulement d'achever la série de ses représentations. Il en est pourtant ainsi. Il y a cinq ans, André Roussin n'était guère plus qu'un débutant dont les œuvres, déjà adroites, fines et brillantes, n'avaient pas été au-delà du demi-succès. Que de chemin parcouru depuis lors! La voie qui s'ouvre désormais devant le triomphateur de *La Petite Hutte*, des *Œufs de l'Autruche*, de *Nina*, de *Bobosse*, de *Lorsque l'Enfant paraît* est si facile que les seuls pièges qu'elle puisse cacher semblent être dans sa facilité même. André Roussin a éprouvé son pouvoir sur le public. Il est en pleine possession de son métier. Il n'ignore rien des moyens par lesquels on peut arracher au public les rires et les applaudissements au terme d'une réplique, d'une scène ou d'un acte. L'important pour lui est de ne pas se contenter de ces recettes, de ne pas s'endormir dans le confort de la réussite, de sauvegarder en lui le goût du risque et la fraîcheur de l'invention, de savoir rester exigeant à l'égard de lui-même. Personne n'a plus rien à lui apprendre en matière d'« effets », de comique de mots et de comique de situations. Il se doit pourtant et nous doit de sauvegarder ce qui fait à nos yeux, sinon aux yeux de la plus grosse part de son immense public et des directeurs de salles, le vrai prix de son théâtre : ce qui fait que nous mettons *Les Œufs de l'Autruche*, et les meilleures scènes de *Nina* ou même de *Bobosse* au-dessus de *La Petite Hutte* : une fine satire des caractères et des mœurs, une fantaisie qui touche parfois à l'invention poétique sans cesser d'être bon enfant, et aussi une amertume de quoi le masque du rire n'efface pas la cruauté. Dans une pièce comme *Lorsque l'Enfant paraît*, ces deux aspects d'André Roussin, homme de théâtre, se font équilibre. Ce qu'il peut y avoir d'un peu mécanique dans l'exploitation d'une situation assez vaudevillesque (une tranquille famille bourgeoise sur laquelle il pleut soudain des enfants inattendus) et de certains mots que l'on sait depuis Molière aptes par leur sonorité même à provoquer les rires, pourrait nous faire

croire qu'André Roussin s'abandonne à la pente. Mais l'observation reste fine et juste, sinon dans la peinture du père, aux traits un peu forcés (nous pouvons difficilement admettre qu'un homme qui vient de faire voter à la Chambre, pour le triomphe de la morale, la fermeture des maisons de prostitution, puisse envisager très consciemment, quelques minutes après, de prêter la main à un avortement dans sa famille ; le pharisaïsme inconscient du père, dans *Les Œufs de l'Autruche*, était plus subtil), du moins dans le portrait de la mère, étonnante figure d'une certaine sottise bourgeoise. La bouffonnerie de la scène du téléphone, où l'on voit tous les membres de la famille se succéder à l'appareil pour échanger les mêmes mots d'affection conventionnels avec une tante lointaine, et des répliques comme cet étonnant : « Nous ne sommes pourtant pas des ouvriers ! » qui échappe à la mère lorsqu'elle apprend que sa fille est en passe d'avoir un enfant hors du mariage, n'appartiennent pas au genre vaudevillesque, mais à la très bonne comédie de mœurs.

Dans le rôle de la mère, madame Gaby Morlay est extraordinaire. Le personnage est dessiné avec une justesse, une sûreté, une efficacité comique insurpassables, sans qu'aucun trait soit jamais appuyé : la vie même, et le théâtre même.

***

Avec des moyens modestes, dans un décor simple, mais ingénieux et suggestif jusqu'au malaise de Jean Dejoux, le théâtre Charles-de-Rochefort et M. Jean Deschamps viennent de monter *Père*, de Strindberg. On peut sans doute les chicaner sur certains détails de la mise en scène, qui n'est pas allée toujours au plus simple, au plus intense, au plus rigoureux, et de l'interprétation. Mais la force dramatique ne manque ni à M. Jean Deschamps lui-même, ni à madame Mary Grant, et la pièce, qui n'a vieilli que dans les justifications scientifiques que Strindberg prétendit lui donner, et qui sont secondaires, est une œuvre noire, splendide, d'une puissance théâtrale irrésistible. Jamais le ressentiment misogyne de Strindberg ne s'est manifesté avec une plus haineuse lucidité que dans ce drame où la lutte des sexes devient une lutte à mort, où la force apparente du mâle est prise dans les filets d'une perfidie féminine d'autant plus redoutable qu'elle ne manque ni de justifications ni même de sincérité. Ajoutons que les ambiguïtés passionnelles sur lesquelles la psychanalyse a jeté tant de lumières, la femme cherchant à assouvir sur l'homme réduit à l'impuissance son instinct de maternité, l'homme cherchant auprès de la femme un substitut de la mère, le conflit des sexes dans l'enfant, sont les véritables ressorts de cette œuvre, à coup sûr l'une des plus *importantes* que l'on puisse voir à Paris en ce moment.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

LA GRANDE ROUE

Encore Lui! — Lui, c'est Napoléon — les ombres de second plan auraient droit de se plaindre et de murmurer : « Toujours les mêmes », mais le moyen de faire autrement? Il y a quelques mois on exhumait le journal du général Bertrand [1], document capital pour la connaissance de l'Empereur à Sainte-Hélène, et hier M. Jean Savant publiait, pour la première fois, le texte intégral du testament de Napoléon [2], tel que celui-ci l'écrivit, de sa main, dans la seconde quinzaine d'avril 1821, juste avant de sombrer dans l'agonie. Comment ne pas courir à ces sources où s'abreuve une curiosité inapaisée? Oui, il est des hommes, aux destins tourmentés, qui ont le pouvoir de nous fasciner : ils ne cessent de tourner sur une grande roue imaginaire qui semble envahir tout l'horizon du passé. Napoléon est de ceux-là.

S'il n'était accompagné des commentaires de M. Jean Savant, le texte même du testament ne « dirait » pas grand'chose aux profanes. Pourquoi le 8e Codicille, dont l'existence était contestée et parfois niée par les historiens, est-il intéressant? Il contient seulement le vœu qu'Antommarchi, le médecin corse qui assista l'Empereur jusqu'à sa mort, entre au service de l'ex-impératrice Marie-Louise et qu'il reçoive d'elle une pension annuelle de 6 000 francs? En quoi les détails du 7e Codicille, dont on connaissait en gros la substance, apportent-ils du nouveau? Qu'y a-t-il de curieux dans le montant des legs attribués aux généraux Bertrand et Montholon? Que signifie une succession où l'on parle tantôt de 200 millions, tantôt de 7, et qui ne s'élèvera, en fait, qu'à 4 ou 5? Il faut, évidemment, qu'un initié nous fasse sentir la valeur de ces textes

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1951.
2. *Le Testament de Napoléon* (Editions Académie Napoléon).

et que, derrière eux, il nous laisse pressentir les comédies et les drames que nous eussions été bien incapables de soupçonner.

Si M. Fleuriot de Langle, à qui appartient le mérite d'avoir déchiffré le journal du général Bertrand, est fidèle à la foi napoléonienne, M. Jean Savant n'est dévôt que de l'érudition ; son irrespect à l'égard d'une idole toujours vénérée lui vaudra, croit-on, quelques noises, mais il ne semble point s'en soucier ; quand il a dépisté des vérités, même déplaisantes, il les prend en chasse et les force à grand arroi ; il ne se laisse arrêter ni par le voile des mots, ni par l'étalage des nobles sentiments. Démontant le testament impérial pièce par pièce, il reconstitue en même temps les mobiles psychologiques qui animaient Napoléon lorsqu'il exprimait ses dernières volontés et distribuait ses legs : ici l'esprit et la lettre ne concordent pas. En particulier on entrevoit, confirmée d'ailleurs par le journal de Bertrand, une étrange histoire de caprice amoureux qui surprendra ceux qui ignorent qu'à Sainte-Hélène les passions n'étaient point endormies, que tous les habitants de Longwood, Napoléon compris, recherchaient des bonheurs faciles qui les consolaient peut-être de leurs grandes infortunes. Il semble bien qu'après le départ de madame Montholon qui, durant quatre ans, avait tenu tendrement compagnie à Napoléon, celui-ci eût désiré que la générale Bertrand, communément nommée « la grande Fanny » en raison de sa haute taille, lui succédât dans ses faveurs. Le refus qu'elle lui opposa déchaîna des orages dont le jeune Antommarchi ressentit les coups... Orages qui ne s'apaisèrent qu'au moment où la mort frappa distinctement à la porte, mais qui influèrent sur un bon nombre des dispositions testamentaires de l'Empereur. Pourquoi s'étonnerait-on qu'un grand homme fût aussi un homme ?

— Si l'on veut connaître les armées de Napoléon dépouillées de tout romantisme, on devra lire les *Cahiers du colonel Girard* [1] dont M. Paul Desachy a eu le bonheur de retrouver le manuscrit original. Les lecteurs de cette revue ont eu la primeur de quelques extraits et ils ont sans doute apprécié la simplicité et la franchise d'un soldat qui sait mal farder la vérité. Ce petit paysan illettré, entré au service du roi par nécessité et sans enthousiasme, s'est élevé, grâce à ses qualités de jugement et de cœur, jusqu'au grade de colonel ; même il a eu, dans les circonstances critiques, le commandement de brigades et de divisions ; durant la campagne de France, Napoléon le nomma maréchal de camp et baron d'Empire, mais trop tard pour que cette nomination pût être régulièrement enregistrée. Girard a donc vu, sous l'uniforme, l'ancien régime, la Révolution et l'Empire ; il n'a pas connu autre chose que la vie des casernes et des camps, les marches et les batailles, mais il les connaît bien.

Ce qui frappe dans ce récit, toujours intéressant, c'est d'abord la condition rude, parfois inhumaine, du soldat avant 1789 — on comprend mieux que la troupe soit passée en bloc à la Révolution et que la majorité

1. Plon.

des officiers appartenant à la noblesse ait émigré ; c'est aussi le fait que Napoléon n'a pas, toujours et partout, été l'idole de ses armées ainsi qu'on le croit ordinairement. Officier modèle, Girard, dans son journal, ne laisse pourtant apparaître nulle part trace d'admiration et de vénération envers le Maître. Il ne se plaint pas non plus, et sa critique, qui est vive parfois, vise les généraux et les maréchaux de l'Empereur, non l'Empereur lui-même. On entrevoit pourtant le contre-coup qu'avaient sur les armées les épreuves cruelles qui leur étaient imposées : le mécontentement, allant jusqu'à la rébellion et à la désertion, fut plus répandu que ne le donne à penser la légende. Si l'armée, finalement, craqua, ce ne fut pas seulement par la tête ; tout ce grand corps était infiniment las.

Aussi Girard accepta-t-il, après avoir été tenu à l'écart pendant plusieurs années, d'être maire de Toulon, c'est-à-dire fonctionnaire de la Restauration ; il sut évoluer avec adresse entre les ultras, les républicains et les bonapartistes fervents, mais à deux reprises il donna sa démission. Le fanatisme partisan lui était étranger. En 1814, il disait au maréchal Ney, alors rallié à Louis XVIII, qui l'incitait à faire une demande pour entrer dans les gardes du corps : « J'ai servi Louis XVI et tous les gouvernements qui lui ont succédé. Je suis tout prêt à faire mon devoir avec le dernier. » Déclaration qui ne rehausserait point un politique mais qui honore un soldat.

— M. Jacques Isorni qui, après avoir été le défenseur du maréchal Pétain devant la Haute Cour, a réussi à l'arracher, *in extremis*, aux prisons de l'île d'Yeu et à faire qu'il mourût libre, continue son action passionnée en publiant un livre de combat intitulé *Souffrance et Mort du maréchal* [1]. Il rappelle que, par ses ancêtres maternels, il descend en ligne directe de Marchand, le plus dévoué des serviteurs qui accompagnèrent Napoléon en son exil, et il rapproche symboliquement Sainte-Hélène de l'île d'Yeu. M. Jacques Isorni a toutes les qualités d'un grand avocat d'assises, c'est dire qu'il s'adresse à l'affectivité de préférence à la logique. Le témoignage qu'il apporte — et qu'il est presque le seul à pouvoir apporter — sur les pensées, les sentiments et les réactions du maréchal Pétain, depuis son arrestation à son retour d'Allemagne jusqu'à sa mort, sera très utile à l'Histoire lorsque, avec le recul et l'apaisement nécessaires, elle pourra rendre son verdict ; on trouvera ici une foule d'anecdotes et de mots dont plusieurs sont aussi des traits de lumière. Seulement M. Jacques Isorni n'entend pas se borner à être l'historiographe d'un célèbre captif ; il veut faire triompher une cause qu'il a si étroitement épousée qu'elle est devenue la sienne ; il brandit des arguments dont il affirme le poids massif mais qui, parfois, semblent avoir la couleur du plomb plutôt que sa densité. Et comme M. Jacques Isorni fonce hardiment, sans ménager ses adversaires, et qu'en polémiste il

1. Flammarion.

lance des accusations graves et hasardées, il ne contribuera pas, croyons-nous, à faire entrer plus vite le procès du maréchal Pétain dans les régions sereines où il faut pourtant qu'il soit à nouveau plaidé.

— Les lenteurs de la justice historique sont telles, il est vrai, qu'elles peuvent décourager les mortels. Qui se vanterait d'être en mesure de porter un jugement équitable, par exemple, sur Catherine de Médicis et ses fils Charles IX et Henri III? Les bibliothèques savent pourtant que les livres ne manquent pas, qui les concernent. De bons, d'excellents ouvrages bénéficiant de tous les moyens d'investigation propres à l'érudition moderne, mais comment lire dans ces âmes troubles, agitées de passions contraires et corrodées par on ne sait quelles hérédités? M. Auguste Bailly, dans *Les derniers Valois* [1] s'efforce avant tout d'être juste. Il plaide les circonstances atténuantes pour Charles IX : il avait à peine vingt-quatre ans, lorsqu'il endossa la responsabilité de la Saint-Barthélemy ; rongé par un mal secret, « son corps, dit un contemporain, se réduisait à une telle maigreur qu'il n'avait plus que la peau et les os ». Il revendique pour Henri III des qualités de clairvoyance, de fermeté, voire de virilité qu'on lui reconnaît rarement ; en éliminant les Guise, le dernier Valois ne fit que sauver la légitimité. Les moyens employés : cruauté et perfidie, blessent notre sensibilité, mais il faut dire que la fidélité à la parole donnée et la loyauté furent le moindre souci des hommes de ce temps. Quels que fussent leur parti ou leur religion d'ailleurs. Trêves, pactes et promesses n'étaient, à leurs yeux, que procédés tactiques ; on mentait avec effronterie, mais chacun savait que tous mentaient ; l'assassinat était destiné à prévenir l'assassinat, d'où une chaîne sans fin de meurtres et d'égorgements.

Le plus extraordinaire, M. Auguste Bailly le note, c'est que « la France déchirée, sanglante, brûlée de haines sut conserver toutes ses facultés créatrices et toutes ses séductions ». Les seigneurs de la guerre civile qui vécurent presque constamment dans l'angoisse gardaient l'esprit assez libre pour goûter sincèrement et profondément les raffinements de l'art — de tous les arts depuis l'architecture jusqu'à la poésie. Étrange époque où le sang de l'ennemi paraissait la grande affaire tandis qu'on n'attachait de prix véritable qu'à la beauté.

— Autre personnage hantant les historiens déchiffreurs d'énigmes, Georges Villiers, duc de Buckingham. M. Philippe Erlanger, qui porte une érudition réelle avec beaucoup d'élégance, retrace l'existence fabuleuse de celui qui fut successivement l'idole, puis la bête noire de ses compatriotes, et qui, après avoir été revêtu de toutes les grandeurs, mourut poignardé par un Ravaillac anglais [2]. Tout est fantastique dans cette histoire, mais sur deux points controversés M. Philippe Erlanger verse une lumière nouvelle. D'abord sur les raisons de l'extrême faveur

1. Flammarion.
2. *Georges Villiers, duc de Buckingham* (Gallimard, édit.).

que marqua le roi Jacques Ier au jeune et beau Georges Villiers ; ensuite — ce qui nous touche de plus près — sur la fameuse idylle qui le rapprocha d'Anne d'Autriche. Nous inclinions jusque-là à penser que les romantiques avaient brodé, mais M. Philippe Erlanger démontre à l'évidence que Buckingham fut vraiment et fortement amoureux de la reine de France, qu'il orienta sa politique et, partant, la politique anglaise en fonction de ce sentiment passionné, que, justement, il s'aliéna ainsi le cœur des Anglais, ce qui devait avoir pour lui, puis pour la dynastie des Stuarts, de funestes conséquences.

M. Philippe Erlanger échappe sans peine aux tentations de l'histoire romancée, car, partout, s'offre à lui un incroyable qu'il faut croire.

— Plus ténébreuse encore que les Valois, plus scintillante que Buckingham, Christine de Suède a trouvé en M. Pierre de Luz [1] un peintre méditatif. La reine de Suède, dont la renommée au XVIIe siècle emplit l'Europe et dont le règne sembla plus altier après qu'elle eut déposé sa couronne, est, selon une expression qu'on dirait clichée pour elle « un tissu de contradictions ». La fille de Gustave-Adolphe, qu'on prit à sa naissance pour un garçon tellement elle était noire et velue, est en même temps un homme manqué qui méprise la société des femmes (mais choisit parmi elles ses favorites) et une amoureuse qui s'éprend, sur le tard, d'un cardinal romain, lui écrivant des lettres où la passion paraît toute nue ; cette luthérienne se fait catholique, et c'est Descartes, le rationaliste, appelé auprès d'elle pour l'instruire, qui contribue à la convertir ; cette femme savante, qui parle cinq langues européennes, et le latin, est aussi une femme sauvage, une « barbare », comme l'écrira le pape, qui assouvit ses instincts de domination et de cruauté sans scrupules ; cette orgueilleuse, assoiffée de pouvoir, abdique après quelques années de règne, puis consacre ses efforts à retrouver une couronne. Elle était tellement changeante que ses contemporains n'ont su dire exactement si elle était laide ou séduisante. Elle aimait l'argent, la volupté, se moquait du Saint-Père et négligeait les exercices spirituels, mais elle était sincèrement mystique et capitula lorsque les doctrines de Molinos furent condamnées.

M. Pierre de Luz investit lentement, patiemment, cette citadelle ; après avoir examiné tout le dossier, il hésite à conclure, intitulant modestement le dernier chapitre du livre : *Esquisses en vue d'un portrait*. Dans son essai d'explication il fait une large place à la psycho-physiologie : « Derrière une façade d'arrogance et de superbe, écrit-il, d'affirmation de calme olympien, de parfaite indépendance et de quasi-infaillibilité, nous voyons maintenant quelles déficiences, congénitales ou acquises, quels asservissements, quelles instabilités se cachent et minent l'édifice. » Échappant à la médecine moderne qui aurait tôt fait de la classer, Christine de Suède demeurera encore longtemps une attrayante énigme.

1. *Christine de Suède* (A. Fayard, édit.).

LE PENDULE

— A la grande roue des personnages historiques s'oppose le pendule des institutions. Depuis que les hommes ont inventé de se mettre en société, ils courent vainement à la recherche d'un équilibre qui se rompt dans le moment qu'il est atteint. M. Firmin Roz, de l'Institut, en survolant l'histoire nous donne, dans un petit livre substantiel [1], un aperçu de l'humanité à la poursuite de la meilleure des sociétés possibles. Au cours des âges il semble qu'elle en ait expérimenté tous les types, depuis la théocratie jusqu'à la démocratie directe, mais aucun ne l'a complètement satisfaite puisqu'elle se querelle toujours sur la société idéale, chacun étant prêt à imposer aux autres, par la force au besoin, le type qui a sa préférence. L'auteur ne dissimule pas que son choix va à la démocratie des États-Unis qui a su adapter des institutions anciennes à une Constitution fondée sur la souveraineté du peuple : le respect de la liberté individuelle qui est d'inspiration britannique se marie au goût de l'égalité qui est le propre de la révolution américaine. Or, rien n'est plus difficile que de réunir ailleurs que sur les inscriptions des monuments publics *liberté* et *égalité ;* en France, nous n'y avons pas encore réussi mais les États-Unis, eux, ont été plus heureux que nous, jusqu'à présent du moins.

— M. Jacques Godechot qui vient de consacrer un important, un monumental ouvrage aux *Institutions de la France sous la Révolution et l'Empire* [2] ne contredira pas sur ce point M. Firmin Roz. Rien de plus divers que cette Révolution française dont on nous disait naguère qu'il fallait l'accepter ou la refuser en bloc. Comment le pourrait-on, si lorsqu'on examine de près, comme le fait notre historien, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, ses constitutions, ses institutions, ses déclarations, on s'aperçoit que, sous une apparente ressemblance, un esprit opposé les anime? Ainsi les Constituants, de 1789 à 1791, furent avant tout préoccupés d'une liberté qui permettait à la bourgeoisie d'évincer les classes alors dirigeantes, mais les Conventionnels, eux, se soucièrent fort peu de liberté et n'eurent d'yeux que pour une égalité qui ramènerait dans le rang ceux qui venaient d'en sortir. Puis le Directoire chercha, vainement, un compromis entre les deux tendances jusqu'à ce que le Consulat et l'Empire, faisant aussi peu de cas de l'égalité que de la liberté, les eussent assujettis à un ordre de type militaire. L'ouvrage de M. Jacques Godechot — qui s'inscrit d'ailleurs dans une ample collection intitulée : *Histoire des Institutions* — est avant tout un recueil de faits très précis et non point une rêverie philosophique ; il constitue un arsenal, extrêmement riche, de documents propres à appuyer toutes les thèses, et au besoin à les combattre, car si pour l'historien seuls les faits comptent, pour le théoricien ils sont sans signification avant qu'ils n'aient été interprétés.

1. *Les Sociétés humaines dans l'Histoire* (I. A. C. Les Éditions de Lyon).
2. Presses universitaires.

— M. Adrien Dansette use d'un oscillographe imaginaire pour mesurer les fluctuations non point du catholicisme en France, mais de ses institutions et de ses tendances. En publiant le deuxième volume de son *Histoire religieuse de la France contemporaine* [1] qui couvre la période allant de 1870 à 1930, il aborde une région où les orages et les séismes furent violents. Il suffit d'évoquer la politique de ralliement, l'expulsion des congrégations non autorisées, la loi de Séparation, les inventaires, le combisme, l'encyclique contre le modernisme, le Sillon encouragé, condamné, réhabilité, l'Action française choyée, condamnée, rebelle puis pardonnée, pour se souvenir de passions déchaînées, de querelles véhémentes et aussi de disputes non moins âpres entre catholiques.

Au surplus la politique du Vatican, sous les pontificats de Léon XIII, de Pie X, de Benoît XV, de Pie XI, pouvait apparaître incertaine et même contradictoire. Ainsi, le ralliement à la République, auquel Léon XIII invita, sans grand succès, les catholiques français, fut suivi par l'intransigeance de Pie X affirmant avec une ferveur impressionnante les droits supérieurs et imprescriptibles de l'Église dans les sociétés humaines. En réalité, le Vatican, par ces mouvements contrariés, semble avoir eu pour dessein de disloquer le système catholicisme-régime politique tel que les catholiques français, à la fois par la pente de leur esprit et par une tradition qui remonte loin dans le passé, l'établissent ordinairement. En 1875 il n'était pas facile de convaincre un catholique royaliste qu'on pût être républicain sans trahir sa foi, en 1900 un catholique démocrate ne croyait pas aisément que le catholicisme d'un conservateur ne fût point une forme d'attachement à des privilèges contestés.

Pour manœuvrer sur un terrain aussi mouvant, aussi brûlant, il fallait à M. Adrien Dansette du jugement, du sang-froid, et de la délicatesse. A ces qualités, qu'il possède pleinement, il joint la probité de l'historien et la franchise d'un honnête homme qui, loin de se réfugier dans une vague neutralité, dit nettement quoique poliment ce qu'il pense.

LE FOND DU PROBLÈME

— Alexis de Tocqueville, dont une Commission nationale entreprend l'édition des œuvres complètes [2], observe que les Français ont la passion des idées générales en politique, à un degré que ne soupçonnent ni les autres peuples européens ni, surtout, les Américains. Sans doute est-ce, chez nous, la survivance de l'esprit philosophique et théologique : nous sommes persuadés qu'en creusant nous atteindrons le fond du problème, quel qu'il soit, et que, l'ayant atteint, nous tiendrons sous notre regard à la fois le passé et l'avenir.

1. Flammarion.
2. Sous la direction de J. P. Mayer : *De la Démocratie en Amérique*, deux tomes (Gallimard).

De là le succès en France — relatif il est vrai car ils ne s'adressent évidemment qu'aux penseurs — de ces ouvrages imposants et massifs qui rebuteraient ailleurs. De là le renouveau de faveur dont jouit *De la Démocratie en Amérique* qui, après avoir été célèbre, il y a cent ans, n'était plus fréquenté que par les spécialistes : Harold J. Laski, qui présente cette réédition dans une introduction pénétrante, affirme que Tocqueville se montre « l'hériter logique de Montesquieu ». C'est très exact ; on pourrait sous-titrer le livre : « L'Esprit des lois et des mœurs aux États-Unis ». Avec cette différence toutefois que Tocqueville s'appuie sur une enquête étendue et minutieuse qu'il a réellement menée pendant de longs mois aux États-Unis ; Montesquieu raisonne d'après ce qu'il a lu, Tocqueville d'après ce qu'il a vu.

En 1951, on fait un sort à la prophétie qui termine le premier tome de l'ouvrage. Opposant la Russie et l'Amérique, Tocqueville conclut : « Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. » Cette conclusion est en effet d'autant plus curieuse que rien ne la faisait prévoir, Tocqueville jusqu'à cette dernière page n'ayant que très incidemment parlé de l'empire des tsars. Il serait injuste de réduire à une prédiction heureuse une analyse très poussée du régime démocratique, non seulement tel qu'il fonctionnait en fait aux États-Unis, mais tel qu'il existe en lui-même.

Sur les avantages et les inconvénients d'un régime, dont Tocqueville ne doutait pas, personnellement, qu'il était destiné à supplanter tous les autres, il avait dès 1850 dit tout ce qu'on peut dire. Si l'on accomplit l'effort de le suivre dans sa longue et sinueuse démonstration on verra que s'il loue l'esprit d'égalité et le respect du peuple qui sont les fondements de la démocratie, il dénonce les dangers qui lui sont inhérents : par exemple la tyrannie de la majorité, la « médiocrité » (au sens propre du mot) générale, l'extension d'un matérialisme qui engendre la corruption morale, etc... Aussi sa conclusion générale est-elle pleine de prudence : « Les nations, de nos jours, ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales ; mais il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères. » Oracle ambigu qui honore, quoi qu'il advienne, l'augure.

— Il n'est pas impossible que M. Raymond Aron apparaisse à nos petits-neveux comme le Tocqueville du XXe siècle et qu'une Commission nationale réédite alors ses œuvres. Son plus récent ouvrage : *Les Guerres en Chaîne* [1], avec ses cinq cents pages d'une typographie serrée, est un véritable grenier d'idées générales, ce qui ne veut pas dire de théories abstraites. M. Raymond Aron au contraire suit pas à pas les

1. Gallimard.

événements qui se sont succédé depuis 1914 à un rythme dangereusement accéléré ; il les connaît parfaitement, il sait, aussi bien qu'homme au monde, ce qui s'est passé dans les assemblées internationales.

Philosophe autant qu'historien, il ne se laisse pas impressionner par les grands mots et les vastes systèmes : sa critique du marxisme, vue intéressante mais provisoire, que la naïveté des uns et la rouerie des autres voudraient hausser au rang des dogmes, est d'une rigueur et d'une efficacité inégalées ; des dangers qui nous menacent de toute part il nous avertit amplement. Est-ce à dire que M. Raymond Aron se donne pour un voyant? Assurément non ; s'il prophétise, c'est à la manière de Tocqueville et sa conclusion n'est pas sans analogie avec celle de l'auteur de la *Démocratie en Amérique :* « La troisième guerre peut-elle être gagnée sans devenir totale? Nul ne le sait. Mais on sait que, dans la guerre limitée plus encore que dans la guerre totale, le courage et la foi comptent autant que les ressources matérielles. La volonté de vaincre ne supprimerait pas les périls qui seront, pour des années, notre sort quotidien, elle nous donnerait une meilleure chance de les surmonter. »

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

AU SECOURS DES RÉFUGIÉS

L'OUVRAGE que M. René Ristelhueber vient de consacrer à l'œuvre de l'Organisation Internationale pour les Réfugiés vient à son heure et comble une lacune[1]. Le problème des réfugiés, qui n'est pas nouveau — il n'a cessé de se poser depuis la Première Guerre et la Révolution russe — n'avait guère provoqué d'études en langue française qui fussent à la fois bien documentées, de caractère synthétique, et d'une lecture aisée. Celle de M. Ristelhueber a toutes ces qualités, elle n'a rien qui puisse effaroucher le lecteur profane, elle est attachante et profondément humaine.

En lisant M. Ristelhueber, je me suis presque persuadé que l'œuvre accomplie par l'O.I.R. constituait une belle réussite. Et après tout l'O.I.R. dont l'emblème est la bouée de sauvetage, aura puissamment contribué à reclasser un million de braves gens qui, ayant perdu leur patrie, demandaient une petite place d'hommes libres au foyer des nations libres. Et peut-être vaut-il mieux que ce livre ait été écrit dans cet esprit. Peut-être vaut-il mieux qu'on voie dans l'O.I.R. un précédent encourageant dans le domaine de la coopération internationale mise au service d'une tâche humanitaire pressante et concrète.

Pour moi, qui ai servi l'O.I.R., je ne peux pas oublier à quel point son noble idéal a été bafoué par l'égoïsme même des nations qui prétendaient le faire prévaloir. L'O.I.R. représentait les nations telles qu'elles devraient être. Mais elles sont restées ce qu'elles sont. Finalement, l'O.I.R. donnait mauvaise conscience. On s'en est débarrassé avant l'heure. Qui plaidera désormais la cause des réprouvés, et parmi eux de ces intellectuels, ces médecins, ces membres des professions libérales, devant qui les portes des pays d'accueil sont restées closes?

1. René Ristelhueber : *Au Secours des Réfugiés* (Plon, éditeur).

BERTRAND DE LA SALLE.

(Suite de la chronique bibliographique page 165.)

LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Ce sont les élections cantonales qui, sur le plan intérieur, ont constitué le grand événement politique du mois d'octobre.

Sans doute, en théorie, ces élections ne sont pas politiques : elles ont pour objet de désigner des administrateurs, non des législateurs ou des gouvernants. En fait, la politique y joue un rôle décisif et, s'il arrive çà et là qu'un candidat soit élu en raison de sa seule compétence administrative, le fait reste exceptionnel.

Disons tout de suite que, par les élections cantonales des 7 et 14 octobre, faites selon le système uninominal à deux tours, le corps électoral a confirmé le mouvement vers la droite qui avait déjà été nettement indiqué par le scrutin législatif du 17 juin, scrutin de liste départemental avec représentation proportionnelle. Il ne s'agit donc pas d'une réaction occasionnelle mais d'une tendance profonde.

Rappelons que seule la moitié des conseillers généraux était soumise à réélection. Sur 1 515 sièges, 813 ont été pourvus au premier tour et 703 au deuxième. Une caractéristique du double scrutin a été le nombre extrêmement élevé des abstentions : 40 p. 100 environ. Les électeurs se passionnent parfois pour les élections législatives d'où dépend l'orientation politique du pays ; il leur arrive aussi de se passionner pour les élections municipales qui mettent en jeu des intérêts immédiatement sensibles : ils aperçoivent moins bien l'importance des élections cantonales. Et puis — il le faut constater tout en le déplorant — la masse française témoigne d'une indifférence croissante à l'égard de la vie publique, de cette vie publique dont, par la faute des partis, le sens profond lui échappe.

Telles quelles, les élections des 7 et 14 octobre n'en fournissent pas moins de précieuses indications.

Les communistes perdent 98 sièges sur 176 ; les socialistes 139 sur 417 ; divers petits partis de gauche 11 sur 62. Par contre, le nombre des élus R.G.R. passe de 374 à 382, celui des élus M.R.P. de 88 à 108, celui des élus modérés (Indépendants et Paysans) de 326 à 468, celui enfin des élus patronnés par le R.P.F. de 70 à au moins 150.

(La statistique des élus est d'ailleurs assez loin de coïncider avec la statistique des voix ; c'est ainsi que les communistes perdent proportionnellement beaucoup moins de suffrages que de sièges ; ils ont encore groupé 26 p. 100 des suffrages exprimés.)

Si l'on fait abstraction des étiquettes, on s'aperçoit que les nouveaux conseils généraux ressemblent à ceux qui étaient sortis des élections de 1937, les dernières faites avant la guerre : dans les deux cas, on voit la moitié environ des sièges occupée par des modérés ou droitiers. Ils n'en occupaient que le tiers dans les conseils issus des élections de 1945 : ce qui prouve que le pays est guéri de la fièvre malsaine qui l'avait saisi au lendemain de la libération et qu'il a retrouvé son équilibre traditionnel.

On pourrait aller plus loin et soutenir que cet équilibre se trouve axé davantage à droite qu'avant la guerre. Beaucoup d'élus R.G.R. pourraient raisonnablement être comptés parmi les modérés, alors qu'il eût été impossible de le faire pour les radicaux de 1937.

Donc, si nous étions véritablement en démocratie et si la composition comme l'orientation des gouvernements devait obligatoirement s'inspirer des tendances affirmées par le suffrage universel, il serait hors de doute que nous devrions aller vers un gouvernement à prépondérance modérée dont la tâche serait de réparer les erreurs commises par des majorités parlementaires que les électeurs ont désavouées.

Il n'est point assuré qu'il en aille ainsi, au moins dans l'immédiat. En effet, les modérés (disons même la « droite », car, enfin, il n'y a aucune raison d'avoir peur de ce vocable aussi honorable que son opposé), les modérés ou droitiers restent coupés en deux : Indépendants-Paysans d'une part, R.P.F. de l'autre. Les premiers apparaissent les grands vainqueurs du dernier scrutin ; mais les seconds n'en ont pas moins réalisé des gains fort importants et, au sein de l'Assemblée nationale, aucune majorité anticollectiviste stable n'est possible sans leur concours. Or, le général de Gaulle persiste à donner pour consigne à ses fidèles de refuser ce concours à tout gouvernement dont le R.P.F. n'aurait pas la direction et qui n'appliquerait pas intégralement son programme.

On doit souhaiter qu'en présence de la gravité de la situation, tant financière qu'internationale, cette intransigeance prenne fin. Sinon la France, qui n'est déjà guère gouvernée, cesserait complètement de l'être.

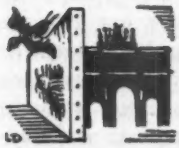
En effet, un cabinet purement « centriste » ne peut plus compter sur l'appui socialiste. Bien que le cheval « laïcité » que la S.F.I.O. a enfourché

n'ait pas fourni un très beau parcours, elle reste décidée à prendre prétexte des « lois antilaïques » pour se renfermer dans une réserve boudeuse qu'elle estime électoralement profitable. Aussi bien comme, pour rétablir les finances, il est indispensable de revenir sur un certain nombre de mesures d'inspiration socialiste, on voit mal la S.F.I.O. s'associer à cette œuvre de salubrité.

Alors? Alors encore une fois point d'autre solution qu'une majorité parlementaire groupant les Indépendants-Paysans, la droite pure, et le R.P.F. avec une partie du M.R.P., avec aussi tous les élus R.G.R. qui ne sont pas de stricte obédience « vieille radicale ». Cette majorité, « conservatrice » au sens anglais du mot, serait conforme au vœu du pays tel qu'il vient encore de s'exprimer : en effet, sur le plan électoral, les coupures entre modérés et R.P.F. sont beaucoup moins profondes que sur celui des organisations partisanes. La plupart des électeurs qui viennent de voter R.P.F. étaient tout disposés à voter Indépendant si le candidat indépendant avait eu plus de chance que le candidat R.P.F. de battre le communiste. Et réciproquement.

Dans un temps où les dépenses publiques augmentent de telle manière qu'il paraît impossible de mettre en face des recettes correspondantes, dans un temps où ce qui reste au franc de pouvoir d'achat menace de s'évanouir, dans un temps enfin où les Soviets s'apprêtent à faire un effort décisif pour bousculer ou tourner les barrages qu'on tente d'opposer à leur expansion, ne peut-on espérer que des hommes qui se piquent avant tout d'être des patriotes prennent nettement conscience des grandes nécessités de la Patrie? Et cela fût-ce au prix du sacrifice, au moins provisoire, d'ambitions même légitimes.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.



De Claude Monet à Signac. — La rétrospective Signac, comme l'exposition des *Fauves* à laquelle elle a succédé au Musée d'Art moderne, comme l'ensemble de paysages incomparables réunis à l'Orangerie (où, pour quelques mois, l'Allemagne nous restitue les chefs-d'œuvres de Manet, de Renoir, de Van Gogh, de Gauguin, de Cézanne, que ses conservateurs, mieux avisés que les nôtres, eurent le mérite d'acquérir en nombre avant qu'ils fussent consacrés), nous invite à insister sur l'une des grandes idées fixes qui régna sur la peinture à partir de 1870. Jusque-là les artistes, enfermés entre quatre murs, quand ils évoquaient le règne du soleil, c'était en se préservant de lui. L'habitude, instaurée déjà par l'école de Barbizon, de ne travailler que sur le motif, pousse les novateurs à ces orgies de palette par lesquelles ils s'efforcent, en dépit d'obstacles de tous

ordres, de rivaliser avec celui qui est tout ensemble le grand animateur et le grand perturbateur. Par horreur des jus douteux, des tons morts, ils opposent le *solaire* au *scolaire*, le désir de faire du tableau *une fête pour l'œil* (suivant l'ultime vœu de Delacroix) à l'ennui mortel que dégageaient tant d'œuvres où le clair-obscur ne semble plus qu'un artifice théâtral.

Il règne un tel accord entre Monet, Sisley et Renoir, les couleurs dont ils usent, les thèmes dont ils s'inspirent se ressemblent au point que, malgré l'opposition des tempéraments, on pourrait presque dire qu'ils voient par les mêmes yeux. Leurs toiles, inspirées par les mêmes événements atmosphériques — et les moins solennels — ont toutes un air de joie.

Constantinople, par Signac.

Jamais encore on n'avait vu toute matière douée de cette qualité de rayonnement, d'incandescence : les glaçons eux-mêmes ont l'air de fleurs. Plus un gris ; de noir encore moins. Le tableau semble fait des mille fragments d'un prisme brisé. Les plus tristes brouillards, la plus terne fumée deviennent bleus purs ou carmins. A l'aspect onctueux et fondu qu'avait encore la touche chez Corot, se substitue la juxtaposition d'affirmations innombrables qui se mêlent pour ainsi dire sous les yeux et grâce aux yeux du spectateur, assurant plus encore qu'une sensation de transparence celle d'une incandescence et d'une évaporation continues.

Il n'est pas certain que le fait de s'être posé avec insistance certains problèmes d'ordre *théorique* ait permis à ces magiciens de se surpasser. L'essentiel, ils l'ont dit, presque tous, à trente ans et non à cinquante. Bientôt ce qui était divination devient jeu. Le procédé s'accuse, les mêmes effets se répètent. Nous sommes encore en pleins sortilèges,

mais trop conscients maintenant. La couleur, s'arrogeant tous les droits, tend de plus en plus à se dissocier de la forme, et parfois à l'oublier.

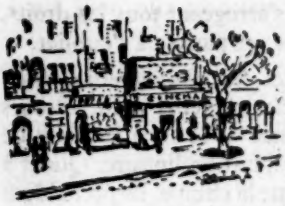
D'où l'attitude de ceux qu'on allait baptiser les *néo-impressionnistes*. Poursuivant avec plus de méthode les conquêtes de leurs prédécesseurs immédiats, ils restaurent d'abord son importance — là est à la gloire de Seurat, parallèle à celle de Cézanne — à l'organisation linéaire. Quant à celle des couleurs, s'appuyant sur l'optique et sur la chimie, ils prétendent éliminer désormais tout hasard. Chez Seurat jamais la prudence divine avec laquelle chaque touche est posée en obédience au nouvel évangile — division par pigments purs, unis par le seul mélange optique, soumission aux lois des complémentaires et des contrastes — ne paralyse le sentiment. Mais que la théorie, d'invisible qu'elle était, s'affiche, on souffre de ses limites : le divisionnisme intégral devient un procédé qui, comme tout procédé, ne vaut que s'il reste au service du tempérament.

Impressionnistes et « Néos » ont trop cru qu'atteindre au maximum de luminosité était le but essentiel de la peinture. Combien d'artistes secondaires, traitant toutes les parties du tableau avec une égale application, manqueront de ces abréviations, de ces sacrifices auxquels on reconnaît la suprématie du peintre! La minutie de l'exécution, ses lenteurs, contribueront encore à figer tout élan, toute vie.

***

Homme d'action, Signac-le-Marin n'a point immobilisé sa barque sur l'étang aux nymphéas. La marche du soleil, de l'eau, des vents régit la plupart de ses compositions. Il aime par-dessus tout les ports où les nuages appareillent — Marseille, Gênes, Venise, Rotterdam, Stamboul, Constantinople. Il les peuple d'embarcations semblables à des oiseaux, à des insectes, dont il analyse en poète et en architecte les rythmes et les organes compliqués. Ce n'est point diminuer Signac que prétendre que ses aquarelles égalent, surpassent même les toiles qu'elles ont souvent annoncées. Moins synthétiques, moins frémissantes que celles de Jongkind, moins réceptives aux particularités de chaque site et de chaque ciel, elles éblouissent par le charme quasi oriental de l'arabesque. Les plus anciennes, légères, fluides, précieuses, suggéraient toutes sortes de nuances et d'évaporations. Par la suite, un dessin de plus en plus ornemental et stylisé, une couleur de plus en plus exaltée ne traduiront plus, même à Paris, qu'un monde incandescent. D'où certaine uniformité dans l'éclat même. Par bonheur tout est sauvé, grâce à cette allégresse et cette véhémence qui permettent qu'on situe Signac dans la lignée des grands maîtres qui présidèrent à sa vocation : Turner, Corot, Jongkind, Boudin et Monet.

CLAUDE ROGER-MARX



Le Cinéma. — Barbe-Bleue. — On ne s'étonne pas trop de voir accouplés sur l'affiche les noms disparates d'André-Paul Antoine et d'Henri Jeanson parce qu'au cinéma, on ne s'étonne de rien. Et, de fait, la paire disparate a fabriqué la matière première d'un excellent film français. Jeanson a écrit le dialogue sur une idée d'André-Paul Antoine. Il a visiblement pris goût à sa tâche, tout comme si le scénario était de Jeanson.

On le comprend, car l'idée est indiscutablement amusante et riche en épisodes truculents. On reprend une vieille légende classique, non point avec la gravité poétique de Cocteau, mais avec la verve ironique de Meilhac et Halévy. Barbe-Bleue est-il donc le sanguinaire seigneur que l'on croit, et qui a tué ses six premières femmes avec la tranquille cruauté qui lui vaut une si mauvaise réputation ? N'est-il pas un peu trop fier de cette réputation ? C'est certainement ce que pense la fille de l'aubergiste, qui vient le voir de près, qui découvre que sa barbe bleu de lune est teinte et ses vantardises fort outrées. Au vrai, Barbe-Bleue est une toute petite terreur de banlieue, ou de légende, comme vous voudrez. Il n'a jamais tué ses six femmes, qui continuent de mener une vie confortable dans un appartement secret du château. C'est tout juste si on peut lui reprocher d'être polygame.

Il épouse la malicieuse petite ingénue, qui le séduit beaucoup. Mais, épuisé par les ripailles et par ses propres discours gaulois, il tombe endormi sur la couche nuptiale. Jusque-là, le vocabulaire jeansonien fait merveille dans ce climat de gasconnade paillarde et quelques-unes de ses répliques sont de la bonne lignée rabelaisienne. Quant aux images de Christian-Jaque, jolies, ironiques, pleines du caractère de fantaisie qui convient, teintées d'une couleur qui se garde d'être agressive, elles collent parfaitement à l'action et au dialogue.

Mais voici tout à coup que nous tombons en panne. Une panne de scénario. On n'a pas trouvé de fin et on n'a eu d'autre ressource que d'emprunter la sienne au bon vieux M. Perrault. Comme nous regrettons l'atmosphère de la farce et le crescendo de grande bouffonnerie sur lesquels il aurait fallu finir, quand on rencontre ceci : Barbe-Bleue va tuer sa septième femme ; celle-ci interviewe sa sœur Anne, qui fait le radar en haut de la tour ; et la jeune héroïne est sauvée *in extremis* par l'intervention jointe des paysans et d'un envoyé de l'Empereur. Tout cela n'est plus drôle et, surtout, ne nous surprend plus. Enfin, on comprend mal ce qui a bien pu passer dans la tête de ce Barbiche-Bleue, lui qui était incapable de tuer ses six raseuses et qui va faire exécuter sans débat la petite qu'il adore.

Cette chute n'est donc qu'une imagerie d'Épinal assez animée, point

ennuyeuse, mais sans le moindre piment littéraire et elle nous laisse sur notre faim.

Jusque-là, Pierre Brasseur avait donné à la farce toute sa vraisemblance humaine. Il est terrible et ridicule, viril et cabotin tout à la fois, dans un seul geste, avec un naturel tranquille qui impose son bonhomme.

Quant à la petite Cécile Aubry, je ne sais pas encore si elle sera un jour une grande comédienne complète, mais il est certain qu'elle fait merveille ici et qu'elle joue cette ingénue de village tout comme si elle était Agnès en personne.

JEAN FAYARD

L'Archéocivilisation de Paris et de l'Europe. — Paris, qui a choisi l'an 1951 pour fêter son Bi-Millénaire, n'aura pas limité cette célébration à des festivités diverses : un Congrès International de la Genèse et de l'Avenir de Paris, subventionné par le Comité du Bi-Millénaire, a réuni en Sorbonne, sous la présidence de M. Lucien Febvre, de l'Institut, géographes, archéologues et historiens, et les a pour la première fois mis en présence d'urbanistes, d'architectes, d'hommes politiques ayant la reponsabilité des lendemains de notre capitale.

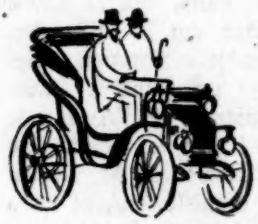
Cette confrontation a montré que le carrefour d'où Paris est né correspond au croisement, permanent au cours des âges, des voies de migration le long de ce grand cap qu'est l'Europe, et de certaines routes coupant notre isthme, de la Méditerranée à l'Angleterre. Mais à présent les transports aériens font de Paris la tête de pont de notre cap continental, et lui donnent une consécration nouvelle.

Fêter un Bi-Millénaire, c'était mettre l'accent sur le grand fait historique des persistances culturelles, et affirmer leur valeur dans un monde moderne qui s'évertue trop souvent à les méconnaître, d'ailleurs à son grand dam. Tel fut le sens du IIe Congrès International d'Archéocivilisation, qui fit suite immédiatement aux précédentes séances, et obtint la participation effective de vingt-trois nations, dont quinze étaient représentées par des délégations officielles, fort importantes dans le cas de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Turquie en particulier, tandis que nos ministères intéressés étaient également représentés. L'organisation de tous ces travaux a été assurée par le jeune Institut International d'Archéocivilisation, dont le siège est à l'École Pratique des Hautes Études (Sorbonne), et qui groupe des savants appartenant à ces vingt-trois nations.

« Archéocivilisation » : nouveau vocable. Si l'Archéologie est l'étude du passé en tant que tel, l'Archéocivilisation est l'étude du passé vivant

dans le présent et comptant parmi les forces de l'avenir. La première découverte de cette science nouvelle est la persistance, parmi nos coutumes européennes, de traits communs hérités de fort lointaines cultures continentales. Pour les mettre en évidence, le Congrès a créé des Commissions internationales des mégalithes, de l'Atlas européen de Folklore, de l'Atlas international des Routes protohistoriques et historiques (dont plusieurs cartes ont paru), des Fêtes populaires, de Musicologie traditionnelle, enfin de Sociologie appliquée. Puisse la naissante Europe trouver dans cette conscience de ses parentés ancestrales une raison nouvelle d'édifier un avenir meilleur!

ANDRÉ VARAGNAC.



Le Salon de l'Auto. — Une fois de plus le « miracle » a eu lieu. Exposé immobile au Grand Palais des Champs-Élysées, l'engin de mouvement et de vitesse a vu ses admirateurs se presser en foule autour de ses stands — pardon de ses autels.

Plus prompte à l'accélération, plus rapidement freinée, la voiture 1952 est aussi plus spacieuse et pourtant plus sobre. Une hausse élevant les prix de 10 à 15 p. 100, des délais de livraison qui se chiffrent par années, pour les modèles les plus recherchés, n'atténuèrent qu'à peine l'enthousiasme. Il devint délire à la vue d'une voiture phénomène, « Le Sabre », que le Service des Recherches de la General Motors dessina et construisit pour étudier les solutions mécaniques qui semblent devoir prévaloir sur la voiture de 1962. Les admirateurs fanatiques attendaient une partie de la journée pour assister au basculement de la prise d'air du radiateur devenant phares. La capote qu'une goutte d'eau fait se déployer, l'antenne qui se dresse d'elle-même dès que le poste radio est mis en marche leur faisaient pousser des soupirs d'extase.

Le culte rendu à « l'idole n° 1 » stimula les gestes de piété envers les « icônes », dernières nées de la technique automobile : Aronde de Simca et Comète de Ford, Frégate de Renault et cabriolet « 203 » de Peugeot, Bentley d'Angleterre habillée en France par Facel-Métallon, Bugatti revenues au Grand Palais après une éclipse de dix ans, rapides Lancia et Ferrari d'Italie, Jaguar racées, Mercédès perfectionnées, spacieuses Cadillac, Buick et Packard d'outre-Atlantique, Talbot et Delahaye « 235 » superbement carrossées, Hotchkiss-Grégoire dont la fabrication commence, Dyna-Panhard à boîte de vitesses automatique, Fiat nées au Piémont et Pégaso venues de Catalogne...

Des moteurs à cylindres disposés en ligne ou en V, verticaux ou horizontaux, animent ces voitures. Réalisés en alliages savamment calculés, ils rappellent les premiers moteurs de Denis Papin. Un piston, dont le

mouvement est alternatif, comme les genoux du cycliste, avec un arrêt à l'extrémité de chacune de ses courses, en rythme et limite les évolutions. A ce Salon de l'Automobile de 1951 le piston a continué, même sur « Le Sabre », d'être *Deus ex machina*. On aura cependant pu découvrir, sous un des escaliers du Grand Palais, un châssis de camion, un « Laffly » dix tonnes, équipé d'une turbine ne comportant aucune pièce à mouvement alternatif. Lancée à vingt-huit mille tours à la minute, cette turbine moins pesante, moins encombrante qu'un moteur normal, développe quelque deux cents chevaux. Le règne du piston est-il terminé? pas encore; mais l'existence d'un camion à turbine prouve dans quel sens s'exerce l'imagination inventive des ingénieurs...

... Et l'on songe au temps où la bicyclette triomphante daignait accueillir dans son Salon quelques spécimens des premiers véhicules « sans chevaux ».

Cela dura jusqu'en 1898, où, faute de pouvoir disposer d'une place suffisante au Salon du Cycle, l'Automobile-Club de France dressa sur la terrasse des Tuileries un camp du drap d'or qui reçut, pour la première fois, la visite du Président de la République, Félix Faure. Selon la légende, le comte de Dion criant sa foi dans l'automobile prédit la disparition de la voiture à cheval, ce qui provoqua une exclamation incrédule du chef de l'État et les sourires sceptiques des personnalités qui l'entouraient. Les chroniqueurs du temps, exprimant l'opinion de la foule, vantèrent l'élégance et l'excellence des automobiles *doutant que l'on pût encore sensiblement perfectionner leur confort et leur vitesse.*

JACQUES LOSTE

Les Encombrements de Paris. — Encore quelques années et il ne sera plus possible de circuler dans le centre de Paris. Les mesures à courte vue que les Services publics prennent de temps à autre ne servent de rien. La multiplication des sens uniques ne fait qu'ajouter à la confusion et c'est en vain qu'on raserait la moitié des pâtés de maisons pour tracer de nouvelles voies, cela ne ferait qu'entraîner un afflux de circulation sur des points dont il convient de l'écarter.

En réalité, au lieu de faire converger dans les quartiers du centre tous les genres d'activité, il aurait fallu songer à disperser les pôles d'attraction. Déplacez les Halles, déplacez la gare Saint-Lazare, déplacez les ministères et vous verrez immédiatement des quartiers entiers se décongestionner.

Une occasion nous est offerte de remédier, jusqu'à un certain point, aux encombrements de Paris, tout en dotant la capitale d'un quartier nouveau qui donnerait à nos architectes l'occasion d'élever un ensemble

vraiment moderne et répondant à toutes les lois de l'urbanisme. Je veux parler de la prochaine Exposition universelle projetée, je crois, pour 1956.

Au lieu de gaspiller des milliards, comme on l'a fait précédemment, pour élever entre la Concorde et la tour Eiffel des palais qu'on démolit un an plus tard, pourquoi ne pas bâtir « en dur » des édifices qui formeront tout un quartier neuf et serviront ensuite à loger des services publics ?

L'emplacement est tout indiqué : le rond-point de la Défense et la grande avenue qui, partant du pont de Neuilly, y conduit. Par la même occasion on doterait Paris d'une entrée vraiment monumentale.

On a déjà songé à demander à des architectes comme Perret l'aménagement de la porte Maillot ou à Carlux et à Nicod des plans pour une maison de la radio au rond-point de la Défense, mais ce qu'il convient d'envisager, c'est tout un quartier nouveau, conçu avec une ordonnance d'ensemble, et qui formerait une véritable cité des ministères. On pourrait ensuite bâtir, dans les alentours immédiats, un quartier résidentiel réservé aux fonctionnaires de ces ministères. Enfin, deux lignes de métro, dont une rapide, relieraient en moins de dix minutes, ce quartier à la Concorde.

Ce projet, qui aurait l'avantage d'être financé en partie par l'Exposition, aurait, entre autres conséquences, celle de contribuer à désembouteiller le centre de Paris, ce qui ne serait pas un mince mérite.

GEORGES PILLEMENT

Dans un article récent j'avais pris la défense des arbres de l'île Saint-Louis que le Service de la Navigation fluviale abattait sous prétexte de maladie. On s'aperçoit que c'était bien un prétexte, maintenant qu'on supprime la berge elle-même sur le quai d'Anjou pour remédier, paraît-il, à un remous qui existe en cet endroit. Ces travaux coûteront quatre-vingts ou cent millions et l'île Saint-Louis perdra une partie de son charme. N'aurait-on pas dû consulter au préalable la Commission des Sites ?

Music-hall. — Les étrangers connaissent encore mieux que nous ce restaurant-chantant au flanc du Sacré-Cœur, à l'enseigne de Lady Patachou, où ils venaient reprendre en chœur des refrains très gaulois et offrir leurs cravates aux ciseaux de la patronne.

Sans toutefois abandonner son cabaret, ladite patronne passa de la Butte Sacrée sur des scènes de music-hall, où son verbe cru et haut en couleur parut moins à l'aise et passa moins facilement la rampe. La chaleur de Lady Patachou n'était plus aussi communicative, privée de celle des banquets qu'elle offrait (façon de parler !) à ses clients avant son tour de chant.

Mais le public était cependant fort curieux d'écouter sur des tréteaux classés cette nouvelle venue que le numéro 1 du music-hall français Maurice Chevalier avait prise en charge et portée aux nues dans de sensationnelles interviews.

Reconnaissons que nous avions souri de façon sceptique devant ce battage admirablement orchestré qui nous semblait vouloir monter en épingle une perle manquant d'orient et moins pure qu'on voulait bien nous l'affirmer. Mais certaines perles de culture s'avèrent parfois riches de qualités. Maurice, à qui revient le mérite d'avoir cultivé celle-ci, a eu la main heureuse. Une tournée à l'étranger, au cours de laquelle il façonna sa découverte, la dépouilla de sa gangue primitive, et cette Patachou nous revient affinée, l'œil clair, la dent blanche, le geste juste. Lady Patachou, qui n'avait rien d'une lady, est en passe de devenir Patachou tout court, alors précisément qu'elle atteint à une classe plus distinguée, dépouillant l'outrance de sa vulgarité première, et gardant juste ce qu'il faut de son côté canaille pour ne pas perdre la sympathie des gens du monde qui aimaient à se fourvoyer chez elle.

Elle chante des petits airs de bal et de joueurs d'épinette, des romances jolies et de verts pot-pourris, un refrain d'Amérique, — en anglais, s'il vous plaît! — avec un rare sens de l'humour, et aussi la vieille rengaine de Maurice Yvain, *Mon homme*, qu'elle revêt d'une nouvelle parure, simple et émouvante. Le compositeur, présent le même soir que nous, et qui pourtant avait entendu vingt vedettes de tous pays interpréter son œuvre aussi bien en Iroquois qu'en Irakien, avait les yeux embués.

Que donnera maintenant cette nouvelle recrue sur de plus vastes cadres? L'expérience, en tout cas, est à tenter.

SERGE VEBER

M. THOR HEYERDAHL NOUS ÉCRIT :

A la suite de la publication de l'article d'Alfred Métraux, Le Voyage du Kon-Tiki, *paru le 1er juillet 1951, nous avons reçu de M. Heyerdahl la lettre suivante :*

Dans votre livraison de juillet je lis un article d'Alfred Métraux qui conteste la valeur scientifique de mon témoignage sur les qualités à la mer du radeau utilisé en Amérique du Sud à l'époque préhistorique.

Je voudrais fournir quelques précisions complémentaires. Le seul objectif que se proposait l'expédition du Kon-Tiki était d'infirmer une opinion erronée mais répandue parmi les anthropologues contemporains d'après laquelle le radeau fait de troncs d'arbres était une embarcation primitive, perméable à l'eau, impropre à la traversée de l'Océan et qui ne pouvait permettre aux peuplades de la côte sud-américaine d'atteindre les îles les moins éloignées du Pacifique. Cette assertion inexacte a faussé toutes les recherches d'ethnologie comparée sur la Polynésie et l'Amérique, ce que ne peut ignorer Alfred Métraux qui fait autorité en ces matières.

Dans l'ouvrage d'ailleurs excellent de S. K. Lothrops, *Navigation primitive sur les côtes Ouest de l'Amérique du Sud* (1932), le savant sud-américain conclut que le radeau de rondins des premiers habitants du Pérou et de l'Equateur absorbait l'eau si rapidement qu'il ne pouvait naviguer qu'à proximité du rivage et devait être fréquemment amené à terre et asséché. Il ne croit même pas qu'une pareille embarcation ait pu atteindre les îles Galapagos. On trouve des affirmations analogues et tout aussi erronées sous la plume d'éminents anthropologistes spécialistes des îles du Pacifique tels que Roland B. Dixon (1934), Kenneth P. Emory (1942), Peter Buck (1938, 1945) et d'autres ; tous soutiennent dans des publications scientifiques sérieuses que les populations primitives de l'Amérique du Sud ne pouvant parvenir jusqu'en Polynésie sur leurs radeaux, on peut les éliminer à priori dans la recherche des origines de la race polynésienne.

Ma seule prétention jusqu'à ce jour est d'avoir établi la fausseté de ces vues purement théoriques. Le radeau de rondins est une vaste embarcation admirablement adaptée à la navigation en mer ; compte tenu de ce fait et de la direction du courant d'Humboldt et des vents d'Est, la Polynésie pouvait être facilement atteinte par les navigateurs venant du Pérou. Cette assertion a été vérifiée par l'expédition du Kon-Tiki et devrait être admise par tout observateur de bonne foi, même si, comme c'est le cas pour Métraux, il est à priori opposé aux hypothèses fondées sur certaines migrations des peuplades d'origine américaine antérieurentme à l'arrivée de Colomb.

Mon livre *l'Expédition du Kon-Tiki* vise à être un récit objectif écrit en vue de renseigner le lecteur qui veut savoir par où nous sommes passés, ce qui nous est arrivé pendant notre traversée de l'Océan depuis le Pérou jusqu'à la Polynésie sur un radeau. Ce livre n'est qu'un récit de voyage et n'a pas d'autre ambition scientifique que de rapporter exactement nos propres expériences et d'en expliquer le déroulement.

Des observations faites antérieurement, ainsi que je le remarque dans le premier chapitre de mon livre, m'avaient convaincu que c'était seulement lorsque j'aurais pu établir que la Polynésie n'était pas hors de l'atteinte d'une embarcation des Sud-Américains primitifs que je pourrais donner un fondement solide à ma conviction que le peuple polynésien appartient à une race et à une culture composite, la première immigration provenant d'une branche de la race aujourd'hui éteinte qui vivait dans différentes régions du Pérou et du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, plusieurs siècles avant que ne fût fondé l'Empire des Incas et avant la venue des Européens. Métraux semble croire que le récit de mon voyage a le caractère d'un document scientifique destiné à vérifier la théorie dont je viens de parler. Ce n'est pas exact. Une monographie intitulée *Indiens américains dans le Pacifique* est déjà sous presse. C'est un livre de sept cents pages avec une bibliographie qui comprend près de mille études ou livres scientifiques cités dans le texte. Le matériel de recherches a été rassemblé dans les plus importantes bibliothèques, musées et en Polynésie même depuis mes premiers voyages dans ce pays en 1937. Cet ouvrage, qui paraîtra en édition anglaise dans quelques mois, étudie avec le plus grand soin et plus de détails que ne le permettent ces quelques lignes chacun des problèmes soulevés dans le récent article de Métraux. Je n'avance pas cette opinion au hasard pas plus que je ne l'ai fait lorsque je me suis élevé contre la théorie couramment admise sur les qualités réelles du radeau de rondins. J'ai des raisons extrêmement valables pour aboutir à ces conclusions.

THOR HEYERDAHL

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES GRANDS COURANTS ※ ※ DE LA BIOLOGIE ※ ※

par Jean ROSTAND *(Gallimard)*

Le nouveau livre de Jean Rostand répond en quelque sorte au bilan qu'on établit traditionnellement à la fin de chaque demi-siècle. Cet excellent panorama se lit avec le même empressement qu'un roman passionnant; pas un instant, l'attention ne se lasse.

Jean Rostand fait le point de dix sujets biologiques : 1° la génétique ou science de l'hérédité ; 2° la conception particulaire de la cellule ; 3° l'offensive des mitchouriniens contre la génétique mendélienne ; 4° l'hérédité humaine ; 5° l'endocrinologie ou science des hormones ; 6° l'embryologie ou science du développement ; 7° l'évolution ; 8° la mutation expérimentale ; 9° le progrès par l'arriération ; 10° la génération spontanée est-elle possible ?

Tous les chapitres, bien documentés, donnent un aspect actuel et vivant de questions essentielles ; celui consacré au conflit entre génétique soviétique et génétique classique me semble d'un intérêt particulier ; en parfaite objectivité, J. Rostand expose le problème et avec une noble sagesse, il rappelle que « *la science ne connaît qu'un parti, celui de la vérité* » et « *qu'on ne construit pas la science sur l'injure et le reniement* ». Et lui, toujours si bienveillant, ne craint pas de noter, non sans raison, que « *parmi les intellectuels français appartenant au parti communiste, l'adhésion au mitchourinisme a été inversement proportionnelle au degré de compétence* ». J. Rostand fait également une analyse pertinente des prétendues découvertes de Bochian sur la génération spontanée ; il n'hésite pas à condamner la méthode scientifique actuelle de l'U.R.S.S. : « *Je sais qu'il nous faut, hélas ! nous habituer, de la part des savants de ce régime, à une certaine façon de juger sommaire, partiale, tendancieuse, à une certaine façon déformante et systématique d'interpréter l'évolution des idées* ». Voilà qui est dit.

A. TÉTRY.

□ □

" BOROBOUDOUR, voyage à Bali, Java et autres îles "

par Roger VAILLAND *(Corrêa)*

Roger VAILLAND a passé quelques semaines en Indonésie au début de 1951. De Djakarta-Batavia il est allé au centre de Java, à Boroboudour, puis à Bali. Ce qu'il nous offre, en 180 pages, est beaucoup mieux qu'un livre descriptif à l'usage des amateurs d'exotisme et de dépaysements. C'est une sorte de journal, mi-cynique, mi-sérieux, qui fait parfois songer au Huxley de *La Croisière d'Hiver* ou au Michaux du *Barbare en Asie*. Le colonialisme hollandais est mort des suites d'un « drame tragi-burlesque » dont les ficelles apparaissent ici dans la lumière noire d'un humour assez kafkéen. L'Américain s'est débarrassé de l'Anglais. Se débarrassera-t-il du Chinois ? La République d'Indonésie est encore dans les limbes. Et l'on ne sait trop qui jouera, finalement, le rôle du Messie.

Les contradictions ne manquent pas entre les faits que Roger Vailland énonce et les opinions qu'il professe. Il se réfère volontiers à Saint-Just. Plus volontiers à Stendhal et à Rimbaud, qui ne furent les orthodoxes d'aucune religion. Ce ne sont pas au reste — et quoi qu'il en pense — ses opinions qui nous importent mais un certain style à la Julien Sorel, un certain mouvement qui lui fait affronter le monde et jouir de sa perpétuelle métamorphose. Roger Vailland, nous le savions, a beaucoup de talent.

P. F.

□ □

※ ※ ※ ※ TAHITI ※ ※ ※ ※ LE DERNIER PARADIS TERRESTRE

par Bernard VILLARET *(Amiot-Dumont)*

Les photos réunies dans cet album ne donnent pas un démenti au titre. Et pourtant Bernard Villaret (qui publia récemment dans cette revue un article sur les îles Gambier) a éliminé les spectacles « trop beaux » comme d'ailleurs les « trop laids ». L'entre-deux auquel il s'est limité est plus que satisfaisant. Encore que sur les photos ces îles merveilleuses paraissent toujours enveloppées d'une indicible tristesse. Pour Villaret, Tahiti est moins paradisiaque (Papeete trop « Saint-Tropez ») que Mooréa. Soixante kilomètres de paysages inégalables et de poésie : voilà les côtes de cette petite île. Trois mille habitants s'y partagent le bonheur. Mais la nuit ils sont troublés par les *toupapaous* (fantômes). B. Villaret étudie également les îles de la Société, les Marquises et les Gambier.

M. T.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, P. Hannaux, Maicies, Claude Tolmer, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret.

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5203-10-51.

romans

CH. BLANCHARD
Les Ponts coupés

•

SERGE DUMARTIN
Le beau Hasard

•

PIERRE GASCAR
Le Visage clos

•

YASSU GAUCLÈRE
La Clé

•

J.-P. MILLECAM
Hector et le Monstre

•

PIERRE MOINOT
Armes et Bagages

•

MOULOUDJI
La grande Sortie

•

CHARLES ROHMER
L'Autre

nrf

DEUX DOCUMENTAIRES SUR L'ESPAGNE

Textes inédits - Photographies originales

dans la collection

BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'HISTOIRE

GEORGES PILLEMENT

LES CATHÉDRALES D'ESPAGNE

PALAIS ET CHATEAUX ARABES D'ANDALOUSIE

« ... une nouvelle réussite à l'actif de Pillement et de son éditeur. »

G. CHARENSOL (Les Nouvelles Littéraires).

Chaque volume sur beau papier hélio, texte illustré et 64 planches hors-texte en héliogravure. **540 Fr.**

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

LES HOTELS DE L'ILE SAINT-LOUIS, DE LA CITÉ, DE L'UNIVERSITÉ ET DU LUXEMBOURG ..... 750 Fr.
LES HOTELS DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN ... 600 Fr.
LES HOTELS DU MARAIS..... 450 Fr.

PHILIPPE LEFRANÇOIS

LA CITÉ DU VATICAN..... 780 Fr.

ÉDITIONS BELLENAND, 6, RUE GIT-LE-CŒUR, PARIS

CALMANN - LÉVY

Collection " C.-L. "

MICHEL DE SAINT-PIERRE

LA MER A BOIRE

« Jeux d'amour et de combat » par l'auteur de " CE MONDE ANCIEN "

Un volume. . . . . **490** frs

Collection " TRADUIT DE " DIRIGÉE PAR MANÈS SPERBER

THÉODORE BONNET

MOINEAU DE LA TAMISE

La rencontre imprévue d'un petit cockney et de la Reine Victoria au Château de Windsor; ses conséquences racontées avec un charme et un humour remarquables

Un volume. . . . . **570** frs

Collection " LIBERTÉ DE L'ESPRIT "

BERTRAM D. WOLFE

TROIS QUI FIRENT UNE RÉVOLUTION

LÉNINE ET TROTSKY

Un volume. . . . . **540** frs

L'œuvre romanesque de JAN DE HARTOG

Déjà paru

STELLA

On sent passer près de soi le souffle de l'aventure et de la douleur. Ce qui n'étonnera pas ceux qui ont vu "MAITRE APRÈS DIEU".

JOURNAL DE GENÈVE

Vient de paraître

MARY

... Que les lecteurs de la Revue de Paris connaissent à présent. (UN CAPITAINE.)

A paraître

THALASSA

JULLIARD

L'ANNÉE LITTÉRAIRE
1951

Michel BATAILLE .... **LA MARCHE AU SOLEIL**
Gilbert CESBRON .... **TRADUIT DU VENT**
Winston CHURCHILL. **MARLBOROUGH, SA VIE ET SON TEMPS** (4 volumes)
Pierre DESCAVES ... **LE PRÉSIDENT BALZAC**
Jean DUTOURD ..... **LE PETIT DON JUAN**
Prix Courteline 1951
René HARDY ..... **LE LIVRE DE LA COLÈRE**
Claude LONGHY ..... **ANNABELLE**
Prix des Lecteurs 1949
André PIEYRE de MANDIARGUES. **SOLEIL DES LOUPS**
Prix des Critiques 1951
Marcelle MARQUET .. **MARQUET**
René MASSON ..... **ORANGES VERTES**
Prix Stendhal 1946
Armand PIERHAL .... **L'ANTIMACHIAVEL**
Khosro VARASTEH .. **RHAPSODIE PERSANE**

COLLECTION " PAVILLONS "

Nancy BRUFF ..... **LE CAPITAINE DE LA MANATÉE**
Gaïto GAZDANOV ... **LE SPECTRE D'ALEXANDRE WOLF**
Graham GREENE..... **LA FIN D'UNE LIAISON**
Frédéric LOOMIS .... **LES FEMMES QUE J'AI SOIGNÉES**
Betty Mac DONALD . **N'IMPORTE QUI PEUT FAIRE N'IMPORTE QUOI**
William SANSOM .... **SON CORPS**
Budd SCHULBERG .. **LE DÉSENCHANTÉ**
Flora VOLPINI ..... **LA FLORENTINE**
Mary WESTMACOTT. **LOIN DE VOUS CE PRINTEMPS**

chez

ROBERT LAFFONT

VIENNENT DE PARAITRE

ROGER VAILLAND

UN JEUNE HOMME SEUL

Ce nouveau roman qui fait déjà sensation pourrait aussi bien s'intituler " L'École de la Virilité ".

★

RENÉ LEIBOWITZ

L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE

DE BACH A SCHŒNBERG

Une histoire de l'art musical par un musicien moderne.

★

Docteur DONALD P. WILSON

MES SIX FORÇATS

Traduit de l'américain par JEAN CATHELIN

La sensationnelle expérience d'un médecin dans un pénitencier. Un document extraordinaire sur la psychologie et la vie des criminels.

ORRÉA

Romans français

THYDE MONNIER
CŒUR
In-16..... 330 Fr.

R. DE ROQUEBRUNE
TESTAMENT DE MON ENFANCE
In-16..... 360 Fr.

M. ROUSSEAU-BELLIER
LE GARÇON CONFORTABLE
In-16..... 420 Fr.

FRANÇOIS NOURISSIER
L'EAU GRISE
In-16..... 270 Fr.

PLON

Romans étrangers

SUSAN YORKE
LA VEUVE
traduit de l'américain
par Jeanne N. MATHIEU
In-16..... 360 Fr.

H. O. STURGIS
BELCHAMBER
traduit de l'anglais
par Blaise BRIOD
In-16..... 540 Fr.

FEUX CROISÉS

PLON

Essais - Histoire

SIMONE WEIL
CAHIERS
— I —
Collection " L'ÉPI ", nouvelle série. In-16..... 375 Fr.

JACQUES CHEVALIER
CADENCES
— II —
In-8 écu..... 510 Fr.

RAYMOND ESCHOLIER
VICTOR HUGO
cet inconnu
In-8 soleil..... 570 Fr.

PLON

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Robert AMADOU.....	**ÉLOGE DE LA LACHETÉ**
Georges ARNAUD....	**LE VOYAGE DU MAUVAIS LARRON**
Nigel BALCHIN.....	**MOI, CÉSAR BORGIA**
BANINE.....	**RENCONTRES AVEC ERNST JUNGER**
Bernard BARBEY	**CHEVAUX ABANDONNÉS SUR LE CHAMP DE BATAILLE** Grand Prix du Roman 1951 de l'Académie française
André BERRY	**SONGE D'UN PAÏEN MODERNE**
Pierre BOULLE	**LE SACRILÈGE MALAIS**
Gérard CAILLET	**LA GRANDE BALANÇOIRE**
Laure CASSEAU.....	**J'AI CRÉÉ TOUTES LES FÊTES**
J.-B. CHERRIER.....	**HISTOIRE D'UNE BARBE**
Louis CLAPPIER.....	**PLACE-FORTE KŒNIGSBERG**
Jean-Louis CURTIS .. Prix Goncourt 1947	**CHERS CORBEAUX**
Émile DANOEN.....	**LA MAISON SOUFFLÉE AUX VENTS** Prix Populiste 1951
Maurice DESCOTES .	**L'ÉPREUVE**
Maurice DESSELLE ..	**L'OISELEUSE**
Maurice DRUON..... Prix Goncourt 1948	**RENDEZ-VOUS AUX ENFERS**
Raymond DUMAY ...	**MA ROUTE DE LANGUEDOC**
Françoise d'EAUBONNE.....	**LE COMPLEXE DE DIANE**
Bruno GAY-LUSSAC .	**LA VILLE DORT**
Louis GERMAIN.....	**MÉMOIRES D'UN INCENDIAIRE**
Frédéric GRENDEL ..	**LA CÉRÉMONIE**

1951

1951

Jan de HARTOG	**STELLA**
	MARY
Philippe-Jean HESSE.	**SILENCE, ON RACONTE**
Ernst JUNGER	**JOURNAL 1 (1941-1943)**
Robert KANTERS-Gilbert SIGAUX	**VINGT ANS EN 1951**
Joseph KESSEL.....	**LE PROCÈS DES ENFANTS PERDUS**
	LA NAGAIKA
Armand LANOUX .... Prix Populiste 1948	**CET AGE TROP TENDRE**
René LAPORTE.....	**UN AIR DE JEUNESSE** Prix des Ambassadeurs 1951
Fernand LEQUENNE .	**DES JUGES ET DES HOMMES**
Georges LE SIDANER	**A LA VOLETTE**
Françoise des LIGNERIS.....	**BOUCHONS SUR L'EAU**
Jean LUTIN.....	**MICHOU**
Françoise MALLET ...	**LE REMPART DES BÉGUINES**
Alfred MAX.....	**BLEU R.A.F.**
Christian MÉGRET....	**SOPHIE**
Silvia MONFORT.....	**AIMER QUI VOUS AIMA**
Michel MOURRE.....	**MALGRÉ LE BLASPHÈME**
Gabriel POMERAND .	**LE TESTAMENT D'UN ACQUITTÉ**
Maurice PONS.....	**MÉTROBATE**
Jacques ROBERT	**LA MACHINATION**
Jacques ROBICHON..	**LA MISE A MORT**
Michel ROBIDA..... Prix Fémina 1946	**LA BALLE ET LE LIÈVRE**
Henriette SAINT-AMANT	**CATHERINE ET MOI**
Michèle SARO.....	**NUDITÉ**
Gilbert SIGAUX ..... Prix Interallié 1949	**FIN**
Paul VIALAR ..... Prix Fémina 1939	**CINQ SETS**

chez

JULLIARD

2 GRANDS ROMANS ALLEMANDS

STEFAN ANDRES

LE CHEVALIER DE JUSTICE

Traduit par H. SELLIER-LECLERCQ

" ... Il est bon que ce soit avec ce livre que les lecteurs français prennent contact pour la première fois avec Stefan Andres. "

Marcel BRION.
(Le Monde.)

" ... Sur le royaume de Dieu, le livre le plus profond, le plus original et de loin le plus réussi depuis qu'ont paru les ouvrages de ***Graham Greene,*** *c'est le Chevalier de Justice. "*

Marcel SCHNEIDER.
(La Table Ronde).

Un volume in-8°, **480** Fr.

ANNA SEGHERS

LES MORTS RESTENT JEUNES

Traduit par RAYMOND HENRY

Deux volumes in-8°

Tome I : **Les Témoins, 630** Fr.
Tome II : **Les Incendiaires, 690** Fr.

Une fresque grandiose des destinées de l'Allemagne 1918-1945.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA RENTRÉE ROMANESQUE 1951

CLAUDE BONCOMPAIN

CHACUN TUE CE QU'IL AIME

Un volume in-16, **375** Francs. *La pitié peut-elle être un piège secret ?*

HENRY CASTILLOU

LE FEU DE L'ETNA

Un volume in-16, **480** Francs. *Violence et passion à leur plus haute intensité !*

FERNY-BESSON

LA PAUPIÈRE DU JOUR

Un volume in-16, **525** Francs. *Ce que nous devons aimer n'existerait-il pas ?*

ROGER IKOR

LES GRANDS MOYENS

Un volume in-8°, **570** Francs. *Surface de la terre — zone de mort.*

RAYMOND LAS VERGNAS

LE MILLIÈME JOUR

Un volume in-16, **510** Francs. *Sélectionné au* ***PRIX DES LECTEURS.***

MICHEL MOHRT

LES NOMADES

Un volume in-8°, **480** Francs. *D'une rive de l'Atlantique à l'autre.*

CLAUDE SEIGNE

LES LOIS OBSCURES

Un volume in-8°, **600** Francs. *Le drame de la femme libre.*

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Noël, Jour de l'An, Anniversaire

LE PARRAIN, LA MARRAINE, L'ONCLE, LA TANTE
LE GRAND-PÈRE, LA GRAND-MÈRE, L'AMI DE LA FAMILLE

offriront comme cadeau

UN LIVRE

d'une présentation artistique

DONT LA QUALITÉ JUSTIFIE LE PRIX

CHANSONS DE TOUJOURS

Un grand album de chansons, avec paroles et musique
Couverture et illustrations de Jean RÉPESSÉ

En vente chez votre libraire - 650 fr.

BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte, PARIS-6e

Dans leur numéro de Novembre

LES
ANNALES
-CONFERENCIA-

publient trois études
d'un intérêt exceptionnel :

JEAN-LOUIS BARRAULT
CINQ ANS DE THÉATRE

•

JEAN MARIN
L'ÉPOPÉE DE L'EAU LOURDE

•

MAURICE DRUON
LES GRANDES FAMILLES

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons

DE LA
REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
(Permettant de réunir six numéros)
325 francs (FRANCO DE PORT)

COLLECTION IN-4° FLAMMARION

une œuvre monumentale

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ART

Préface par

ÉMILE MÂLE

de l'Académie française

Sommaire du Tome I.

LA PRÉHISTOIRE, par Eugène **PITTARD,** Professeur d'Anthropologie au Laboratoire de Genève.

L'ANTIQUITÉ ORIENTALE, par Georges **CONTENAU,** Conservateur honoraire du Musée du Louvre.

L'ÉGYPTE, par Jean **SAINTE-FARE GARNOT,** Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études.

LA GRÈCE, par Jean **CHARBONNEAUX** et Pierre **DEVAMBEZ,** Conservateurs au Musée du Louvre.

L'ART ÉTRUSQUE ET L'ART ROMAIN, par Raymond **BLOCH,** Directeur d'Études à l'École des Hautes Études.

L'ART CHRÉTIEN PRIMITIF ET L'ART BYZANTIN, par Émile **MÂLE** de l'Académie française.

L'ART ROMAN, par Émile **MÂLE,** de l'Académie française.

L'ART GOTHIQUE, par Émile **MÂLE,** de l'Académie française.

L'ART MUSULMAN, par Georges **MARÇAIS,** de l'Institut.

Sommaire du Tome II.

LA RENAISSANCE ITALIENNE, par Jean-Louis **VAUDOYER,** de l'Académie française.

L'APOGÉE DE L'ART ITALIEN, XVIe SIÈCLE, par Jean-Louis **VAUDOYER,** de l'Académie française.

L'EXPANSION DE LA RENAISSANCE EN EUROPE, par Jean-Louis **VAUDOYER,** de l'Académie française.

LE XVIIe SIÈCLE, par Louis **HAUTECŒUR.**

LE XVIIIe SIÈCLE, par Louis **HAUTECŒUR.**

LE XIXe SIÈCLE, par Louis **HAUTECŒUR.**

LE XXe SIÈCLE, par Pierre du **COLOMBIER.**

L'EXTRÊME-ORIENT, par René **GROUSSET,** de l'Académie française, Madeleine **PAUL-DAVID** et Jeanine **AUBOYER.**

L'ART PRÉ-COLOMBIEN, par Pierre du **COLOMBIER.**

LES PEUPLES PRIMITIFS, par Pierre du **COLOMBIER.**

Deux volumes in-4° de 400 pages chacun
illustrés de 1.760 héliogravures et de 20 hors-texte en couleurs

PRIX DE FAVEUR JUSQU'AU 15 DÉCEMBRE

Deux volumes reliés plein pellior vert. Sous jaquette en couleurs..... **6.400** frs.

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS FRANÇAISES

ANNE DE TOURVILLE

JABADAO

roman

On songe à Tristan et Yseult

480 fr.

ÉMILE DE HARVEN

QUAND VENAIT BLANCHE

roman

Une œuvre à la fois étrange et réaliste, précise et délicate, l'affirmation d'un talent

390 fr.

NOUVEAUTÉS ÉTRANGÈRES

I. VELIKOVSKY

MONDES EN COLLISION

Ce livre véritablement révolutionnaire sur l'histoire de notre globe a bouleversé un public mondial

1 vol. in-8 carré, 376 p. : 825 fr.

VICKI BAUM

LE VOL DU DESTIN

roman

Un drame en plein ciel

330 fr.

PEARL BUCK

D'ICI ET D'AILLEURS

Les difficultés du couple humain, ses joies et ses douleurs

420 fr.